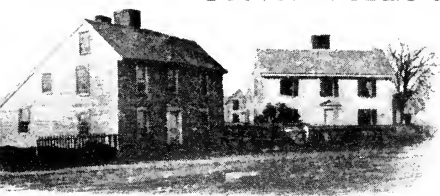


John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

ADAMS

175.1 v. 4





John Adams, Paris March 10. 1780
Lib 10
10: 0: 0

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.
TOME QUATRIEME

• 1917 •

1917

1917

1917

1917

1917

1917

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A A M S T E R D A M.

Chez D. J. CHANGUION.

M. DCC. LXXVIII.

✓ ADAMS 17511

8.4

T A B L E

DES SOMMAIRES,

Contenus dans le quatrieme Volume.

LIVRE XX. Seconde Partie. *Les Espagnols s'emparent par trahison de deux places fortes. Prudence & modération des états à cette occasion. Ils s'adressent à la Reine d'Angleterre. Elisabeth est très-partiale en faveur de Leicester. Les provinces du Sud sont ravagées par la famine & la peste. Prospérité des Provinces du Nord. Farnese assiège l'Ecluse. Leicester revient & amene avec lui un renfort de troupes. Il fait cependant de foibles efforts. Généreuse résolution de la garnison de l'Ecluse, qui néanmoins est obligée de capituler. Farnese s'empare aussi de la ville de Gueldre par trahison. Les confédérés, de leur côté, remportent plusieurs avantages*

Tome IV. a

TABLE DES SOMMAIRES.

sur les Espagnols. Intrigues de Leicester. Les états en sont alarmés, & tâchent d'y remédier. Ce qui fait échouer les desseins du premier, qui, à la fin, se démet du gouvernement. 1

LIVRE XXI. *Premiere Partie. Philippe projette une invasion en Angleterre. Ses motifs sont combattus par un de ses conseillers, dont l'avis est appuyé par le Duc de Parme. Philippe persiste dans son dessein. Etat de l'Europe. Artifice du Roi d'Espagne. Négociations infructueuses. Elisabeth met son royaume en état de défense. Les Hollandois arment en faveur des Anglois. Etat de la flotte Espagnole. La mort de l'amiral retarde l'expédition. Cette flotte, en sortant du port, est assaillie d'une furieuse tempête. Elle arrive dans la Manche, & est attaquée par la flotte Angloise, tandis que les vaisseaux Hollandois bloquent les ports de la Flandre. Les Espagnols sont totale-*

TABLE DES SOMMAIRES.

ment battus , & le reste de leur flotte est presqu'entièrement détruit. Les Anglois & les Hollandois en font de grandes réjouissances. Résignation apparente de Philippe à cette occasion. 28

LIVRE XXI. *Seconde Partie. Situation d'Elisabeth. Grandes qualités du Prince Maurice. Il force Farnese à lever le siège de Berg-op-Zoom. Gertrudenberg est livrée aux Espagnols par trahison. Le Duc de Parme va à Spa. Exploits du fameux Schenk. Farnese revient de Spa. Les Hollandois s'emparent de Breda par un stratagème. Vains efforts des Espagnols pour reprendre cette place.* 71

LIVRE XXII. *Première Partie. Affaires de France. Etat de la ligue. Henri III fait assassiner le Duc de Guise & son frere , le cardinal de Lorraine. Mais peu après il subit le même sort. Avenement de Henri IV au trône. Vues ambitieuses de Phi-*
a ij

TABLE DES SOMMAIRES.

lippe. Première expédition de Farnese en France. Comparaison de ce Prince & de Henri IV. Grandes précautions du Duc de Parme. Les Parisiens, assiégés par Henri IV, sont réduits aux dernières extrémités. Mais Farnese les délivre par une ruse de guerre & se rend maître de Lagny. Henri licentie son armée. Le Duc de Parme, peu content de la ligue, retourne dans les Pays-Bas. 98

LIVRE XXII. Seconde Partie. *Affaires des Pays-Bas. Le Prince Maurice prend les villes de Zutphen & de Deventer. La cavalerie Espagnole est battue, ce qui force Farnese à lever le siège de Knotzenberg. Maurice s'empare de Hulst, ainsi que de Nimegue. Situation favorable de la confédération. Affaires de France. Henri forme le siège de Rouen. Seconde expédition de Farnese en France. Villars défend la ville de Rouen avec beaucoup de bravoure. Henri est obligé d'en lever le siège. Le Duc de Parme*

TABLE DES SOMMAIRES.

est blessé, & bloqué avec toute son armée dans le pays de Caux; mais par son habileté il se retire de ce mauvais pas. Anecdotes sur Philippe & son procédé envers Escovedo, Perez & les habitans du royaume de Saragosse. Le Duc de Parme, étant retourné avec son armée dans les Pays-Bas, y meurt. Son caractère. 130

LIVRE XXIII. *Le Comte de Mansfeldt lui succede dans le gouvernement, & marche d'erechef au secours de la ligue. Mayenne assiége & prend Noyon. Assemblée des états de la ligue. Henri rentre dans le sein de l'église Romaine. Ce qui donne une bonne tournure à ses affaires. Mais Philippe persiste dans son dessein, malgré le délabrement de ses affaires. Le Prince Maurice reprend Gertrudenberg. Mansfeldt échoue dans ses entreprises, & est relevé dans le gouvernement par Ernest, Archiduc d'Autriche. Affaires de France. Motifs de Philippe pour continuer la guerre. Les Espa-*

TABLE DES SOMMAIRES.

gnols assiègent & prennent la Capelle. Henri, de son côté, prend la ville de Laon, malgré les efforts de la ligue. Plusieurs autres villes se soumettent à leur Roi légitime. Le Duc de Guise suit leur exemple. Groningue, prise par Maurice, s'unit à la confédération. Mutinerie des troupes Espagnoles & Italiennes. Elle est formée par le Prince d'Orange. L'Archiduc Ernest meurt, & est remplacé par Fuentes. La noblesse Flamande en est mécontente. Vigoureuse conduite de Fuentes. La France déclare la guerre à l'Espagne. Le Catelet est pris par les Espagnols. Affaires de Gomeron & d'Orvilliers. Fuentes assiège la ville de Dourlens, bat les troupes Françaises qui viennent au secours de la place, & s'en empare par assaut. Il prend ensuite la ville & la citadelle de Cambrai. Affaires de Bourgogne. Rencontre de Fontaine-Françoise. Mayenne se réconcilie avec Henri IV. Celui-ci obtient l'absolution du Pape; ce qui re-

TABLE DES SOMMAIRES.

met la tranquillité dans son royaume.

Maurice, dans les Pays-Bas, est obligé de lever le siège de Groll. 171

LIVRE XXIV. *L'Archiduc Albert est nommé gouverneur général. Henri IV assiège la Fere. L'Archiduc, de son côté, forme le siège de Calais, qu'il prend d'assaut, & réduit ensuite la ville d'Ardres. Son retour dans les Pays-Bas. Siège de Hulst par les Espagnols. La garnison, après s'être défendue avec vigueur, capitule. Biron bat un détachement ennemi. Expédition des Anglois contre les Espagnols. Les premiers s'emparent de Cadix. La flotte Espagnole, destinée contre l'Irlande, est détruite par une tempête violente. Le Prince Maurice bat les Espagnols à Turnhout. Surprise d'Amiens par les Espagnols. Henri IV en forme le siège. L'Archiduc Albert fait de vains efforts pour secourir la place, laquelle est obligée de se rendre par composition. Progrès de la guerre dans les Pays-Bas, où*

TABLE DES SOMMAIRES.

Maurice soumet Rhinberg, Meurs & plusieurs autres villes. Négociations pour la paix entre l'Espagne & la France, dont le Pape se rend médiateur. Elisabeth & les Hollandois s'opposent à cette paix, quoiqu'en vain. Elle est conclue à Vervins. Philippe transfere la souveraineté des Pays-Bas à l'Infante Isabelle & à l'Archiduc Albert. Effets produits par cet acte. Philippe meurt. Son caractère. 239

PRECIS de l'Apologie de Guillaume I, Prince d'Orange, contre l'édit de proscription que le Roi d'Espagne fit publier contre lui en 1580. 306

Fin de la Table du dernier Volume.



HISTOIRE

D U R E G N E

D E

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGTIEME.

Seconde Partie.

Nous avons dit dans le livre précédent, que les Etats s'étoient plaints vivement au Liv. XX.
Comte de Leicefter de ce qu'il avoit confié 1587.
à Roland Yorck & William Stanley la garde
de deux places importantes. La conduite
qu'ils tinrent peu de temps après son départ
pour l'Angleterre, prouva que ce n'étoit pas

Tome IV.

A

1587. **Liv. XX.** sans fondement qu'on avoit soupçonné leur fidélité ; ils entrèrent en correspondance avec Baptiste Taffi , gouverneur de Zutphen , & prirent des mesures pour lui livrer les places où ils commandoient. Le conseil d'Etat ne l'ignora pas ; mais il ne fut pas en son pouvoir d'empêcher l'exécution de leur perfide dessein : Deventer & le fort qui étoit vis-à-vis de Zutphen furent livrés aux Espagnols , au commencement de Février. Roland York ne jouit pas longtemps du fruit de sa trahison ; il mourut dans la misere , oublié & abandonné de ceux auxquels il avoit fait le sacrifice de son honneur. Stanley fut plus heureux ; le gouvernement de Deventer lui fut conservé , & on lui donna dans l'armée Espagnole le même grade qu'il avoit dans l'armée Angloise. C'étoit le prix , non de sa trahison seulement , mais de ce qu'il avoit persuadé à la plus grande partie des troupes qui étoient à ses ordres , de passer au service de l'Espagne , & de ce qu'il avoit constamment professé la religion Catholique. Aux yeux de Philippe , la persévérance dans la croyance de Rome suffisoit pour expier les crimes les plus atroces. Stanley étoit sorti d'une famille très-respectable d'Angleterre ; comme il avoit eu part à la conspiration

tramée par Barbington en faveur de la Reine
 d'Ecosse, on a cru avec quelque vraisem- Liv. XX.
 blance, que ce fut la crainte d'être décou- 1587.
 vert qui l'engagea à tenir cette infâme con-
 duite, qui a couvert son nom d'un opprobre
 éternel.

La nouvelle de ces désastres répandit la Prudence
 tristesse & la consternation dans toutes les & modé-
 provinces confédérées; elle y rappella le ration des
 souvenir de l'entreprise du Duc d'Anjou sur Etats.
 Anvers; & la crainte que l'exemple de Ro-
 land York & de Stanley ne fût suivi par les
 gouverneurs des autres places, y causa les
 plus vives inquiétudes.

Les Etats étoient vivement affectés de l'ef-
 fet que produisoit sur le peuple ce funeste
 événement; mais leur courage étant toujours
 le même, & s'occupant peu du ressentiment
 qu'ils devoient avoir contre Leicester, ils
 résolurent de pourvoir, autant que les cir-
 constances le leur permettoient, à la conser-
 vation de la république. Dans une assemblée
 générale qu'ils tinrent à la Haye le fixieme
 Février, ils statuerent qu'en l'absence du
 Comte de Leicester, le Prince Maurice au-
 roit tout le pouvoir de gouverneur & de
 commandant général, & que tous les offi-
 ciers qui étoient au service de la république,

feroient un nouveau serment de lui obéir
 Liv. XX. & d'être fideles aux Etats. Cet acte faisoit
 1587. connoître que toute l'autorité souveraine rési-
 doit seule dans les Etats : il fut aussi-tôt
 publié, avec deux déclarations ; l'une portant
 que leur intention n'étoit pas d'ôter au Comte
 de Leicefter, l'autorité qu'ils lui avoient confi-
 ée, mais seulement de rétablir les gouver-
 neurs particuliers dans leurs droits & pou-
 voirs légitimes ; l'autre, qu'ils désapprouvoient
 les réflexions qu'on se permettoit générale-
 ment contre les troupes Angloises, à l'occa-
 sion de la trahison de quelques-unes d'entre
 elles : » Dans toutes les nations, » disoient-
 ils, » il y a des hommes vertueux & des
 » hommes vicieux & corrompus, & rien n'est
 » plus injuste que d'imputer à tout un
 » peuple, sans faire de distinction, les
 » sentimens pervers de quelques particu-
 » liers. «

Ils s'adres- Mais en même temps que les Etats te-
 sent à la noient cette conduite, mêlée de fermeté &
 Reine de modération, ils se livroient à toute la
 d'Angle- force de leurs ressentimens dans les lettres
 terre. qu'ils écrivoient à la Reine d'Angleterre &
 au Comte de Leicefter. Après y avoir parlé
 de la confiance sans bornes qu'ils avoient mis
 en celui-ci, ils s'étendoient beaucoup sur

les différens griefs dont ils avoient à se plaindre. Liv. XX.

1587.

Leicester fut très-irrité de ces lettres & tâcha de persuader à Elifabeth qu'elles étoient écrites par une cabale de gens mal-intentionnés & ses ennemis, tandis qu'il prétendoit que la généralité étoit très-satisfaite de son gouvernement. Il y avoit, il est vrai, dans les Pays-Bas une faction nombreuse, dirigée par le clergé, que Leicester s'étoit attaché par un zele affecté pour la religion Réformée & par l'attention toute particuliere qu'il avoit donnée au culte public. Les partisans qu'il avoit en Angleterre concoururent aussi avec ceux qu'il avoit dans les Pays-Bas, pour affoiblir l'impression qu'auroient pu faire sur Elifabeth les représentations des Etats; ils blâmoient l'usage que les Etats faisoient de leurs pouvoirs; ils s'efforçoient d'inspirer à la Reine des préventions qui n'avoient pas le moindre fondement, contre le Prince Maurice & les autres chefs de la confédération: » c'est, disoient-ils, par l'influence » qu'ils ont dans les Etats, que les confédérés prisent moins que par le passé l'alliance de l'Angleterre; c'est cette influence » qui a aliéné de la Reine, autant que du » Comte de Leicester, l'affection des Etats. «

1587. Dans l'incertitude où la mettoient les plain-
 Liv. XX. tes des Etats & les imputations de leurs en-
 nemis, Elifabeth prit le parti d'envoyer en
 Hollande le Lord Buckhurft, qu'elle eftimoit
 beaucoup à caufe de fa prudence & de fa
 grande modération : elle le chargea de pren-
 dre fur les lieux-mêmes une connoiffance
 exacte des faits, fur lesquels elle avoit reçu
 des informations fi contradictoires, & fur-
 tout d'éteindre, le plus promptement qu'il
 feroit poffible, cet efprit d'animofité & de
 divifion, que les imprudences du Comte de
 Leicefter avoient fait naître parmi les con-
 fédérés. Buckhurft connut bientôt la fauffeté
 de tout ce que les partifans de Leicefter
 s'étoient efforcés de répandre au défavan-
 tage du Prince Maurice & des Etats; il con-
 nut qu'il n'y avoit aucun lieu de douter de la
 vérité de tous les faits mentionnés dans les
 repréfentations envoyées à la Reine, mais il
 ne voulut point entrer dans aucune difcuffion
 fur les points qui partageoient les efprits. Il
 approuva en général tout ce que les Etats
 avoient fait depuis le départ de Leicefter,
 les exhorta à enfevelir dans un oubli éternel
 tout le paffé, & leur expofa les fâcheufes
 conféquences qui pouvoient réfulter du défaut
 d'harmonie, dans les circonftances critiques
 où ils fe trouvoient.

Ces exhortations du Lord Buckhurst produisirent en partie l'effet qu'il en attendoit ; Liv. XX. les Etats ne firent paroître aucune répugnance 1587. à ce que le Comte de Leiceſter conſervât ſa place de gouverneur. En le mandant à la Reine, le Lord Buckhurſt l'afſura que les diſpoſitions des Etats étoient telles qu'elle pouvoit les ſouhaiter, pour que la bonne union qui régnoit entre elle & eux ſubſiſtât ; mais il ne lui déguifa point qu'il condamnoit la conduite du Comte de Leiceſter, & lui attribua tous les troubles qui étoient arrivés. Si quelqu'autre courtiſan d'Elifabeth eût mérité de ſemblables reproches, il n'eſt pas douteux qu'elle l'en eût puni. Leiceſter avoit certainement outrepaſſé les pouvoirs qui lui avoient été donnés ; il avoit, par ſa mauvaſe conduite, contribué beaucoup à augmenter la puifſance de l'ennemi capital de ſa Souveraine ; par ſa mauvaſe conduite & ſon arrogance il l'avoit preſque brouillée avec un allié, dont elle avoit pris la déſenſe, & avec lequel il étoit pour elle de la plus grande conſéquence qu'elle reſtât unie. Malgré ces conſidérations, la foibleſſe de la Reine pour ſon favori fut telle, & le crédit qu'il avoit ſur elle fut ſi puifſant, qu'il parvint à faire retomber ſur le Lord Buckhurſt les effets de

Partialité
d'Elifa-
beth.

1587. l'indignation dont il étoit menacé. Le Lord
Liv. XX. fut disgracié, mis en prison, enfin traité
comme si c'eût été lui qui eût été coupable des torts (1) qu'il reprochoit à Leicester.

Peste & famine dans les provinces du sud.

Le Duc de Parme avoit vu avec plaisir les dissensions qui s'étoient élevées dans les provinces maritimes, mais la triste situation où la famine & la peste avoient réduit celles où il commandoit, l'avoit empêché d'en tirer avantage. Depuis quelque temps la population des villes & des campagnes des provinces méridionales avoit souffert une prodigieuse diminution : grand nombre de leurs habitans s'étoient expatriés à cause de leur religion, ou pour se soustraire aux ravages que commettoient les troupes. Peu de ceux qui étoient restés dans le pays avoient eu du bled pour ensémençer leurs terres, des chevaux ou des bœufs pour les cultiver. Il n'y avoit presque point eu de récolte, l'année précédente, dans ces provinces; & les pays qui les avoisinoient, n'en avoient pas fait une si mauvaise depuis plusieurs années.

(1) Meteren, L. IV. Bentivoglio, P. II. L. IV. Reidanus, L. VI. Camden, An. 1587.

La Hollande & la Zélande auroient pu leur en fournir abondamment, mais les Etats de Liv. XX. ces provinces avoient défendu toute espee 1587. de communication avec la Flandre & le Brabant. Ils avoient aussi placé des vaisseaux le long des côtes & à l'embouchure des rivières, qui empêchoient que ces provinces ne reçussent aucun secours de l'étranger. Par-là les Etats espéroient affoiblir l'armée Espagnole, forcer les villes frontieres, qui avoient abandonné la confédération, d'y rentrer. Mais leur cruelle politique ne produisit aucun de ces effets : aucune ville n'abandonna le parti des Espagnols, & l'armée du Duc de Parme fut pourvue de subsistances; le Duc en tira abondamment de la France, de l'Allemagne & de l'Angleterre, qu'il paya prodigieusement cheres, & eut une attention toute particuliere d'en procurer aux villes qui se trouvoient les plus voisines des Provinces-Unies.

Les calamités, qui accompagnent la famine ordinairement, affligerent sur-tout les provinces du centre; un grand nombre de leurs habitans périrent de faim, ou des maladies contagieuses que le manque de nourriture ou des alimens mal-sains produisent presque toujours. On vit à Anvers, à Bruxelles &

— dans d'autres villes , plusieurs personnes , au-
 Liv. XX. dessus du commun , réduites , après avoir
 1587. vendu tous leurs meubles & tous leurs ef-
 fets pour se procurer des subsistances , à al-
 ler publiquement demander l'aumône dans les
 rues. Plusieurs villages du Brabant & de la
 Flandre furent entièrement abandonnés. Des
 historiens contemporains ont écrit , que des
 parties de ces provinces étoient tellement
 désertes , que les loups & les autres bêtes
 féroces s'y étoient multipliés à l'infini ; que
 de là ils se répandoient dans les autres can-
 tons voisins , où ils dévoroient un grand
 nombre de personnes ; & qu'à deux milles
 ou environ de Gand , dans un canton , qui
 auparavant étoit le plus peuplé & le mieux
 cultivé de tous les Pays-Bas , plus de cent
 infortunés avoient servi de pâture à ces ani-
 maux voraces.

Prosperité
 des Pro-
 vinces-
 Unies.

Tel étoit alors l'état déplorable des pro-
 vinces méridionales des Pays-Bas : ces pro-
 vinces avoient sur celles du Nord l'avantage
 d'être beaucoup plus riches , & d'être gou-
 vernées par le Duc de Parme , dont le gé-
 nie supérieur étoit généralement reconnu. La
 position des provinces maritimes étoit bien
 différente ; elles étoient agitées par des fac-
 tions , gouvernées par un homme qui n'a-

voit ni modération, ni prudence, enfin aucune espèce de capacité ; mais, d'un autre côté, elles n'éprouvoient aucune des calamités qui affligeoient les autres provinces. Les provinces maritimes avoient en abondance toutes les choses nécessaires à la vie ; leur population augmentoit chaque jour dans toutes les villes ; nulle maison ne se trouvoit vuide, & on étoit obligé, au contraire, d'en construire continuellement, dont on formoit de nouvelles rues ; & tous les habitans voyoient accroître leurs richesses, malgré le poids énorme des charges publiques, que grossissoient continuellement les dépenses multipliées d'une guerre très-dispendieuse. C'étoit à leur commerce que les Hollandois devoient ces avantages : depuis long-temps il avoit été très-confidérable ; mais le grand nombre des manufacturiers & des marchands qui étoient venus s'établir dans la Hollande & dans la Zélande, depuis que le Brabant & la Flandre s'étoient retirés de la confédération, avoit beaucoup contribué à le rendre encore bien plus florissant qu'il ne l'étoit par le passé. Les calamités qui affligèrent ensuite le Brabant & la Flandre, tournerent aussi à l'avantage de la Hollande & de la Zélande. Celles-ci devinrent alors l'asyle des

Liv. XX.

1587.

———— habitans de celles-là, contre la famine & la
 Liv. XX. peste qui les y auroient fait périr. Ce fut
 1587. alors que les Provinces-Unies furent le siège
 de la plus grande partie des richesses & de
 l'industrie, qui, depuis plusieurs siècles, s'é-
 toient fixées dans les Pays-Bas, & avoient
 si fort distingué ce pays du reste de l'Euro-
 pe. (2)

Cet état de prospérité des Provinces-Unies mettoit les confédérés dans le cas de se re-
 faire de quelques-unes des villes qu'elles
 avoient perdues, & il y a lieu d'être étonné
 de ce qu'elles restèrent pendant huit mois
 dans l'inaction; mais d'un côté la division in-
 testine, d'un autre l'incapacité & la noncha-
 lance de ceux qui tenoient les rênes du gou-
 vernement, y produisoient les mêmes effets,
 que la peste & la famine dans les autres pro-
 vinces. Le Prince Maurice, les Etats-mêmes
 ne pouvoient se faire obéir, si ce n'est dans
 les provinces de Hollande & de Zélande :
 dans les autres les partisans de Leicester con-
 testoit & contrarioient leur autorité; de
 sorte que le Duc de Parme, malgré les ca-

(2) Meteren, L. IV. p. 433. De Thou, L.
 LXXXVIII.

lamités affreuses qui affligeoient les provin-
ces de son gouvernement , fut plutôt prêt Liv. XX.
que les confédérés à reprendre les opérations 1587.
de la guerre.

Ostende & l'Ecluse étoient les seules vil-
les importantes de la Flandre , que le Duc ^{Siège de l'Ecluse.}
de Parme n'avoit pas encore réduites ; il ré-
solut de faire le siège de la dernière , & ,
pour masquer son projet , il fit marcher un
corps de troupes , commandé par Hautpeine
& le Marquis de Guaſto , vers le territoire
de Veluwe. Son dessein étoit de faire pren-
dre le change à l'ennemi , en lui faisant
croire qu'il alloit porter ses forces du côté
de ce territoire. Cette ruse réussit : le Prince
Maurice & le Comte de Hohenloe y furent
aussi-tôt envoyés par les Etats avec un
corps de troupes considérable. Tout-à-coup ,
le Duc de Parme tourna vers l'Ecluse ; on
étoit alors au commencement de Juin. L'E-
cluse est située à peu de distance de la cô-
te , & communique avec la mer par un ca-
nal qui peut porter les plus gros vaisseaux.
Ce canal , qui sépare l'Ecluse de l'isle de
Cadſand , rend cette ville inaccessible à
l'Ouest & au Nord : tout le terrain qui est
à l'Est , est si coupé par de petits canaux
que les eaux du grand canal remplissent ,

qu'il est impossible d'approcher du corps de
 Liv. XX. la place, si ce n'est par une langue de terre
 1587. qui est au Midi, & conduit à Damme & à
 Bruges. On compte cinq milles de l'Ecluse
 à Ostende; elle est au Sud de celle-ci, &
 au Nord de Fleffingue; elle peut recevoir
 des secours de la première par terre, & de
 la seconde par mer. Les premiers soins du
 Duc de Parme furent de couper aux assiégés
 toute communication avec ces deux villes.
 Pour y parvenir, il attaqua le fort de
 Blanckenberg, qui se trouve à moitié che-
 min de l'Ecluse & d'Ostende. Comme la gar-
 nison de ce fort ne s'attendoit point à une
 attaque si vigoureuse, que celle contre la-
 quelle elle eut à se défendre, sa résistance
 fut foible. De-là, le Duc passa avec une
 partie de ses troupes dans l'isle de Cadfand,
 où il fit élever un fort sur le bord du grand
 canal, à une distance moins grande de la
 mer que de l'Ecluse: ayant eu recours au
 même moyen qu'il avoit employé avec tant
 de succès au siège d'Anvers, il ferma le ca-
 nal par un pont de bateaux, fortement assu-
 jettis les uns aux autres; il garnit ce pont
 d'une nombreuse artillerie, & y plaça un
 grand nombre de soldats. Maître de tous les
 canaux, par lesquels les assiégés pouvoient

tirer des secours du dehors , le Duc fit ses approches du côté qui regarde Bruges ; c'é- Liv. XX.
toit le seul qui fût accessible : mais l'humidi- 1587.
té du terrain rendoit fort difficile l'ouverture de la tranchée , & ce n'étoit qu'avec une peine infinie que les travailleurs pouvoient avancer leur ouvrage. Pour empêcher l'ennemi d'avancer du corps de la place , les assiégés avoient élevé une forte redoute au de-là du fossé. La garnison de cette ville étoit de seize cens hommes ou environ , partie Anglois , partie Hollandois. Le colonel Groenvelt les commandoit ; c'étoit un des plus braves officiers que les Provinces-Unies eussent à leur service. Dès le commencement du siège , les soldats firent plusieurs sorties , dans lesquelles ils donnerent des preuves de leur intrépidité ; mais comme ils causoient peu de dommage à l'ennemi & perdoient beaucoup de monde , Groenvelt leur défendit de faire à l'avenir aucune sortie & de ne pas s'avancer au de-là de la redoute. Ils la défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de bravoure , repoussèrent plusieurs fois les assiégeans qui vouloient s'en rendre maîtres ; mais forcés de céder au nombre , ils furent enfin obligés de l'abandonner & de se retirer dans la ville.

Les assiégés pouffoient leurs tranchées
 Liv. XX. avec beaucoup de vigueur ; mais plus ils
 1587. avançoient vers le corps de la place , plus
 le terrain devenoit argilleux. Les assiégés ,
 d'ailleurs, dont le feu étoit continuel , leur
 tuoient beaucoup de travailleurs & de sol-
 dats ; le Marquis de Renti , la Motte & plu-
 sieurs autres de ses principaux officiers furent
 blessés dangereusement.

Le Prince Maurice & le Comte de Ho-
 henloe étoient cependant entrés dans le Bra-
 bant : après avoir pillé plusieurs petites vil-
 les & un grand nombre de villages , ils di-
 rigèrent leur marche vers Bois-le-Duc ; ils
 espéroient par-là engager le Duc de Parme
 à lever le siège de l'Ecluse : mais avant qu'ils
 se fussent rendu maîtres du fort d'Engellem,
 situé sur le chemin qui conduit à Bois-le-
 Duc , ils apprirent que le Comte de Leice-
 ster , qu'on attendoit avec la plus grande im-
 patience , étoit arrivé à Fleffingue , amenant
 avec lui un renfort de troupes. Le Prince
 Maurice partit aussi-tôt pour aller le joindre ,
 à la tête d'une partie de ses troupes, laissant
 le reste au Comte de Hohenloe , pour qu'il
 continuât l'entreprise projetée contre Engellem
 & Bois-le-Duc.

Foibles
 efforts du
 Comte de
 Leicester.

Après la jonction des troupes du Prince

Maurice à celles du Comte de Leiceſter,
l'armée des confédérés ſe trouvoit à-peu-près Liv. XX.
égale à celle du Duc de Parme. Le vingt- 1587.
neuvième Juin le Comte de Leiceſter fit voile
de Fleſſingue & entra peu d'heures après
dans le canal de l'Ecluſe : après avoir exami-
né le pont, les redoutes & les forts des
Eſpagnols, il crut qu'il lui étoit impoſſible de
forcer ce paſſage ; il balança quelque temps
entre le parti de le tenter & celui de ſe re-
tirer, mais enfin il ſe détermina pour ce der-
nier, & fit voile vers Oſtende. Son inten-
tion étoit d'y faire débarquer ſes troupes,
& de les conduire de-là par terre au ſecours
des aſſiégés ; mais il ne montra pas plus de
courage dans cette dernière entrepriſe qu'il
n'avoit fait pour la première. Pour s'ouvrir
un paſſage juſqu'à l'Ecluſe, il falloir qu'il ſe
rendît maître du fort de Blanckenberg ; il
l'aſſiégea, commença à le battre avec toute
ſon artillerie ; mais ſur la nouvelle qu'il re-
çut que le Duc de Parme marchoit à lui
dans l'intention de lui livrer bataille, il leva
le ſiége & ſe retira précipitamment, de
nuit, à Oſtende, d'où il ſe rendit enſuite en
Zélande.

Le Duc de Parme reprit alors les opéra-
tions du ſiége de l'Ecluſe avec une nouvelle

Liv. XX. activité; étant enfin parvenu après des pei-
 1587. nes infinies à pousser la tranchée assez près
 du corps de la place pour élever une bat-
 terie, il renversa en peu de temps une partie
 considérable du rampart. Il y auroit fait don-
 ner l'assaut, s'il ne se fût apperçu que les
 assiégés avoient élevé un contremur, cou-
 vert par une demi-lune très-forte. Cette pré-
 voyance active des assiégés engagea le Duc
 de Parme à se désister du dessein de leur li-
 vrer l'assaut, & préférant une méthode plus
 lente, mais moins dangereuse, il résolut de
 combler les fossés & de s'ouvrir l'entrée de
 la ville par le moyen de la mine; il y em-
 ploya environ trois semaines, pendant les-
 quelles les assiégés traversèrent, autant
 qu'il fut en leur pouvoir, toutes les opéra-
 tions.

Généreu-
 se résolu-
 tion des
 assiégés.

Les assiégés cependant étoient instruits
 qu'ils ne devoient pas espérer d'être secourus,
 & que le Comte de Leicester étoit sans espoir
 de pouvoir le tenter avec succès; il ne leur
 restoit alors de poudre que pour environ dix
 à douze heures. Six jours auparavant Groen-
 velt & les autres officiers s'étant assemblés,
 après avoir délibéré sur le parti qu'il conve-
 noit de prendre, avoient été d'avis que les
 assiégés n'ayant plus aucun espoir d'être se-

courus, il n'y auroit point de déshonneur à ~~rendre~~
 rendre la place à certaines conditions; mais Liv. XX.
 ils résolurent en même temps, si les condi- 1587.
 tions étoient refusées, de mettre le feu à la
 ville, & de s'ouvrir un passage, les armes
 à la main, à travers le retranchement des
 ennemis. Cette résolution fut mise par écrit,
 & chacun ayant fait serment de l'exécuter,
 on l'envoya au Comte de Leiceſter, avec
 les articles de la capitulation qu'on avoit
 arrêté de proposer au Duc de Parme. Par
 cette démarche, les aſſiégés vouloient justi-
 fier le parti qu'ils avoient pris de capituler;
 mais celui qu'ils avoient chargé d'aller trou-
 ver le Comte de Leiceſter, tomba entre les
 mains des aſſiégeans, au moment qu'il traver-
 ſoit le canal à la nage. Le Duc de Parme
 ayant lu les papiers dont il étoit chargé,
 crut que la prudence vouloit qu'il uſât de
 ménagement avec des hommes dont la bra-
 voure & le courage lui inſpiroient une forte
 de reſpect; ainſi, ſans conſidérer combien
 leur courage & leur bravoure lui avoient fait
 de mal, il réſolut d'accorder aux aſſiégés
 les conditions auxquelles ils avoient décidé
 qu'ils ſe rendroient, & quand, après avoir
 uſé toute leur poudre, ils lui envoyèrent
 des députés pour lui offrir de capituler, aux

1587. conditions que la garnison fortiroit avec les honneurs de la guerre, il ne fit nulle difficulté d'y consentir. De seize à dix-sept cens hommes, dont elle étoit composée au commencement du siège, elle se trouvoit réduite à sept cens, lorsqu'elle sortit de la place. La perte qu'avoient fait les assiégeans, étoit aussi considérable; les historiens du temps n'ont pas évalué le nombre de leurs morts & de leurs blessés, mais tous se sont accordés à dire que la prise de l'Ecluse avoit seule plus coûté d'hommes au Duc de Parme, que celles de Nuys, de Grave & de Venlo ensemble (3).

Si quelque chose put le consoler de cette perte, ce fut la prise de la ville de Gueldres, qui pendant le siège de l'Ecluse lui fut livrée par un colonel Ecoffois, nommé Paton, auquel le Comte de Leicester en avoit confié le gouvernement. Mécontent de sa conduite, le Comte l'avoit menacé de le destituer & de mettre à sa place un nommé Stuard. Pour

(3) Strada fixe le nombre des morts & des blessés, tant des assiégés, que des assiégeans; mais la relation qu'il donne du siège de l'Ecluse, est si romanesque, qu'on ne peut y donner aucune croyance. Meteren L. XIV. p. 439.

prévenir cet affront , Paton entra en correspondance avec Hautpeine , qui se trouvoit alors avec un corps de troupes dans les environs de Gueldres , & lui livra ensuite la place.

Liv. XX,

1587.

La prise d'Axel , dont le Prince Maurice se rendit maître par surprise , & celle du fort d'Engellem , que le Comte de Hohenloe obligea de se rendre ; la défaite des Espagnols dans une sanglante rencontre des troupes que commandoit le Comte de Hohenloe , avec celles de Hautpeine , qui y perdit la vie , furent les seuls avantages qui dédommagerent les Provinces-Unies des pertes qu'elles avoient faites depuis leur alliance avec l'Angleterre.

Après l'inutile tentative du Comte de Leicester pour faire lever le siège de l'Ecluse , il avoit mené ses troupes dans le Brabant , où il avoit aussi échoué dans l'entreprise qu'il avoit formée pour se rendre maître de la ville & du district de Hoogstrate : ce fut son dernier exploit militaire dans les Pays-Bas. Aussi-tôt après ce revers il se rendit à Dordrecht , où les Etats avoient envoyé quelques-uns de leurs membres pour le recevoir.

Les Etats étoient alors plus mécontents ^{Intrigues} de Leicester.

1587. qu'ils ne l'avoient encore été de sa conduite.
 Liv. XX. Ils avoient eu long-temps lieu de le soupçonner d'avoir formé le dessein de les dépouiller de toute leur autorité ; mais depuis peu des avis certains les avoient confirmés dans leurs soupçons. Une lettre écrite par Leicefter à un de ses secrétaires qu'il avoit laissé en Hollande , avoit été interceptée ; il y annonçoit son prochain retour dans les Pays-Bas , se plaignoit vivement de ce que le pouvoir qu'on lui avoit donné comme gouverneur , étoit trop limité ; il lui donnoit des instructions , qu'il le chargeoit de communiquer à ceux qui étoient dans son secret ; sans s'expliquer ouvertement , il faisoit assez entendre que si , à son retour , il n'obtenoit pas une autorité plus illimitée , la résolution de la Reine & la sienne étoient d'abandonner tout-à-fait les Provinces-Unies à leur mauvais fort.

Alarmes
des Etats.

Les Etats , alarmés de cette découverte , résolurent de prendre les plus grandes précautions pour rendre inutiles les menées & les machinations secrètes du Comte. Dans la crainte cependant de déplaire à Elifabeth , ils ne voulurent point en venir avec lui à une rupture ouverte ; sans lui parler de la lettre , ils se contenterent de l'exhorter à re-

jetter les confeils que pourroient lui donner des gens mal-intentionnés, qui, pour pro- Liv. XX.
curer leur avancement personnel, femoient 1587.
par-tout la diffention & l'animofité. Ces exhortations firent connoître à Leicefter que les Etats n'ignoroient pas les deffeins : ufant de diffimulation, il fe plaignit de ce que manquant à leur parole, ils reftreignoient beaucoup l'autorité qu'ils l'avoient engagé d'accepter. Il rejetta tous les malheurs arrivés à la confédération, partie fur les Etats, & partie fur le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe; il difoit: „ que les Etats avoient
» négligé de lui fournir les fecours néceffaires, & que le Prince Maurice & le Comte
» de Hohenloe avoient, fous différens prétextes, refusé de concourir avec lui aux
» fuccès des entreprifes militaires qu'il avoit
» formées. ” Ses partifans agiffoient auffi de leur côté, & faifoient diftribuer dans les provinces différens écrits, qui contenoient ces fauffes imputations, & d'autres, qui n'étoient pas mieux fondées. Les Etats & le Prince Maurice publierent un mémoire apologétique de leur conduite. Il eft impoffible, d'après ce qui nous eft refté de cette altercation, de confidérer ce qu'avançoit le Comte de Leicefter, autrement que comme la vile

1587. tentative d'une personne foible & dissimulée; Liv. XX. pour noircir les autres, dans l'espérance de cacher par là sa propre lâcheté & les imprudences que lui reproche sa conscience. Ce fut aussi le jugement qu'en portèrent dans ce temps les gens sans partialité, & le plus grand nombre des habitans des Pays-Bas. Leicester y avoit cependant un parti nombreux, qui prenoit sa défense & l'aideroit à exécuter ses desseins. Le clergé lui étoit alors plus attaché que jamais, & il n'épargnoit ni soin ni peines pour porter le peuple à le favoriser; un synode fut même convoqué, dont quatre membres furent députés pour présenter une adresse aux Etats. Dans cette adresse, le synode exhortoit les Etats à faire attention aux véritables intérêts du pays & à l'avancement de la religion, leur conseilloit de ne rien faire qui pût altérer la concorde qui étoit entre eux, la Reine d'Angleterre & le Comte de Leicester.

Les Etats accueillirent cette adresse comme le méritoit le prétendu zèle de ceux au nom de qui elle étoit présentée : » nous n'avons » pas négligé, » disoient-ils dans leur réponse, » les objets importans que le clergé recommande à notre attention ; on ne peut » être plus exact que nous l'avons toujours été

» été à remplir les différens engagements =====
 » que nous avons pris avec la Reine d'An-Liv. XX.
 » gleterre & le Comte de Leiceſter. Nous 1587.
 » exhortons auſſi de notre côté les miniſtres
 » de la religion , d'être attentifs à ne pas
 » admettre parmi eux des gens qui , ſous
 » prétexte de religion , calomnient & outra-
 » gent groſſièrement les magiſtrats civils.
 » Ce ſont des gens de cette eſpece qui ,
 » affectant un grand zele pour la religion ,
 » ont été cauſe de ſa ruine dans les provin-
 » ces méridionales ; & il ſeroit à craindre
 » qu'elle n'eût un fort ſemblable dans les
 » Provinces-Unies , ſi l'on ne mettoit promp-
 » tement fin aux pratiques & aux menées
 » ſecretes de ces hommes mal-intentionnés.
 » Le ſort de leurs confreres du Brabant &
 » de la Flandre peut ſervir de leçon aux
 » membres du ſynode , qui doivent ſe rap-
 » peller ſans ceſſe que la ſeule maniere dont
 » ils doivent ſe mêler des affaires publiques ,
 » c'eſt d'aider de leurs prieres ceux à qui
 » l'adminiſtration a été confiée. ”

Ces conſeils & toutes les autres meſures Leiceſter
échoue
dans ſes
deſſeins.
 que prirent les Etats , pour éclairer leurs
 concitoyens ſur le danger auquel ils étoient
 expoſés par leur trop grande confiance , ne
 produiſirent pendant quelque temps aucun

Liv. XX.

1587.

effet. Leicester continuoit ses pratiques secrètes ; il alloit de ville en ville , & par des artifices de toute espece , il s'efforçoit d'augmenter le nombre de ses partisans. Dans la Frise , dans la Nord-Hollande , même à Dordrecht & à Leide , on vit plusieurs personnes épouser ses intérêts , au point de faire paroître le plus grand désir de le voir revêtu du pouvoir de contrarier les résolutions qu'auroient pu prendre les Etats , malgré toutes les preuves qu'ils avoient de son caractère despotique , imprudent & inconsidéré : il se forma même à Leide un complot pour le mettre en possession de cette ville importante ; mais ceux qui l'avoient formé ayant été découverts , on leur fit leur procès ; ils furent condamnés à mort & exécutés. La vigilance active des Etats , du Prince Maurice & de Guillaume de Nassau , gouverneur de la Frise , empêcherent également dans toutes les autres villes l'exécution des desseins de Leicester qui , jugeant enfin que l'entreprise qu'il avoit formée étoit au-dessus de ses forces , fatigué d'ailleurs de sa situation actuelle , prit au mois de Décembre le parti de s'en retourner en Angleterre. Peu de temps après son arrivée , soit que la Reine fût enfin convaincue de ses torts &

de son incapacité, soit qu'elle voulût qu'il ne ~~se~~
 s'éloignât plus de sa personne, elle exigea Liv. XV.
 qu'il se dêmît de son gouvernement des 1587.
 Prôvinces-Unies; ce qu'il fit le vingt-septie-
 me Décembre.

Il se dêmêt
 du gouver-
 nement.

Mais il fallut beaucoup de tems, de pei-
 nes & de soins, pour éteindre le feu qu'il
 y avoit allumé. Dans quelques villes, les
 garnisons, à l'instigation de ses émissaires, &
 peut-être excitées par lui-même, refuserent
 de reconnoître l'autorité des Etats; il fallut
 même employer la force contre celle de Me-
 demblick. Les Etats eurent aussi recours à
 Elisabeth, pour engager les autres garnisons
 à se soumettre à leur commandement, &
 par les bons offices de cette sage Reine, la
 tranquillité intérieure fut rétablie dans toutes
 les parties des provinces. (4)

(4) Meteren, p. 455.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

Premiere Partie.

ELISABETH souhaitoit avec d'autant plus d'ardeur de voir la fin des dissensions qui regnoient dans les Provinces-Unies, qu'elle craignoit d'avoir besoin dans peu, pour la défense de son Pays, du secours de ses alliés. Toute l'Europe retentissoit des préparatifs formidables que faisoit le Roi d'Espagne, dans la vue de quelque entreprise importante. Depuis plusieurs mois Philippe s'occupoit à faire construire des vaisseaux

Liv. XXI.

1587.

Philippe
projette
une inva-
sion en An-
gleterre.

d'une grandeur extraordinaire , à rassembler
 dans ses magasins tout ce qui étoit néces- Liv. XXI.
 faire pour les équiper. Le Duc de Parme , 1587.
 de son côté , faisoit faire en Allemagne , en
 Italie & dans les Pays-Bas des levées de
 soldats si considérables , qu'on présuinoit que
 son dessein étoit d'entrer en campagne au
 printemps suivant , à la tête d'une armée
 beaucoup plus nombreuse que toutes celles
 qu'il avoit commandées jusqu'alors.

Depuis le commencement de son regne, Ses motifs
 Philippe avoit employé la plus grande partie
 de ses forces de terre & de mer contre les
 Turcs & les puissances Barbaresques , à
 soumettre les Maures , ou à conquérir le
 Portugal ; il n'avoit encore pu les réunir
 toutes contre ses sujets révoltés des Pays-
 Bas. Les secours que leur avoit donné la
 Reine d'Angleterre , l'avoient vivement irri-
 té ; ainsi que les entreprises des Anglois en
 Amérique , où leur flotte , commandée par
 Drake , avoit en mil cinq cens quatre-vingt-
 cinq pillé & ravagé plusieurs de ses colo-
 nies. Toutes ses forces étant alors occupées
 ailleurs , il avoit été , malgré lui , obligé de
 dissimuler , mais sans jamais abandonner le
 dessein de se venger. Il croyoit que son hon-
 neur , autant que son intérêt , exigeoit qu'il

===== s'occupât très-sérieusement de tous les moyens
 Liv. XXI. dont on pouvoit se servir pour rendre sa ven-
 1587. geance éclatante ; & comme il se flattoit
 qu'il pourroit soumettre les révoltés des Pays-
 Bas avec beaucoup moins de forces que cel-
 les qu'il avoit dessein d'employer, ses prépa-
 ratifs avoient sur-tout pour objet une des-
 cente dans l'Angleterre, dont il méditoit la
 conquête. Il hésita cependant quelque temps,
 s'il prendroit le parti de soumettre d'abord
 les révoltés des Pays-Bas, ou s'il commen-
 cerait par la conquête de l'Angleterre : cette
 indécision lui faisoit assembler fréquemment
 son conseil. Idiaquez, un de ses principaux
 ministres, lui conseilla de renoncer au des-
 sein d'envahir l'Angleterre.

» La situation de ce royaume, » lui dit
 ce prudent & habile politique, » qui est en-
 » touré de tous côtés par l'orageux océan,
 » sur lequel l'Angleterre a peu de ports ; les
 » forces qui le défendent ; le génie du peu-
 » ple ; l'esprit même de son gouvernement ;
 » tout me fait croire qu'il est presque impos-
 » sible d'en faire la conquête. La marine
 » seule des Anglois égale celle de toutes les
 » autres nations ensemble, & elle sera en-
 » core renforcée par les vaisseaux que leur
 » enverront les provinces révoltées. La flotte

» de l'Espagne, quelque considérable qu'elle
 » puisse être, sera toujours bien inférieure Liv. XXI.
 » à celle qu'elle aura à combattre. Quand 1587.
 » on supposeroit même que les troupes du
 » Roi surmonteroient les obstacles qui s'op-
 » poseroient à leur descente, pourroit-on
 » raisonnablement se flatter qu'elles pour-
 » roient soumettre une nation aussi nombreu-
 » se, ou même de conserver long-temps les
 » parties de ce royaume qu'elles auroient
 » conquises ? Si, pour réussir à faire les con-
 » quêtes les plus ordinaires, il faut dans
 » ceux qui habitent le pays dont on veut
 » s'emparer, des dispositions favorables pour
 » le conquérant ; si, quand la conquête est
 » faite, il faut continuellement pour la con-
 » server, tenir sur pied un grand nombre
 » de troupes, le Roi doit renoncer au des-
 » sein de se rendre maître de l'Angleterre.
 » Peut-il espérer de trouver la plus légère
 » assistance de la part du peuple Anglois,
 » qui, dès le commencement de son règne,
 » lui a assez fait connoître combien il a en
 » horreur toute espece de joug étranger ?
 » Le Roi n'ignore pas combien il est difficile
 » de faire subsister dans ce pays une armée
 » nombreuse ; il doit aussi faire attention
 » qu'outre cette armée, il fera encore né-

————— » cessairement obligé d'en entretenir d'au-
 Liv. XXI. » tres, tant pour la défense de ses états hé-
 1587. » réditaires, que de ceux qu'il a déjà con-
 » quis. S'il arrivoit que l'Angleterre devînt
 » aussi funeste pour l'Espagne que l'a été la
 » Flandre, combien n'auroit-on pas lieu de
 » craindre les suites de cette entreprise ! Mais
 » si le succès même peut avoir des suites
 » qu'on doit appréhender, à plus forte rai-
 » son doit-on redouter celles qu'auroit cette
 » entreprise, si l'on y échouoit. Alors Eli-
 » sabeth, n'ayant plus rien à craindre pour
 » son pays, pourroit soutenir de toutes ses
 » forces les provinces révoltées des Pays-
 » Bas ; elle joindroit ses forces maritimes aux
 » leurs, & causeroit beaucoup de dommage
 » aux possessions de sa Majesté, tant en Eu-
 » rope qu'en Amérique. Je suis donc d'avis
 » qu'on abandonne, ou du moins qu'on sus-
 » pende l'entreprise projetée contre l'An-
 » gleterre, & que toutes les forces de terre
 » & de mer de l'Espagne soient employées à
 » la réduction des Pays-Bas. Les rebelles ne
 » pourront pas résister long-temps à de si
 » grands efforts, & ce fera, lorsqu'ils seront
 » soumis, que le Roi pourra entreprendre
 » avec succès de se venger de la Reine d'An-
 » gleterre. »

L'avis du Duc de Parme, que le Roi con-
 sulta aussi, fut conforme à celui d'Idiaquez; Liv. XXI.
 il ajouta même qu'on ne pouvoit se flatter
 de réussir contre l'Angleterre, qu'autant qu'on
 se feroit rendu maître auparavant de quel-
 ques-uns des ports les plus considérables de
 la Hollande & de la Zélande, pour servir
 de retraite à la flotte Espagnole.

1587.

Avis du
Duc de
Parme.

Le Roi d'Espagne n'étoit naturellement ni
 hardi ni téméraire; cependant il rejetta ce
 conseil, & persista dans la résolution d'atta-
 quer les Anglois chez eux. Le succès qu'a-
 voient eu ses armes dans le Portugal, & la
 facilité avec laquelle il avoit conquis ce
 Royaume, l'avoient aveuglé. Il ne pensoit
 pas qu'il fût possible à Elisabeth de résister
 au puissant armement qu'il se proposoit d'em-
 ployer contre elle; il croyoit que, si l'An-
 gleterre étoit subjuguée, les révoltés des
 Pays-Bas seroient bientôt forcés de se sou-
 mettre, étant privés du secours étranger,
 qui seul jusqu'alors les avoit mis en état de
 lui résister. Il n'imaginoit pas que la con-
 quête de l'Angleterre dût lui coûter autant
 de temps & de peines que la réduction des
 provinces rebelles. » L'Angleterre, » se di-
 soit-il à lui-même, » est un pays ouvert de
 » tous côtés; les Anglois, se fiant trop sur

» la situation de leur pays, ont négligé d'af-
 Liv. XXI. » surer la défense de leur île, en fortifiant
 1587. » leurs villes & en élevant sur leurs côtes
 » des forteresses qui auroient pu retarder la
 » marche de l'ennemi. Une bataille sur mer,
 » une sur terre, décideront de leur sort. »
 Comme la flotte que Philippe faisoit équiper, devoit être infiniment supérieure à celle qu'Elisabeth pouvoit lui opposer, il ne supposoit pas que l'armée de terre qu'il auroit à combattre, composée d'hommes peu habitués au combat & mal disciplinés, pût être en état de tenir devant ses vieux soldats, conduits par les plus habiles généraux & les plus braves officiers du monde entier.

S'il considéroit l'état actuel de l'Europe, il voyoit que les autres puissances qui pourroient regarder d'un œil jaloux son entreprise, n'auroient, ni la volonté, ni le pouvoir de la traverser. Les Souverains du Nord étoient tous occupés de l'administration intérieure de leurs états; l'Empereur étoit son ami & son allié; & le Roi de France, le plus intéressé à s'opposer à ses desseins, chanceloit sur son trône, ébranlé par les efforts de ses sujets rebelles.

Mais rien ne contribua plus à le confirmer dans son projet, que l'approbation de

Sixte-Quint, qui pour lors occupoit la chaire pontificale. Ce pape estimoit infiniment Elifabeth; il admiroit ses qualités; mais il la confidéroit aussi comme l'ennemi le plus formidable qu'eût jamais eu son église parmi les têtes couronnées. On ne pouvoit pas cependant reprocher à cette Princesse d'avoir traité les Catholiques-Romains, ses sujets, avec autant de cruauté que Philippe II avoit traité les Protestans dans les Pays-Bas; mais il est vrai qu'elle avoit contribué de tout son pouvoir à anéantir la religion de Rome dans tous les pays de l'Europe, où régnoient des princes sur l'esprit desquels elle avoit quelque ascendant. D'ailleurs, depuis plus de trente ans, Elifabeth avoit été le principal soutien des Protestans, tant en Allemagne, qu'en France & dans les Pays-Bas. Par ses soins le culte de Rome avoit été aboli, tant en Ecosse que dans ses propres états; &, non contente d'avoir privé l'infortunée Marie Stuard de la liberté, elle l'avoit depuis peu fait mourir sur un échafaud, en conséquence d'un jugement prétendu juridique, qu'elle avoit dicté elle-même, qui l'avoit condamnée comme coupable de haute-trahison. Cette action d'Elifabeth, que les Protestans, comme les Catholiques-Romains, ont égale-

Liv. XXI.

1587.

ment désapprouvée, avoit vivement excité
 Liv. XXI. la colere du Pontife Romain : mais c'étoit
 1587. peut-être moins l'intérêt de la religion que
 le sien propre qui le faisoit agir. L'Angle-
 terre avoit été autrefois le plus beau fleu-
 ron de la triple couronne. Il se flattoit que
 si l'entreprise de Philippe réussissoit, les An-
 glois rentreroient sous l'obéissance du saint
 Siège. Non-seulement il exhorta le Roi d'Es-
 pagne à perséverer dans son dessein ; mais il
 lui donna la plus forte assurance de l'aider
 de tout son pouvoir. On conjecturera aisé-
 ment combien la vanité de Philippe II dut
 être flattée, d'avoir pour associé le chef de
 sa religion, si l'on considère que le désir de
 passer pour le défenseur de l'église Romaine
 étoit, après celui d'augmenter ses possessions
 & de multiplier ses sceptres, le plus violent
 qui fût dans son cœur.

Artifice
 du Roi
 d'Espagne, Philippe ne s'occupait donc plus que de ce
 qui pouvoit hâter l'exécution de son dessein ;
 il avoit résolu de ne rien épargner pour en
 assurer le succès ; & , pour surprendre Elisa-
 beth, il mit tout en usage pour que la vé-
 ritable destination de son armement restât
 ignorée : „ il étoit destiné, disoit-il, „ par-
 „ tie contre les Hollandois, partie pour la
 „ défense de ses colonies de l'Amérique. ”

Elisabeth avoit trop de pénétration pour ~~se~~ se laisser tromper par les artifices d'un Prince Liv. XXI.
 dont elle connoissoit toute la duplicité. Dans 1587.
 l'intention de traverser les grands préparatifs
 qu'il faisoit, elle envoya au commencement
 du printemps Francis Drake, avec une es-
 cadre, croiser sur les côtes d'Espagne. Drake
 dispersa les vaisseaux que le Roi d'Espagne
 envoya pour le combattre, prit ou brûla
 environ cent vaisseaux chargés de munitions
 & de vivres destinés pour la flotte, mit le
 feu, dans le port même de Cadix, à deux
 gros galions richement chargés; & faisant
 voile ensuite pour les Açores, il s'empara
 d'une caraque qui venoit des Indes Orien-
 tales, & revint ensuite en Angleterre chargé
 de richesses. Cette heureuse expédition pro-
 duisit l'effet qu'Elisabeth en avoit espéré; elle
 mit Philippe dans l'impossibilité d'exécuter son
 entreprise, qu'il fut forcé de différer jusqu'à
 l'année suivante.

Malgré ces hostilités, Philippe dissimulant
 son ressentiment, affecta de désirer beaucoup
 de terminer par la voie de la négociation
 les différends qu'il avoit avec l'Angleterre;
 il chargea même le Duc de Parme d'en faire
 la proposition à Elisabeth. Il n'y avoit pas
 d'apparence que cette Princesse se laissât trom-

Négocia-
 tions qui
 ne produi-
 sent aucun
 effet.

~~per~~ par ce nouvel artifice; mais, dissimulant
 Liv. XXI. aussi à son tour, elle parut donner dans le
 1587. piège, feignit de croire que la destination de
 la flotte qu'armoit l'Espagne, étoit telle que
 le disoit Philippe, & parut très-disposée à
 entrer en accommodement; elle accepta même
 la médiation du Roi de Danemarck; &, pour
 donner encore un plus grand air de sincérité à sa
 conduite, elle chargea son envoyé auprès des Etats
 des Provinces-Unies de leur représenter de quelle
 nécessité il étoit pour eux de mettre fin à la guerre
 & de les presser vivement d'envoyer aussi leurs députés
 à Bourbourg, où devoit s'ouvrir le congrès.

Cette proposition alarma beaucoup les Etats; ils crurent que, pour détourner la tempête qui la menaçoit, Elisabeth vouloit sacrifier la confédération à sa sûreté; ils la soupçonnèrent même d'être dans l'intention de livrer au Roi d'Espagne les places que les Etats lui avoient remis en dépôt. Pour calmer leur crainte, Elisabeth les fit assurer que son intention n'étoit point de les abandonner, & qu'elle ne consentiroit à aucune des conditions que pourroit lui proposer l'Espagne, qui seroit contraire à leurs intérêts.

Il ne lui fut pas cependant possible de per- ~~suader~~
 fuader aux Etats d'envoyer leurs députés à Liv. XXI.
 Bourbourg ; „ Nous sentons, lui mandoient- 1587.
 „ ils, toute la force des raisons de l'envoyé
 „ de votre Majesté, pour nous déterminer à
 „ penser sérieusement à faire la paix ; nous
 „ sommes bien fâchés que l'esprit de discorde
 „ se soit répandu dans quelques villes de la
 „ confédération. Les forces de terre & de
 „ mer que prépare le Roi d'Espagne, nous
 „ causent les plus vives inquiétudes : mais
 „ notre situation actuelle, quoique critique
 „ & mauvaise à quelques égards, n'est ce-
 „ pendant pas désespérée : nous sommes en-
 „ core en possession de plus de soixante vil-
 „ les ou forteresses ; toutes sont en état de
 „ faire une vigoureuse résistance. Dans les
 „ deux ans que nous a gouverné le Comte
 „ de Leicester, ajoutaient-ils, huit millions
 „ de florins ont été levés chez nous, pour
 „ le service public : sous une sage adminis-
 „ tration, nous pourrions non-seulement con-
 „ tinuer de fournir aux mêmes dépenses,
 „ mais encore à de plus considérables. Mais
 „ quand notre situation seroit, dans le vrai,
 „ aussi mauvaise que bien des gens s'effor-
 „ cent de le faire croire, ce ne seroit pas en-
 „ core pour nous un motif raisonnable de trai-

~~_____~~ » ter avec le Roi d'Espagne, qui est très-
 Liv. XXI. » déterminé à ne jamais nous accorder les
 1587. » seules conditions que nos consciences &
 » notre fûreté nous permettroient d'accepter.
 » L'expérience nous a persuadés qu'il résul-
 » teroit les plus pernicieuses conséquences
 » du parti que nous prendrions d'envoyer
 » des députés au congrès de Bourbourg; l'ef-
 » fet que produiroit cette démarche, seroit
 » de faire douter certaines personnes de la
 » stabilité de gouvernement actuel; & de ce
 » doute il pourroit s'ensuivre que les uns
 » changeroient de religion, & que les au-
 » tres abandonneroient le pays. Cette dé-
 » marche releveroit aussi le courage des Ca-
 » tholiques - Romains & les encourageroit,
 » ainsi que les Protestans, à refuser de payer
 » leur part des charges publiques : les pre-
 » miers, dans l'intention d'accélérer par ce
 » moyen la paix; les autres, dans celle de
 » se retirer chez l'étranger : alors la flotte
 » & l'armée étant mal payées, refuseroient
 » d'obéir; & les commandans des villes &
 » des vaisseaux, songeant à leur propre fû-
 » reté, entretiendroient des pratiques secre-
 » tes avec l'ennemi : la trahison, les sédi-
 » tions & la confusion bouleverseroient tout;
 » & il ne seroit plus au pouvoir ni des Etats

» ni de la Reine d'empêcher le peuple d'ac-
» cepter les conditions de paix que le Roi Liv. XXI.
» d'Espagne jugeroit à propos d'imposer." 1587.

Elisabeth sentit la nécessité du refus que faisoient les Etats d'envoyer des députés au congrès, mais elle ne changea rien à la résolution qu'elle avoit prise d'y envoyer les siens. Les conférences ouvertes, plusieurs propositions furent faites sans aucune sincérité de la part des ministres du Roi d'Espagne & sans beaucoup d'espoir de succès de la part des ministres de la Reine d'Angleterre, quoique ceux de Philippe assurassent que leur maître n'avoit jamais eu l'intention de faire aucune invasion en Angleterre. Quand on considère la durée de ce congrès, qui ne fut rompu que lorsque la flotte de Philippe fut entrée dans la Manche, il paroît probable qu'Elisabeth croyoit un peu aux protestations que lui faisoit faire Philippe. (1)

Cependant ces artifices n'empêcherent pas Elisabeth de donner tous ses soins pour mettre son Royaume en état de défense. On

(1) Meteren, Liv. XIV. p. 459. Bentivoglio, Liv. V, P. II.

Il y avoit mis sur pied quatre-vingts mille
 Liv. XXI. hommes, dont on composa différens corps
 1587. d'armée ; un de vingt mille hommes fut
 porté le long des côtes méridionales ; un
 autre de vingt-deux mille hommes d'infan-
 terie & de mille chevaux campa à Tilbury
 dans le Comté d'Essex , sous le commande-
 ment du Comte de Leiceſter : ce corps étoit
 deſtiné à couvrir la capitale. L'armée prin-
 cipale , compoſée d'environ trente-ſept mille
 hommes , commandée par le Lord Hunf-
 down , étoit deſtinée à la garde de la per-
 ſonne de la Reine , & devoit ſe porter par-
 tout où l'ennemi paroîtroit avoir deſſein de
 débarquer. Dans ces conjonctures , Elifabeth
 crut ne devoir ſ'en rapporter ni à elle-
 même , ni aux membres de ſon conſeil ;
 elle nomma le Lord Gray de Wilton , Sir
 Francis Knolles , Sir John Norris , Sir Ri-
 chard Bingham & Sir Roger Williams , tous
 officiers d'un grand mérite , pour aviſer aux
 meſures qu'il conviendrait de prendre. Par
 leur conſeil , tous les ports les plus expoſés
 furent fortifiés ; on aſſembla la milice na-
 tionale pour l'exercer au maniement des
 armes & lui apprendre les évolutions mili-
 taires : enfin il fut réſolu que ſi l'on ne
 pouvoit empêcher le débarquement , on dé-

vasteroit tout le pays aux environs ; & qu'on ~~_____~~
 éviteroit d'en venir à un engagement générale- Liv. XXI.
 ral, avant que les corps d'armée se fussent 1588.
 tous réunis.

Elisabeth, en prenant ces sages mesures sur terre, faisoit en même temps travailler avec une activité incroyable à l'équipement de sa flotte, qui, dans le commencement, n'étoit que de trente vaisseaux, dont aucuns n'étoient à beaucoup près de la grandeur de ceux de l'ennemi. Mais ce désavantage étoit compensé par l'habileté & la valeur de ses matelots ; & le nombre de ses vaisseaux se trouva bientôt augmenté. La sage administration d'Elisabeth lui avoit acquis l'estime de ses sujets ; tous, à l'envi les uns des autres, s'efforcèrent de lui donner des preuves de leur zèle par leur activité à travailler à la défense de leur pays & de leur souveraine. Toute haine, toute animosité contre sa personne & son gouvernement, avoient disparu ; & l'horreur que les Catholiques-Romains avoient, aussi bien que les Protestans, pour la tyrannie Espagnole, l'emportoit sur tout autre sentiment. Pour rendre les Espagnols encore plus odieux, & augmenter, s'il étoit possible, l'horreur que leur nom seul inspiroit, on fit répandre

dans le public nombre de relations des horribles barbaries qu'ils avoient exercées tant en Amérique que dans les Pays-Bas. Dans les descriptions qu'on fit circuler parmi le peuple des cruautés de l'inquisition, on employa les termes les plus forts & les plus énergiques; on peignit ce tribunal de far avec les couleurs les plus noires; on joignit la liste, la description & même la représentation des instrumens de torture dont on disoit qu'il se servoit pour tourmenter les misérables victimes de sa haine & l'on ajoutoit qu'il y en avoit une ample provision sur la flotte des Espagnols. Enfin, tout fut employé, artifice & raison pour porter le peuple à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la religion, la Reine & l'Etat. L'effet fut tel qu'on l'attendoit, non-seulement sur les Protestans, mais encore sur les Catholiques-Romains, qui, quoique le Pape eût publié une bulle d'excommunication contre Elisabeth, vouloient le disputer aux Protestans en fidélité pour leur souveraine, en zèle pour la défense de l'Etat. (2) Le même sentiment, la

(2) Meteren Liv, XV,

même ardeur animoient tous les fujets indif-
 finctement : on vit des Catholiques-Romains Liv. XXI.
 demander à fervir dans l'armée en qualité 1588.
 de fimples volontaires; tandis que d'autres,
 joignant aux Proteftans, travaillèrent à
 l'armement des vaiffeaux. Chaque ville ma-
 ritime en fournit un, & quelques-unes plu-
 sieurs, qu'elles firent conftruire, équiper
 & armer. La ville de Londres fe distingua
 en faveur de la caufe commune, & au-
 lieu de quinze vaiffeaux qu'on lui deman-
 doit, elle en fournit volontairement le dou-
 ble. La noblefse, & ceux qui, fans être no-
 bles, vivoient noblement, en louerent qua-
 rante ou cinquante, qu'ils équiperent &
 armerent à leurs dépens. Tous ces vaif-
 feaux, il eft vrai, étoient petits & foibles,
 en comparaifon de ceux qui compofoient la
 flotte Efpagnole; il reftoit encore de for-
 tes raifons pour appréhender l'iffue de la
 guerre.

Mais c'étoit principalement Elifabeth que
 ces inquiétudes affectoient : depuis trente
 ans, cette fage Princeffe s'étoit continuelle-
 ment occupée du foin d'éviter la fuituation
 où elle fe trouvoit alors; mais fachant ca-
 cher ce qui fe paffoit en elle, elle ne laiffa
 paroître ni crainte ni chagrin. Sa contenance

~~Il étoit~~ étoit ferme & tranquille , & dans toute sa
 Liv. XXI. conduite elle déploya un courage qui com-
 1588. mandoit l'admiration & l'applaudissement de
 tous ses fujets.

Prépara-
 tifs & con-
 duite des
 Hollan-
 dois. Les Etats des Provinces-Unies n'étoient
 pas spectateurs indifférens de l'orage qui
 s'approchoit; ils ne se croyoient pas moins
 intéressés que les Anglois à prendre des
 précautions pour s'en mettre à couvert , &
 ils agissoient comme si Philippe eût dû por-
 ter contre eux tous les efforts de ses ar-
 mes. Ce qui cependant calmoit leur crainte,
 à cet égard, c'étoit la grosseur des vaisseaux
 que ce Prince devoit employer pour son
 expédition; ils ne pouvoient lui servir pour
 l'attaque des côtes, ni de la Hollande, ni
 de la Zélande. D'après cette considération,
 toute l'attention des Etats se porta sur les
 secours dont les Anglois leur paroissoient
 avoir besoin; en conséquence ils mirent
 leur flotte, composée de plus de quatre-
 vingts vaisseaux, en état d'agir. A la requi-
 sition d'Elisabeth ils en envoyèrent trente
 croiser dans le canal, entre Calais & Dou-
 vres; mais ensuite, lorsqu'on fut que l'in-
 tention du Duc de Parme étoit de trans-
 porter son armée en Angleterre, les Etats
 ordonnerent à Justin de Nassau, amiral de

Zélande , de se joindre avec trente-cinq vaisseaux au Lord Seymour , un des amis Liv. XXI.
 aux Anglois , & d'aller bloquer les ports I 538.
 de la Flandre , dans lesquels le Duc de
 Parme se propofoit d'embarquer fon armée.

Le gros de la flotte Angloife s'étoit af-
 femblé à Plimouth ; elle étoit commandée
 par le Lord Howard d'Effingham , homme
 d'une valeur & d'une capacité reconnues,
 qu'Elifabeth avoit fait grand amiral ; Sir Fran-
 çois Drake , Hawkin & Frobisher fervoient
 fous lui , en qualité de vice-amiraux : ils
 étoient certainement les meilleurs marins de
 l'Europe. (3).

Au commencement de Mars mille cinq Erat de la
 cent quatre-vingts-huit les grands préparatifs flotte Efp-
 des Efpagnols , qui étonnoient & tenoient pagnole.
 l'Europe fufpens toute l'Europe depuis qu'on les
 avoit commencés , furent entièrement ache-
 vés. Leur flotte , qu'ils avoient nommée l'*In-*
vincible , tant ils fe tenoient déjà affurés du
 fuccès , étoit compofée de cent cinquante
 vaisseaux , dont la plupart étoient infiniment
 fupérieurs pour la force & la groffeur , à
 tous ceux qu'on avoit construits jufqu'alors.

(3) Meteren Liv. XV.

1588. Ils étoient montés par vingt-huit mille soldats, & huit mille matelots, en outre de deux mille volontaires, tous gentilshommes des plus qualifiés de l'Espagne ; elle portoit deux mille fix cens cinquante gros canons, des vivres pour fix mois, & une si grande quantité de munitions de guerre qu'il n'y avoit qu'un Roi d'Espagne, maître de la plus grande partie des richesses de l'Inde & de l'Amérique, qui eût pu fournir à la dépense qu'il avoit fallu faire pour se les procurer.

Les préparatifs du Duc de Parme étoient aussi achevés ; outre une armée de trente mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, qu'il avoit assemblés dans le voisinage de Nieuport & de Dunkerque, il étoit parvenu par beaucoup d'activité, de travail & de peine, à se procurer un grand nombre de bateaux plats, propres à transporter de la cavalerie & de l'infanterie ; & , pour les monter, il avoit fait venir un nombre suffisant de matelots des ports de la mer Baltique. La plupart de ces bateaux avoient été construits à Anvers ; & comme il avoit craint, s'il les faisoit passer par mer de cette ville à Nieuport, qu'ils ne fussent enlevés dans la traversée par les confédérés, il les

fit conduire le long de l'Escaut jusqu'à Gand, =====
 & de Gand jusqu'à Bruges, par le canal qui Liv. XXI.
 communique avec ces deux villes : pour les 1588.
 faire passer de Bruges à Nieuport, on y
 avoit employé plusieurs milliers de travail-
 leurs. Ce canal étoit entièrement achevé,
 lorsqu'on eut des nouvelles du départ de la
 flotte. Le Duc attendoit son arrivée avec
 d'autant plus d'impatience, qu'il croyoit qu'à
 son approche les vaisseaux Anglois & Hol-
 landois, qui croisoient sur les côtes, se re-
 tireroient dans leurs ports.

La flotte Espagnole fut prête dès le com- Mort de
l'amiral
d'Espa-
gne.
 mencement de Mai, & auroit pu mettre alors
 à la voile de la rade de Lisbonne, où elle
 s'étoit rassemblée, si, au moment qu'elle
 alloit partir, le Marquis de Santa Croce,
 qui en étoit amiral, n'eut pas été attaqué
 d'une fièvre violente, qui en peu de jours
 le mit au tombeau. Par une suite de la mê-
 me fatalité, le Duc de Paliano, vice-amiral,
 eut le même sort & en même temps. Cette
 double perte affligea beaucoup le Roi. Le
 Marquis de Santa Croce passoit pour le plus
 habile officier de mer de son temps ; il
 joignoit à une grande expérience beaucoup
 de valeur & de prudence. On peut juger
 par le choix de son successeur de l'embarras

où se trouva Philippe , lorsqu'il voulut le
 Liv. XXI. nommer. Le Duc de Medina Sidonia qui le
 1588. remplaça , étoit d'une des plus grandes mai-
 sons d'Espagne ; mais il n'avoit nulle con-
 noissance ni de la maniere de combattre sur
 mer , ni de l'art de la navigation ; & ce fut
 sans doute pour suppléer à son peu de ta-
 lens que le Roi lui donna pour vice-amiral
 Récaldo , qui avoit la réputation d'un très-
 habile marin. Ces arrangemens firent perdre
 beaucoup de temps ; de maniere que la flotte
 ne put mettre à la voile que le vingt-neu-
 vieme de Mai. Elle devoit relâcher à la Co-
 rogne , pour y prendre un renfort de trou-
 pes & de munitions. Mais dès le lendemain
 de son départ , elle fut assaillie d'une tem-
 pête furieuse , qui dispersa les vaisseaux , en
 endommagea quelques-uns : tous , à l'excepti-
 on de quatre , (4) aborderent cependant heu-
 reusement , & furent radoubés avec d'autant
 plus de célérité , que le Roi envoyoit cou-
 rier sur courier pour hâter leur départ :
 malgré cela il se passa plusieurs semaines
 avant qu'ils fussent en état de reprendre leur
 route.

La flotte
 met à la
 voile.

(4) Parmi ces quatre vaisseaux , il y en avoit trois
 montés par des forçats François , Anglois & Turcs ,

Lorsque la nouvelle de cet événement ~~_____~~
 arvint en Angleterre , on crut que le pro-Liv. XXI.
 et de l'invasion ne pouvoit avoir lieu cette 1588.
 année : Elisabeth se le persuada d'autant plus
 aisément , qu'on l'assuroit que la flotte en-
 nemie avoit tellement souffert de la tempête,
 qu'elle étoit tout-à-fait hors d'état d'agir.
 Dans cette persuasion , Elisabeth fit mander
 par le secrétaire Waltingham à son amiral
 de désarmer quatre de ses plus gros vaisseaux
 & de les renvoyer dans les ports. L'amiral
 moins crédule demanda qu'on lui permit de
 conserver ces vaisseaux , même à ses frais ,
 jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles
 plus certaines de la flotte Espagnole. Mais ,
 pour s'assurer par lui-même de son état ac-
 tuel , il mit à la voile , & profitant d'un
 vent du Nord il fit route vers la Corogne.
 Son dessein étoit d'achever de détruire en-
 tièrement la flotte ennemie , s'il la trouvoit
 dans l'état de délabrement où l'on prétendoit

qui , profitant du désordre & de la confusion oc-
 asionnés par la tempête , se rendirent maîtres des
 vaisseaux , mirent en leur place les Espagnols , &
 aborderent à un havre sur les côtes de Bayonne.
 Meteren p. 476.

qu'elle étoit ; mais étant arrivé vers les cô-
 Liv. XXI. tes d'Espagne , instruit de la véritable posi-
 1588. tion des Espagnols , & le vent ayant tourné
 au Sud , il craignit qu'ils missent à la voile
 & vinssent descendre en Angleterre avant
 qu'il pût y arriver lui-même ; il retourna donc
 promptement à Plimouth , où il se tint à
 l'ancre.

Arrivée
 de la flotte
 d'Espagne
 dans la
 Manche.

Peu après son arrivée il apprit que la
 flotte Espagnole étoit entrée dans la Man-
 che ; aussi-tôt il leva l'ancre , sortit du port ,
 & le lendemain trentieme Juillet il la vit
 venir à pleine voile vers lui , disposée en
 forme de demi-lune , qui d'une extrémité à
 l'autre embrassoit la distance de sept milles.
 On crut pendant quelque temps que le des-
 sein du Duc de Médina étoit de se rendre
 maître du havre de Plimouth. Les plus habi-
 les gens de ce temps furent d'avis que s'il
 eut pris ce parti , il auroit réussi dans son
 entreprise , & qu'il n'auroit pas dû se porter ,
 comme il le fit , au de-là du canal. Ce qui
 donnoit quelque vraisemblance à cette opi-
 nion , c'est qu'on pouvoit croire que si le dé-
 barquement se fût fait dans cette partie , tou-
 tes les forces des Anglois se seroient por-
 tées au Sud-Ouest , & qu'alors il auroit été
 plus facile au Duc de Parme de transporter

es troupes & d'exécuter son projet. Mais
 n devoit cependant considérer que la flotte Liv. XXI.
 Hollandoise seule suffisoit pour tenir bloqués 1588.
 es ports de la Flandre, & que la flotte
 Angloise auroit pu détruire celle d'Espagne,
 elle fût entrée dans le havre de Plimouth.
 D'ailleurs, si le Duc de Médina eut débar-
 qué ses troupes, avant la jonction de celles
 du Duc de Parme, il lui auroit été impossible
 de prendre aucun poste, de s'y maintenir,
 ni d'avancer, ayant en tête l'armée Angloi-
 se, qui se seroit trouvée bien supérieure à
 la sienne. Mais, quoiqu'il en soit, si le Duc
 de Médina conçut véritablement d'abord le
 projet d'attaquer Plimouth, il l'abandonna
 bientôt, & suivit exactement le plan d'opé-
 rations que le Roi d'Espagne lui avoit tracé,
 suivant lequel il devoit s'avancer jusqu'à la
 vue des côtes de Flandres; attaquer les vais-
 seaux Anglois & Hollandois qui bloquoient
 les ports de Dunkerque & de Nieuport; se
 joindre ensuite au Duc de Parme, & aller
 débarquer en Angleterre les troupes qu'il
 avoit sur sa flotte. Pour se conformer à ces
 instructions, le Duc de Médina continua sa
 route, sans faire attention à la flotte An-
 gloise, qui étoit rangée en bataille le long de
 la côte & prête à le combattre.

Le Lord Howard jugeant que la flotte Espagnole étoit trop supérieure à la sienne, tant par le nombre de vaisseaux, que par leur grosseur & la quantité de troupes qui les montoient, crut qu'il devoit éviter une action générale, & qu'il valoit mieux la harceler sans cesse, l'attaquer par partie & profiter de toutes les occasions que pourroient lui offrir les vents, les ouragans, les courans & tous les hafards favorables qui se présentoient pour prendre les vaisseaux qui s'écarteroient. Il n'attendit pas long-temps ; il attaqua en personne le vice-amiral Récaldo, déploya dans ce combat toute sa dextérité, tant pour faire manœuvrer son vaisseau que pour diriger son artillerie ; chaque bordée qu'il lâchoit produisoit son effet : de façon que toute la flotte ennemie craignoit beaucoup pour le sort de son vice-amiral. Tous les vaisseaux Espagnols se rapprocherent alors les uns des autres & se tinrent fort ferrés, mais cela n'empêcha pas les Anglois d'attaquer le même jour une de leurs galéaces, qui, secourue à temps par plusieurs vaisseaux, fut sauvée. Mais dans le mouvement précipité qu'ils firent, un de leurs principaux galleons, qui avoit à bord une partie du trésor, heurta avec violence un autre vaisseau

& eut un de ses mâts rompu : après cet accident, étant resté en arriere, il fut pris par Drake, qui le même jour s'empara encore d'un autre vaisseau de ligne, auquel le feu avoit pris par accident. Liv. XXI. 1588.

Dans plusieurs autres combats les Anglois eurent toujours l'avantage ; ils le devoient à la légèreté de leurs vaisseaux & à l'habileté de leurs matelots. Les Espagnols alors n'éroient pas assez habiles dans la manœuvre pour tirer avantage de la grandeur extraordinaire de leurs vaisseaux, qui étoient presque immobiles, tandis que ceux des Anglois voltigeoient continuellement autour d'eux ; la promptitude avec laquelle ceux-ci s'approchoient, lâchoient leurs bordées & se retiroient, les remplissoit d'étonnement. D'un autre côté, le canon des Anglois leur causoit les plus grands dommages, parce que leurs vaisseaux étant de bas bord chaque coup portoit ; au-lieu que ceux des Espagnols étant trop élevés, tous les coups se perdoient en l'air. Habileté des marins Anglois.

La flotte Espagnole cependant continuoit à faire route vers Calais ; elle jetta l'ancre devant cette place, & le Duc de Médina envoya avertir le Duc de Parme de son arrivée, & le fit prier de hâter l'embarquement La flotte Espagnole devant Calais.

de ses troupes. Le Duc de Parme étoit alors
 Liv. XXI. à Bruges; il en partit aussi-tôt, se rendit :
 1588. Nieuport & commença à faire embarquer ses
 troupes; mais il manda à l'amiral Espagnol
 que, suivant les instructions qu'il avoit re-
 çues de la cour d'Espagne, il n'avoit fait
 construire que des vaisseaux propres au trans-
 port des troupes, mais non pour le combat;
 qu'ainsi il ne pouvoit se mettre en mer qu'a-
 près que la flotte auroit forcé les vaisseaux
 Hollandois qui lui fermoient le passage, de
 se retirer : que vouloir, avant cela, hasar-
 der de sortir du port, ce seroit exposer son
 armée à une ruine certaine, qui entraîne-
 roit inmanquablement la perte entière des
 Pays-Bas.

Stratagème de l'a-
 miral An-
 glois.

Aussi-tôt le Duc de Médina donna ordre
 à sa flotte de continuer sa route; mais à
 peine fut-elle à la hauteur de Dunkerque,
 que le calme la prit & l'empêcha d'avancer;
 elle se trouvoit entre la flotte Hollandoise
 & celle du Lord Howard. Les trois flottes
 restèrent dans cette position jusque vers le
 milieu de la nuit, qu'un vent frais commença
 à souffler. Le Lord Howard en profita pour
 faire usage d'un stratagème qu'il avoit ima-
 giné la veille, & qui lui réussit. Ayant rem-
 pli huit de ses vaisseaux de poix, de soufre

& d'autres matieres combustibles , il y mit le feu & les abandonna au vent , qui les porta dans les différentes divisions de la flotte ennemie. Liv. XXI. 1588.

Leur approche y jetta la terreur ; les Espagnols imaginerent que c'étoient des brûlots , semblables aux fameux vaisseaux dont s'étoient servi les Anversois : l'obscurité de la nuit ajoutoit encore à l'horreur de ce spectacle. Les équipages de tous les vaisseaux Espagnols , les plus éloignés , comme les plus proches , ne s'occupoient que des moyens de se soustraire au péril dont ils se croyoient menacés. Les uns leverent l'ancre , d'autres couperent leurs cables , s'abandonnerent aux vents & aux flots & prirent le large dans le plus grand désordre & avec la dernière précipitation , sans examiner si le danger auquel ils s'exposoient , n'étoit pas plus grand que celui qu'ils évitoient ; ils se heurtoient les uns les autres , & avec tant de violence , qu'il y en eut plusieurs qui furent mis hors d'état de servir.

A la pointe du jour , l'amiral Anglois Bataille. voyant l'effet qu'avoit produit son stratagème , le désordre où il avoit mis la flotte ennemie , que plusieurs de ses vaisseaux étoient séparés les uns des autres & dispersés , il ré-

===== solut de l'attaquer. Quelques jours auparavant il avoit été joint par les vaisseaux qu'a-
 Liv. XXI. voit armé la noblesse Angloise, & par ceux
 1588. que commandoit le Lord Seymour, qui s'é-
 Le 8 Août. toit séparé de Justin de Nassau. Vivement
 secondé par Drake & par tous ses autres of-
 ficiers, l'amiral Anglois attaqua en même
 temps la flotte Espagnole en plusieurs endroits
 différens, & par-tout avec la même ardeur
 & la même impétuosité. L'action commença
 à quatre heures du matin, & dura jusqu'à
 six heures du soir. Les Espagnols se défendi-
 rent avec leur valeur & leur intrépidité or-
 dinaire, mais sans causer beaucoup de dom-
 mage aux vaisseaux Anglois, qui, étant in-
 finiment plus petits que les leurs, se trou-
 voient peu exposés au feu de leur artillerie,
 tandis que celle des Anglois caufoit aux vais-
 seaux Espagnols les plus grands dommages;
 dix des plus gros furent pris ou coulés à
 fond.

Perte des
 Espagnols. La principale de leurs galéaces, comman-
 dée par Moncada, & qui portoit Manriquez,
 inspecteur général, quatre cens soldats &
 trois cens forçats, échoua près de Calais;
 elle étoit vivement poursuivie par plusieurs
 pinasses Angloises, que soutenoit la chaloupe
 armée du vaisseau amiral, qui portoit nom-

bre de soldats d'élite. Moncada & presque tous les Espagnols furent tués, ou se noyèrent en voulant gagner le rivage; les forçats furent mis en liberté, & les Anglois s'emparèrent de cinquante mille ducats qu'ils trouverent sur la galéace. Manriquez échappa seul, & fut le premier qui porta en Espagne la nouvelle de l'échec que la flotte du Roi venoit de souffrir. Un de ses vaisseaux de ligne, attaqué vivement par le capitaine de Croff, coula à fond pendant l'action, & il n'y eut que très-peu de ceux qui le montoient qui se sauvèrent; on fut par eux qu'un de leurs officiers, ayant quelques instans avant que le vaisseau coulât à fond, proposé de se rendre, avoit pour toute réponse reçu un coup de poignard d'un autre officier, qui lui-même avoit été à l'instant poignardé par le frere de celui qu'il venoit de tuer. (5)


Les historiens contemporains font encore mention de deux autres galions, le St. Philippe & le St. Matthieu, que montoient un grand nombre de gentilshommes & deux officiers généraux, Don François de Toledé, de

(5) Meteren & Grocius.

la maison d'Orgas, & Don Diege Pimentel ;
 Liv. XXI. frere du Marquis de Tommarès. Ces deux
 1588. galions, après avoir combattu à côté de l'a-
 miral pendant toute l'action, étant obligés de
 se jeter sur les côtes de Flandres, furent
 pris par la flotte Hollandoise. Toledé se noya ;
 Pimentel & tous ceux des deux équipages
 qui avoient échappé à la mort pendant le
 combat, furent faits prisonniers.

Le Duc
 de Médina
 commence
 à désespé-
 rer du suc-
 cès de son
 entreprise.

Tant d'événemens funestes décourageoient
 le Duc de Médina ; mais ce qui lui faisoit le
 plus désespérer du succès de son entreprise,
 c'étoit la supériorité que la grande habileté
 des mariniers Anglois donnoit aux vaisseaux
 ennemis sur les siens ; il en jugeoit par la
 perte qu'il avoit faite depuis son entrée dans
 la Manche, & par celle des Anglois, qui
 n'avoient perdu qu'un de leurs plus petits
 vaisseaux & environ cent hommes ; il confi-
 deroit que ces succès des Anglois les anime-
 roient & les rendroient d'autant plus formi-
 dables, qu'ils pourroient espérer de rempor-
 ter une victoire complete ; il sentoît que,
 s'il vouloit s'obstiner à combattre avec tant
 de defavantage, il lui en coûteroit le reste
 de sa flotte déjà considérablement diminuée.
 Sa position étoit d'autant plus critique, qu'il
 ne pouvoit sans s'exposer aux plus grands

dangers , ni rester où il étoit , ni s'avancer 
vers les côtes de la Flandre. Liv. XXI.

On put alors juger de la grandeur de la 1588.
faute que Philippe avoit commise en négli- Cause de
geant de s'affurer de quelques ports de la son mal-
Zélande , avant que de commencer son en-
treprise contre l'Angleterre. Ce Prince , fier
& présomptueux , s'étoit imaginé qu'à l'ap-
proche de sa formidable flotte , les vaisseaux
ennemis prendroient la fuite & se retireroient
dans leurs ports. Les dépenses énormes qu'il
avoit faites pour rendre cette flotte invinci-
ble , étoient précisément ce qui avoit causé
sa perte. La grandeur de ses vaisseaux les
avoit rendus peu propres pour l'usage auquel
il les destinoit ; & en les construisant on n'a-
voit eu égard ni à la largeur , ni à la pro-
fondeur des mers où l'on vouloit les em-
ployer. Ainsi , quand il seroit arrivé que les
vaisseaux des Anglois n'eussent pu les atta-
quer au milieu du canal , ils se feroient tou-
jours opposé avec succès à leur débarque-
ment , tandis que la flotte des Hollandois se
tenant dans des bas fonds , dont les gros
vaisseaux Espagnols n'auroient pu approcher ,
il auroit été impossible que la flotte du Duc
de Medina & l'armée du Duc de Parme pus-
sent agir de concert.

Ces considérations n'échappèrent pas au
 Liv. XXI. Duc de Médina, elles lui firent prendre le
 1588. parti de renoncer à son entreprise contre
 l'Angleterre; mais il se trouva fort incertain
 sur la route qu'il prendroit pour retourner
 avec moins de difficulté en Espagne; il en
 eût trouvé beaucoup à retourner en arriere;
 les Anglois l'auroient harcelé continuelle-
 ment dans la Manche & avec d'autant plus
 d'avantage, que le vent qui souffloit violem-
 ment du Sud, se feroit opposé à ce que les
 vaisseaux Espagnols avançassent. Le Duc se
 détermina donc à se retirer par la mer du
 Nord, en faisant le tour des isles Britan-
 niques.

Aussi-tôt que l'amiral Anglois connut son
 dessein, il détacha le Lord Seymour avec
 une partie de sa flotte, l'envoya vers les
 côtes de Flandre pour y tenir en échec le
 Duc de Parme, & se mit avec le plus grand
 nombre des vaisseaux qu'il avoit conservés à
 la poursuite du Duc de Médina. Pendant
 trois jours il suivit de fort près son arriere-
 garde, mais sans l'attaquer, parce qu'il crai-
 gnoit de manquer de poudre, dont les bu-
 reaux de l'amirauté, par une négligence bien
 condamnable, ne l'avoient pas pourvu assez
 abondamment. Sans cette malheureuse cir-

constance, il auroit pu forcer les Espagnols au combat vis-à-vis Flamboroug. Grotius assure que l'état de la flotte Espagnole étoit tel, & que Médina étoit si effrayé de la longueur & des difficultés de son retour en Espagne, qu'il auroit aisément pris le parti de se rendre s'il eut été attaqué. Mais la nécessité où l'amiral Anglois se trouva lui-même de retourner en Angleterre, pour se procurer les munitions dont il manquoit, épargna à ce Seigneur Espagnol cette démarche déshonorante.

Liv. XXI.

1588.

Le Lord Howard avoit certainement un juste sujet d'être fortement irrité contre ceux dont la négligence le mettoit hors d'état de compléter la gloire que sa sage & habile conduite lui avoit déjà acquise. Mais cependant c'eût été pour lui un très-grand malheur s'il eût pu différer plus long-temps son retour; car, tandis qu'il voguoit vers les côtes d'Angleterre, il s'éleva une furieuse tempête. Sa flotte en souffrit peu, elle entra dans ses ports avec beaucoup de peines, il est vrai, mais sans avoir fait aucune perte considérable. Il n'en fut pas de même de la flotte Espagnole; l'état où elle se trouva après la tempête étoit si affreux, qu'elle inspira autant de pitié aux Anglois, qu'elle leur avoit causé

de crainte & de terreur à son arrivée. Avant
 Liv. XXI. **que la tempête assaillît les vaisseaux Espagnols,**
 1588. **ils s'étoient tenus fort ferrés les uns contre les**
autres, dans la crainte que les Anglois ne
les attaquaissent. Cette précaution tourna con-
tre eux pendant la tempête & fut la princi-
pale cause de leur désastre; les vaisseaux jet-
tés vivement les uns contre les autres par
la violence des vagues, il y en eut un grand
nombre qui s'ouvrirent & furent submergés;
tous les autres furent dispersés. Afin de
mieux résister aux efforts des flots & des
vents, les Espagnols avoient jetté à la mer
leurs chevaux, leurs mulets & presque tous
leurs bagages; mais cela n'avoit été utile
qu'aux plus gros vaisseaux: la plus grande
partie des autres périrent, les uns se brise-
rent contre les rochers de la Norwege, les
autres furent engloutis par les flots au milieu
de l'océan. Quelques-uns furent jettés sur
les côtes de l'Ecosse & des isles occidentales,
plus de trente furent poussés par une autre
tempête, venant de l'Ouest, sur les côtes de
l'Irlande, où ils firent presque tous naufrage.
Tous ceux des équipages qui purent gagner
le rivage, furent massacrés par les Irlandois,
qui, pour autoriser leur barbarie à l'égard de
ces malheureux, disoient: „ qu'il auroit été

» dangereux d'usér de clémence envers un
» si grand nombre d'ennemis dans un pays Liv. XXI.
» où il y avoit tant de Catholiques-Romains 1588.
» mécontents. » Ceux qui échapperent à la
fureur des flots, furent reconduits en Espagne,
mais dans l'état le plus affreux, par le
vice-amiral Récaldo. Le Duc de Médina
ayant pu tenir la haute mer, échappa au
nauffrage, & aborda à St. André en Biscaye
vers la fin de Septembre.

A leur arrivée dans leur pays, les Espagnols éprouverent de nouvelles calamités; le feu prit par hasard à deux de leurs galions qui avoient échappé à la tempête, & furent réduits en cendre dans le port même où ils s'étoient retirés. Beaucoup de gentilshommes de ceux qui étoient revenus de cette funeste expédition, tombèrent dangereusement malades en débarquant & moururent ensuite. Il en étoit déjà mort un grand nombre sur mer : habitués à vivre dans les plaisirs, l'inaction & l'abondance, ils succomberent aux fatigues & aux maux qu'ils avoient eu à souffrir.

Les historiens ne s'accordent pas sur la perte totale que firent les Espagnols; il y en a qui la font monter à trente-deux vaisseaux & à dix mille hommes; d'autres, ne

===== se décidant point sur le nombre des hom.
 Liv. XXI. mes, qu'ils disent n'avoir pu être moindre
 1588. que de quinze mille, assurent qu'il y eut
 plus de quatre-vingts vaisseaux pris, dé-
 truits ou perdus (5). Cet événement ne fut
 pas plutôt su en Espagne, qu'il y répandit par
 tout la consternation; à peine se trouvoit-il
 dans tout le royaume une seule famille dis-
 tinguée qui ne fût obligée de prendre le
 deuil pour quelque parent; de manière que
 Philippe craignant l'effet que pourroit pro-
 duire sur le peuple la vue de ce deuil pres-
 que général, publia un édit, ainsi que l'a-
 voient fait les Romains dans pareille cir-
 constance, pour en racourcir la durée (6).

Réjouis-
 sances des
 Anglois &
 des Hol-
 landois.

Tandis que les Espagnols étoient accablés
 de tristesse, les Anglois & les Hollandois
 se livroient à la joie la plus vive. Pour
 conserver la mémoire de l'heureux événe-

(5) Comme le président de Thou, qui vivoit du
 temps de ce mémorable événement, ne prétend
 point déterminer auquel de ces récits on doit don-
 ner la préférence, ce seroit aujourd'hui une vaine
 entreprise.

(6) Meteren L. XIV. Grotius, Historia L. I.
 Campana Decad. VII. L. 1. Ferreras & de Thou.

ment qui la caufoit, on fit frapper en Hol-
 lande des médailles : on y indiqua , ainfi Liv. XXI.
 qu'en Angleterre, plufieurs jours pour ren- 1588.
 dre à Dieu de folemnelles actions de grace.
 On vit à Londres Elifabeth aller à l'églife
 St. Paul, fur une efpece de char de triom-
 phe, entourée de fes miniftres & des fei-
 gneurs de fa cour, & au milieu des pavil-
 lons & étendards qu'on avoit pris à l'enne-
 mi. Toutes les rues par où elle paffoit,
 étoient bordées par les bourgeois en armes.
 Mais les Anglois & les Hollandois ne furent
 pas les feuls qui fe réjouirent de la ruine de
 la flotte des Efpagnols, l'Europe entiere avoit
 craint que Philippe ne réuffit dans fon entrepri-
 fe ; car, quoiqu'il fût difficile de fuppofer qu'il
 eût formé le chimérique projet de parvenir
 à la monarchie univerfelle, du moins pou-
 voit-on raifonnablement fuppofer qu'il ne fe
 feroit pas borné à la conquête de l'Angle-
 terre & de la Hollande, puifqu'on n'ignoroit
 pas qu'il avoit longtems auparavant conçu
 le deffein, qu'il tenta même enfuite d'exé-
 cuter, de fe rendre maître du royaume de
 France. On pouvoit auffi penfer que fous le
 prétexte fpécieux de fervir la religion qu'il
 profefloit & fous celui d'extirper le Protef-
 tantifme de toute l'Europe, il fe feroit, pour

=== fatisfaire son ambition , rendu maître des
 Liv. XXI. différens états de l'Europe , qui avoient pré-
 1588. féré ce nouveau culte à celui de Rome.

Résigna-
 tion appa-
 rente de
 Philippe.

Plus l'ambition de ce Prince étoit extrê-
 me , plus elle fut mortifiée dans cette occa-
 sion ; mais comme il possédoit au suprême
 degré l'art de cacher ce qui se passoit en
 lui , il reçut la nouvelle de la disgrâce qu'il
 venoit d'essuyer avec toutes les apparences
 de la plus grande résignation à la volonté de
 Dieu ; il lui rendit même grace publiquement
 de ce que le malheur n'étoit pas plus
 grand ; il donna les ordres les plus précis
 qu'on prît un grand soin des malades & des
 blessés qui avoient survécu à la triste cata-
 trophe qui venoit d'arriver ; il ne défendit
 pas au Duc de Médina Sidonia de venir à
 la cour , comme plusieurs historiens l'ont
 écrit , & lui écrivit même dans les termes
 les plus obligeans , lui témoignant toute sa
 gratitude du zele avec lequel il l'avoit servi ,
 lui observant que personne ne pouvoit ré-
 pondre d'une entreprise dont le succès
 dépendoit du caprice des vents & des
 flots. (7)

(7) Ferreras, Part. XV. Strada Liv. V.

Philippe fut aussi juste vis-à-vis du Duc de Parme, qui, malgré toutes les preuves Liv. XXI.
 l'activité, de courage & même d'une valeur 1588.
 héroïque qu'il avoit données dans toutes les
 occasions, étoit accusé, par bien des gens,
 d'avoir été en partie cause du peu de succès
 de l'entreprise contre l'Angleterre. Les uns
 disoient qu'il avoit apporté trop de négligence
 dans les préparatifs qu'il avoit été chargé
 de faire ; les autres prétendoient qu'il avoit
 été trop prudent & trop timide. Philippe ne
 donna aucune attention à ces imputations
 aussi injustes que mal fondées, & la grande
 confiance qu'il avoit toujours eue dans le
 Duc n'en fut point altérée : il lui renouvella
 les assurances de son estime & de son amitié,
 en même temps qu'il lui témoigna la plus
 grande satisfaction de la conduite qu'il avoit
 tenue depuis qu'il commandoit dans les Pays-Bas.
 Il étoit également vrai que la plus grande
 faute qu'on avoit faite, ç'avoit été de négliger
 de suivre les avis du Duc, & que personne
 n'étoit plus intéressé que lui à la réussite
 de l'expédition, puisque si la flotte eût
 ouvert un passage à ses troupes, étant
 seul chargé de la conduite de leur entreprise,
 il auroit pu faire paroître dans tout

leur éclat les grands talens militaires qui lui
 Liv. XXI. avoient déjà acquis tant de gloire & mérité
 1588. la grande réputation dont il jouissoit.

Le Duc de Parme avoit d'autant plus de raison de compter sur la victoire , si le débarquement de ses troupes en Angleterre eût pu se faire , qu'Elisabeth , trop prévenue en faveur du Comte de Leicester , lui avoit donné le commandement en chef de ses troupes , & que Leicester n'avoit ni le courage , ni les talens que demandoit un emploi aussi important : ce fut la fortune ou plutôt la providence qui la favorisa dans cette occasion , d'une maniere toute particuliere , & la préserva des funestes conséquences qu'auroit eu cette préférence inexcusable. C'est peut-être la seule mesure imprudente qu'on puisse reprocher à Elisabeth , d'avoir pris dans la position critique où elle se trouvoit ; mais la sagesse , la vigueur & le courage qu'elle fit paroître dans toute sa conduite , ont dû faire oublier cette faute.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

Seconde Partie.

LA situation où se trouvoit alors Elisa-
beth , étoit bien différente de celle où elle ^{Liv. XXI.}
avoit toujours été depuis son avènement au 1588.
trône. Quelque temps avant cette époque , ^{Situation}
elle avoit été délivrée par la mort de la ^{d'Elisa-}
reine d'Ecosse des inquiétudes que lui causoit ^{beth.}
cette princesse ; se conduisant avec une sa-
gesse extrême , elle étoit parvenue , non-
seulement à appaîser le fils de cette infortu-
née Reine , mais même à l'attacher à ses

intérêts ; elle avoit vu ses fujets Catholi-
 Liv. XXI. ques & Proteftans fe réunir pour la défen-
 1588. dre ; elle avoit triomphé du Roi d'Espagne
 de tous fes ennemis le plus implacable
 N'ayant plus la même raifon qu'auparavan-
 de craindre la grande puiffance de ce Prin-
 ce , qui venoit de faire en vain contre elle
 de fi grands efforts , elle en avoit auffi très
 peu d'appréhender qu'il fût une nouvelle ten-
 tative pour lui enlever fes Etats. Ç'avoit
 été principalement pour empêcher Philippe
 de faire une invafion , qu'elle s'étoit fi for-
 tement intéreffée aux affaires des Pays-Bas
 & elle avoit compté qu'il n'oferoit le ten-
 ter , tant qu'il feroit fortement occupé ail-
 leurs. Quoiqu'elle n'eût plus le même motif
 ou du moins qu'il ne fût plus auffi puif-
 fant , Elifabeth n'en prit pas moins la réfo-
 lution d'être fidelle aux engagemens qu'elle
 avoit pris avec les Etats des Provinces-
 unies , & de continuer , comme auparavant ,
 de les fecourir & de les foutenir. Après la
 démiſſion que le Comte de Leicefter avoit
 donné de fa place de gouverneur , elle avoit
 remis le commandement de fes troupes dans
 les Pays-Bas au Lord Willoughby , laiffant
 le commandement en chef au Prince Mauri-
 ce , à qui les Etats venoient de le conferer.

Les

Les Provinces-Unies n'avoient pas seulement été déterminées par le respect qu'elles avoient pour la mémoire du Prince d'Orange, & par le souvenir des grands services qu'il leur avoit rendus, à confier à son fils, dans une conjoncture aussi délicate, un dépôt aussi considérable, mais encore par le mérite personnel de ce jeune Prince, qui, quoiqu'il n'eût alors que vingt-un ans, méritoit à tous égards cette grande confiance. Dès sa plus tendre jeunesse Maurice avoit donné des preuves d'une prudence & d'une capacité supérieures; toute sa conduite avoit confirmé ses concitoyens dans la grande espérance qu'ils avoient conçu de lui. Si Maurice avoit dans le caractère moins de modération que son père, s'il avoit moins d'empire sur lui-même, moins d'habileté à manier les esprits, art difficile que Guillaume possédoit au suprême degré; Maurice lui étoit infiniment supérieur dans l'art de la guerre; & alors la Confédération avoit plus besoin d'un guerrier habile que d'un grand politique.

Depuis le départ du Comte de Leicester, jusqu'à la fin malheureuse de l'expédition des Espagnols contre l'Angleterre, le Prince Maurice n'avoit pas eu d'occasion d'exercer ses

Liv. XXI.

1588.

Grandes
qualités
du Prince
Maurice.

talens pour la guerre : la plus grande pa
 Liv. XXI. tie de ses meilleures troupes avoit été en
 1588. barquée sur la flotte de Justin de Nassau
 les garnisons des villes maritimes avoie
 été renforcées , afin de les mettre en état
 faire une vigoureuse résistance , au cas qu
 la flotte des Espagnols voulût faire une de
 cente ; de maniere que ce qui lui étoit res
 de troupes , ne composoit pas un corps a
 fez considérable , pour qu'il pût profiter
 l'inaction du Duc de Parme & former qu
 que entreprise.

Le Duc de
 Parme se
 propose de
 faire le sié-
 ge de
 Berg-op-
 Zoom.

La premiere occasion d'agir lui fut offe
 te , lorsque le Duc de Parme , n'ayant pl
 d'espoir de conquérir l'Angleterre , forma
 résolution d'assiéger Berg-op-Zoom. Cette v
 le , comme son nom l'annonce , est située s
 la riviere de Zoom , à peu de distance
 l'endroit où cette riviere se jette dans l'E
 caut , qui sépare le territoire de Berg-c
 Zoom de l'isle de Tolen. Pour assurer
 succès de son entreprise , le Duc crut qu
 falloit qu'il se rendît maître auparavant
 cette isle. Il chargea le Comte Charles
 Mansfeldt de cette expédition , & lui dona
 un corps de huit cens hommes d'infanteri
 mais pour en assurer la réussite , il lui pr
 crivit de déguiser sa marche , & de feindre

se porter vers Heusden. Cette ruse n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Le Prince Mau-
 Liv. XXI.
 ice avoit mis dans Tolen, ainsi que dans 1583.
 Berg-op-Zoom, le nombre de troupes nécessaires pour leur défense.

Quand les eaux sont basses, on peut passer à gué la rivière vis-à-vis de Tolen : le Comte de Mansfeldt le tenta ; mais le Comte de Solms, qui étoit gouverneur de Tolen, étoit si bien préparé à le recevoir, qu'il l'obligea de se retirer & d'abandonner son entreprise, avec perte d'environ quatre cens hommes. Le Duc de Parme, de son côté, étoit avancé avec toute son armée, & avoit investi Berg-op-Zoom du côté de la mer, sans trouver aucune opposition. Les habitans ayant la communication libre avec Hollande & la Zélande, voyoient avec la plus grande indifférence les opérations des Espagnols ; ils savoient que pour couper cette communication, il falloit que l'ennemi se rendît maître de deux forts situés entre la ville & l'Escaut ; ces forts étoient bien fortifiés ; c'étoit au mois d'Octobre, & il étoit bien difficile qu'ils fussent réduits avant l'hiver, pendant lequel il n'auroit pas été possible de les attaquer.

Cette considération n'empêcha pas le Duc

de Parme de commencer ses opérations, par
 Liv. XXI. l'attaque d'un de ces forts. Les progrès qu'il
 1588. avoit faits, n'étoient pas encore bien confi-
 dérables, lorsqu'il conçut l'espoir de s'en ren-
 dre maître d'une manière plus prompte &
 plus facile qu'en employant la force ouver-
 te. Deux soldats de la garnison, suivant quel-
 ques historiens, Ecoffois de nation, & An-
 glois selon d'autres, vinrent le trouver &
 lui offrirent de lui livrer le fort, moyennant
 une récompense proportionnée au grand ser-
 vice qu'ils vouloient lui rendre. Leur pro-
 position fut écoutée, & le Duc de Parme
 leur fit les plus grandes promesses; mais com-
 me il soupçonnoit leur bonne foi, il exigea
 d'eux qu'ils confirmaient par un serment so-
 lemnel ce qu'ils lui avoient avancé, & qu'ils
 consentissent aussi à marcher liés & garottés
 au milieu des soldats qui seroient employés
 exécuter ce qu'ils lui avoient proposé. Le
 peu de difficulté qu'ils firent de se soumettre
 à ce qu'on exigeoit d'eux, en imposa au
 Duc, qui, n'ayant plus aucune méfiance
 ordonna à Leyva, l'un de ses plus braves of-
 ficiers, d'être prêt à marcher, aussi-tôt que
 le soleil seroit couché, & de s'avancer vers
 le fort à la tête de trois mille fantassins. Ces
 ordres furent exactement exécutés. Il étoit

Deux sol-
 dats An-
 glois
 trompent
 le Duc de
 Parme.

déjà nuit, lorsque Leyva arriva avec sa troupe _____
 devant la porte du fort, qui s'ouvrit aussi- Liv. XXI.
 tôt que les deux soldats eurent fait un signal 1588.
 dont ils étoient convenus. A peine environ
 cinquante soldats de Leyva étoient-ils entrés
 dans le fort, qu'on baissa la herse; & le reste
 se trouva exclus. Ceux qui étoient entrés
 s'appercevant de la trahison de leurs guides,
 auroient dû les immoler à leur vengeance,
 mais occupés du soin de leur propre conser-
 vation, ils les laisserent échapper. La garni-
 son ayant environné les Espagnols, passa au
 fil de l'épée tous ceux qu'elle ne fit pas pri-
 sonniers.

Comme il n'y avoit que les soldats qui
 s'étoient trouvés au dehors de la porte lors-
 qu'on avoit fait tomber la herse, qui fussent
 instruits de ce qui se passoit, ceux qui les
 suivoient, l'ignorant, les pouffoient vers la
 porte, de maniere qu'ils les mettoient dans
 l'impossibilité de se retirer. Le désespoir les
 porta alors à tenter d'escalader le fort : mais
 les remparts étoient garnis de soldats qui fai-
 soient feu sur eux. Le désordre & la confu-
 sion, qu'augmentoient encore l'obscurité de la
 nuit, acheverent leur ruine : ils tomberent
 ensuite dans une embuscade que la garnison
 leur avoit dressée; un grand nombre y fut

tué, beaucoup aussi furent étouffés dans la
Liv. XXI. fange ou noyés dans le fossé.

1588. Après cet échec le Duc de Parme com-

Le Duc
de Parme
renonce à
son entre-
prise.

mença à désespérer de son entreprise : il avoit
plu beaucoup depuis peu ; nombre de ses sol-
dats étoient tombés malades : le terrain sur
lequel ses convois étoient obligés de passer,
étoit si gras & les chemins si difficiles, qu'il
leur étoit presque impossible de parvenir jus-
qu'à son camp. Dans cette position le Duc
prit, vers la mi-Novembre, le parti de lever
le siège, après avoir fortifié quelques passa-
ges, pour empêcher les excursions que la
garnison auroit pu faire pour troubler sa re-
traite. (1)

Aussi-tôt après le Duc de Parme mit en
quartier d'hiver ses troupes Italiennes & Es-
pagnoles, & envoya les troupes Alleman-
des, aux ordres de Pierre Ernest de Mans-
feldt, faire le siège de Wachtendonck, pe-
tite ville de la haute Gueldre, mais très-
bien fortifiée & située au milieu d'un terrain
marécageux. Les plaintes qu'on ne cessoit de
lui faire des dégâts que cauçoit la garnison

(1) Grotius, Liv. I. Bentivoglio & Metczen,
an. 1588.

de cette place , lui avoit fait prendre la résolution de la soumettre à quelque prix que ce fût. La garnison de Wachtendonck étoit toute composée de ces braves soldats que le fameux Schenck avoit formés : leur bravoure & leur intrépidité auroient rendu vains tous les efforts de Mansfeldt , si on n'eut pas employé pour les réduire un moyen extraordinaire. Il n'y avoit pas long-temps qu'un habitant de Venlo avoit inventé les bombes ; les Espagnols en firent usage pour la première fois au siège de Wachtendonck : étonnés de leurs effets , les habitans , pour sauver leur ville d'une ruine totale , obtinrent de la garnison qu'elle capituleroit ; mais ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs sorties très-vigoureuses & avoir tué un grand nombre des assiégeans ; dont plusieurs périrent aussi des maladies occasionnées par l'air mal-sain qu'ils respiroient , & par l'humidité du terrain.

L'armée du Duc de Parme se trouvoit alors considérablement affoiblie , par le grand nombre de soldats que lui avoit coûté le siège de Wachtendonck & celui de Berg-op-Zoom. Un général aussi actif & aussi entreprenant que l'étoit Farnese , devoit être fort affligé de voir ses forces si diminuées : mais ce qui le mortifioit encore davantage , c'é-

_____ to it les difficultés qu'il avoit continuellement
 Liv. XXI. à surmonter pour contenir ses soldats, qui
 1588. murmuroient beaucoup de ce qu'on ne leur payoit pas leur solde. Leurs plaintes étoient si vives, que le Duc ne pouvoit s'empêcher de craindre pour son autorité. Plusieurs fois il avoit demandé à la cour d'Espagne qu'elle lui fît des remises d'argent, & avoit fortement représenté que si ses troupes n'étoient pas payées plus régulièrement qu'elles ne l'étoient, il en pourroit résulter de fatales conséquences. Mais depuis long-temps on faisoit à Madrid moins d'attention que par le passé à ses représentations, & plusieurs lettres de change qu'il avoit tirées sur les trésoriers du Roi, étoient revenues sans être acquittées. Cela venoit en partie du mauvais état où se trouvoient alors les finances du Roi, que les dépenses énormes qu'il avoit été obligé de faire pour son armement contre l'Angleterre avoient épuisées; & en partie aussi de la jalousie des ministres Espagnols. Le Duc ne put cacher la peine que lui causoit cette conduite; son chagrin fut encore augmenté par l'affoiblissement de sa santé & les symptômes d'une hidropisie, dont en effet il mourut quelques années après (2).

(2) Meteren, p. 503.

Un événement qu'avoient préparé les in-
trigues du Comte de Leiceſter, lui occaſionna Liv. XXI.
cependant quelques momens de plaſiſir & de 1589.
ſatiſfaction. Les garniſons de pluſieurs villes, Gertru-
excitées par les partiſans du Comte, ou mé- denberg
contentes de ce qu'elles n'étoient pas payées, eſt livrée
avoient marqué beaucoup de mépris pour aux Eſpa-
l'autorité des Etats & du Prince Maurice ; gnols.
mais il avoit fallu peu d'efforts & de temps
pour les faire rentrer dans leur devoir, à
l'exception cependant de celle de Gertruden-
berg, compoſée d'environ quinze cens hom-
mes d'infanterie & de trois cens de cavale-
rie, partie Anglois & partie Hollandois. Ils
avoient commis de plus grands excès qu'au-
cune autre garniſon ; ils ſe rendoient juſtice
& ſe croyoient ſi coupables, qu'ils ne pen-
ſoient pas qu'ils duſſent eſpérer d'être par-
donnés. Cette idée les affermit dans leur
ſédition, & les rendit plus obſtinément ré-
ſractaires aux ordres des Etats, au point de
prétendre & de ſoutenir ouvertement qu'ils
ne devoient compte de leur conduite qu'à la
Reine d'Angleterre. Ces rebelles pillèrent,
ſans diſtinction d'amis ou d'ennemis de la
confédération, tous les vaiſſeaux dont ils
purent ſ'emparer. Dans la crainte qu'ils ne
livraſſent la ville aux Eſpagnols, les Etats

employèrent les moyens les plus doux pour
 Liv. XXI. les ramener & leur faire abandonner ce pro-
 1589. jet, s'ils l'avoient formé; ils leur firent of-
 frir le pardon général de tout le passé; ils
 leur envoyèrent le Lord Willoughby pour
 qu'il interposât son autorité; enfin ils leur
 firent en partie payer ce qui leur étoit dû
 de leur solde. Tout cela fut inutile, & ne
 produisit aucun effet. Lanzavecchia, gouver-
 neur de Breda, qui étoit instruit de leurs
 dispositions, employoit avec succès ses agens
 secrets pour les affermir dans leur sédition.
 On leur faisoit envisager qu'ils pourroient
 espérer du Duc de Parme une récompense
 proportionnée au service qu'ils lui rendroient;
 au lieu qu'ils ne devoient s'attendre de la
 part de la Reine d'Angleterre & des Etats;
 qu'à un châtiment ignominieux, ou tout au
 moins à un mépris & à une méfiance per-
 pétuelle. Ils hésiterent cependant quelque
 temps, mais le Duc de Parme leur ayant
 fait offrir le paiement entier de tout ce qui
 leur étoit dû, & en outre de leur donner
 à titre de gratification cinq années entières
 de leur paie, ils ne purent résister à cet
 appas, convinrent de rendre la ville aux
 conditions qu'on leur avoit proposées, &
 pour pouvoir le faire plus sûrement, ils dé-

farmerent tous les habitans. Aussi-tôt que le ~~Prince~~ Prince Maurice en fut instruit, il s'embarqua Liv. XXI. avec un corps de troupes dans l'intention 1589. de réduire ces rebelles par la force. Obligé de les assiéger, il eut à peine commencé ses opérations qu'il fut instruit que le Duc marchoit à lui avec un corps de troupes infiniment supérieur au sien ; alors consultant sa prudence, plutôt que son courage ; il prit le parti de se retirer : le Duc entra dans la ville, & remplit les engagements qu'il avoit pris avec la garnison ; & pour récompenser Lanzavecchia du service important qu'il lui avoit rendu, il lui donna le gouvernement de la ville. Depuis douze ans que les Espagnols avoient été chassés entièrement de la Hollande, Gertrudenberg étoit la première ville de cette province dont ils s'emparoiént, & c'est aussi ce qui en rendoit la conquête très-agréable au Duc de Parme. Les Etats publièrent un édit de proscription contre tous ceux qui lui en avoient facilité les moyens ; presque tous tombèrent dans la fuite entre les mains des confédérés, & subirent la peine que méritoit leur trahison.

Le Duc de Parme remit le commandement de son armée au Comte de Mansfeldt, qu'il chargea d'aller soumettre les villes de Heus-

den & de Romersval & le fort de Louves-
 Liv. XXI. tein. Le Prince Maurice & le Comte de Ho-
 1589. henloe en ayant été instruits , agirent avec
 tant d'activité & de vigueur , qu'aucune des
 entreprises formées contre ces places ne
 réussit.

Le Duc
 de Parme
 va à Spa.

Le Duc de Parme étoit revenu à Bruxel-
 les, où il resta jusqu'au mois de Mai qu'il
 se rendit à Spa. C'étoit le temps d'entrer en
 campagne & de commencer ses opérations ;
 ainsi on jugea qu'il n'auroit pas fait ce voya-
 ge , si son armée eut été en état de former
 quelques entreprises dignes de la grande ré-
 putation dont il jouissoit. (3) Tout ce que
 put faire pendant son absence le Prince Mau-
 rice , ce fut d'empêcher le Comte de Mans-
 feldt de faire aucune conquête. Les deux
 armées étoient approchant d'égale force , &
 les deux généraux évitoient avec le plus
 grand soin d'en venir à une action générale ,
 de maniere qu'il n'y eut aucune rencontre
 assez considérable pour mériter qu'on en fasse
 ici mention.

Exploits
 de
 Schenck.

Pendant ce temps-là le brave & infatiga-
 ble Schenck rendoit à la confédération des

(3) Grotius , p. 132.

services importans dans les provinces de l'in- Liv. XXI.
 térieur. Il avoit proposé aux Etats de bâtir 1589.
 un fort sur le Rhin, dans l'endroit où cette
 rivière se partage en deux branches & forme
 l'isle de Betuwe : (4) les Etats approuvant
 fort ce projet, lui avoient donné les moyens
 de l'exécuter. Quand le fort fut achevé,
 Schenck s'y fixa avec les troupes qu'il com-
 mandoit; de là il se portoit dans tous les
 pays circonvoisins & faisoit toutes les oc-
 casions qui pouvoient se présenter de nuire
 à l'ennemi. Il surprit pendant la nuit la ville
 de Bommel, qui est située sur le Rhin; ayant
 ensuite appris qu'un corps de troupes Espa-
 gnoles étoit en marche pour aller renforcer
 la garnison de Groningue, dont Verdugo
 étoit gouverneur, & escortoit une somme
 d'argent destinée pour le paiement de la gar-
 nison, il choisit si bien le lieu de son em-
 buscade & fondit avec tant d'impétuosité &
 de courage sur l'escorte, qu'il la mit en dé-
 route, & enleva le trésor sans perdre un
 seul homme. Mais ce que désiroit le plus
 Schenck, c'étoit de chasser les Espagnols de
 Nimegue, dont lui-même les avoit rendu maî-

(4) Appellée anciennement *Batavius*.

~~Il y a~~ ^{1589.} ~~quelques années~~ auparavant, lorsqu'il étoit
 Liv. XXI. à leur service. Nimegue est située sur la rive
 gauche du Vahal ; en peu d'heures on pou-
 voit s'y rendre par eau du fort de Schenck.
 Il forma le projet hardi de s'en emparer par
 surprise ; il fit embarquer ses troupes dans
 l'intention d'arriver devant la ville pendant la
 nuit. Mais soit accident, soit méprise, il ne
 put débarquer que le matin , & tout près
 d'une maison où plusieurs personnes étoient
 assemblées pour la célébration d'un mariage.
 A l'instant l'alarme se répandit dans la ville ;
 les habitans n'ignoroient pas la haine que
 Schenck avoit pour eux depuis quelque temps
 & pensoient que toutes leurs maisons seroient
 livrées au pillage , si Schenck se rendoit maî-
 tre de leur ville. Ils prirent donc les armes ,
 & fondirent de tous côtés sur ses troupes
 avec une telle fureur , que malgré la résis-
 tance la plus intrépide ils les poussèrent vers
 leurs bateaux. Plusieurs fois Schenck s'efforça
 de rallier ses soldats , mais sans pouvoir y
 réussir ; ils étoient poursuivis de trop près ,
 la confusion & le désordre étoient trop
 grands , pour qu'ils pussent écouter la voix
 de leur commandant ; un grand nombre d'en-
 tre eux restèrent sur la place ; Schenck lui-
 même fut blessé ; le bateau sur lequel il se

setta fut renversé , & tous ceux qui y ^{Liv. XXI.}
 étoient entrés avec lui, furent noyés. Telle
 fut la fin malheureuse de cet homme intré- 1589.
 pide ; il étoit alors dans sa quarantieme an-
 née ; depuis qu'il avoit quitté le parti des
 Espagnols , il n'avoit pas cessé de leur cau-
 ser les plus vives alarmes & de leur faire
 tout le mal qu'il avoit pu (5).

Il ne se passa plus rien d'intéressant dans ^{Bataille de}
 toute cette campagne que le siège de Rhin- ^{Rhinberg.}
 berg , qui fut entrepris à la sollicitation de
 l'Electeur de Cologne , qui désiroit ardem-
 ment de la remettre sous son obéissance. Le
 Duc de Parme en chargea le Marquis de
 Varambon. Les Etats envoyèrent au secours
 des assiégés le colonel Vere , officier An-
 glois d'une grande réputation. Les troupes
 qu'il commandoit , en vinrent aux mains avec
 celles de Varambon. L'action fut sanglante ,
 mais la victoire se déclara pour Vere. Il en-
 tra dans la ville & la mit dans un tel état
 de défense , que les habitans purent encore
 conserver quelque temps leur liberté & leur
 indépendance.

(5) Bentivoglio p. 334.

== Vers la fin de Novembre le Duc de Pa
 Liv. XXI. me étoit revenu de Spa ; peu de temps apr
 1589. son arrivée , la crainte des suites funest
 que pourroit avoir le peu d'attention qu'
 avoit de payer régulièrement ses troupe
 se réalisa ; un régiment Espagnol , qui éto
 en garnison à Courtrai , se mutina : les so
 dats passèrent bientôt des plaintes aux m
 naces , & enfin refusèrent ouvertement d'
 béir à leur général. Ce fut avec des pei
 infinies que le Duc se procura l'argent n
 cessaire pour les satisfaire. Le chagrin qu
 lui causa cette sédition fut très-vif : c'étoit
 premiere, depuis qu'il commandoit les armé
 du Roi d'Espagne dans les Pays-Bas , &
 craignoit beaucoup que l'exemple de la ga
 nison de Courtrai ne fût suivi par cell
 des autres villes.

Surprise On étoit alors à la fin de l'année , & d
 de Breda. le mois de Février de la suivante , il arriv
 1590. un autre désastre aux Espagnols , qui
 connoître au Duc de Parme que le Princ
 Maurice étoit un général d'un caractère to
 différent de celui des autres généraux que
 confédération lui avoit jusqu'alors opposés
 ce fut la perte de l'importante ville de Br
 da , dont ce Prince s'empara par un singuli
 stratagème , que lui indiqua Adrien van de

Berg , patron d'un bateau , qui fournissoit des ~~canots~~
 courbes aux habitans & aux soldats de la Liv. XXI.
 garnison de cette ville. Lanzavecchia en 1590.
 étoit gouverneur , il avoit la plus grande
 attention de faire visiter très-exactement tous
 es bateaux qui y abordoient. Comme il
 étoit en même tems gouverneur de Gertru-
 denberg , il lui arrivoit quelquefois de s'ab-
 senter , & en son absence c'étoit son fils
 qui commandoit en sa place. Van den Berg
 avoit observé qu'on étoit alors moins soi-
 gneux de faire la visite des bateaux ; d'après
 cette observation , il imagina qu'on pour-
 roit se rendre maître de la citadelle de Breda
 par surprise. Il fit part de son projet au Prince
 Maurice , qui l'adopta & travailla aussitôt à le
 mettre en exécution. Le bateau de Van den
 Berg fut disposé de façon qu'on put y ca-
 cher soixante-dix soldats d'élite , & leur
 commandant , Charles Haraugiere , natif de
 Cambrai , officier d'une valeur & d'une ca-
 pacité distinguées. Le bateau fut chargé de
 courbes , comme il l'étoit ordinairement ;
 mais elles étoient posées sur un plancher ,
 au-dessous duquel on plaça les soldats. Le
 trajet n'étoit que de quelques milles ; cepen-
 dant plusieurs accidens firent que le bateau
 ne put arriver à Breda que plusieurs jours

Après son départ de l'endroit où il avoit
 Liv. XXI. été chargé. Le vent lui fut contraire, les
 1590. glaces retarderent sa marche, & ayant
 donné contre un banc il fut si endommagé
 que les soldats furent dans l'eau jusqu'aux
 genoux pendant quelque temps, & que
 presque toutes leurs provisions furent gâtées.
 Un d'eux, attaqué d'une toux violente, &
 craignant que si elle continuoit elle ne le
 fît découvrir, tira son épée & la présentant
 à ses camarades, il leur demanda en grace
 de lui donner la mort; mais tous aimerent
 mieux s'exposer aux risques d'être décou-
 verts & de périr, que de tremper leurs
 mains dans le sang d'un si brave homme. Sa
 toux cessa heureusement, & la voie d'eau
 se boucha, on ne fait comment.

Le succès de l'entreprise dépendoit de
 l'absence de Lanzavecchia : sa vigilance ac-
 tive étoit ce qu'on avoit le plus à redouter;
 il étoit donc important de le retenir à Ger-
 trudenberg. Le Prince Maurice pour cela
 employa une ruse qui lui réussit; il feignit
 d'avoir le dessein d'attaquer cette ville, & mar-
 cha de ce côté à la tête de ses troupes. Ainsi
 Lanzavecchia étoit absent de Breda quand le
 bateau de Van den Berg y arriva & fut
 admis dans les fossés de la citadelle. On en

fit la visite, mais d'une maniere fort superficielle. Le premier danger évité, il pouvoit encore arriver que le stratagème fut découvert, & il l'auroit été, si Van den Berg ne se fût servi de toute son adresse. La tourbe étoit fort rare dans la citadelle, & toute celle qu'on croyoit que contenoit le bateau fut achetée à l'instant de son arrivée : aussi-tôt les soldats de la garnison se mirent à la débarquer, & tant de bras furent employés à ce travail, qu'en peu de temps les planches auroient paru, & la ruse auroit été découverte, si Van den Berg feignant d'être fatigué & hors d'état de continuer à aider les soldats à décharger, ne les eut amusé de ses contes & ensuite invité à boire plusieurs bouteilles de vin dont il avoit eu la précaution de se munir. On buvoit encore, quand la nuit survint ; les soldats Espagnols dormoient ou étoient ivres ; Van den Berg partit pour aller avertir de son succès le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe, qui, comme on étoit convenu, s'étoient avancés à peu de distance de la ville, dans le plus grand silence, à la tête d'un corps de troupes.

Sur le minuit Haraugiere & ses soldats sortirent du bateau ; Haraugiere les partagea

Liv. XXI.

1590.

1590. **Liv. XXI.** en deux escouades , & attaqua en même temps les soldats Espagnols qui gardoient la porte du côté de la campagne , & ceux qui défendoient celle qui conduisoit de la citadelle à la ville ; n'ayant trouvé qu'une foible résistance , il se rendit maître de l'une & de l'autre. Le fils de Lanzavecchia vint à sa rencontre à la tête de quarante ou cinquante hommes de la garnison , mais n'ayant pu résister à la valeur & à l'intrépidité des assaillans , ils furent tous tués , ou mis en fuite. Le jeune Lanzavecchia lui-même fut blessé & fait prisonnier.

L'alarme se répandit bientôt dans toute la ville , dont la garnison étoit de cinq compagnies d'infanterie Italienne , & d'une de cavalerie. Les bourgeois s'offrirent de se joindre à elle pour défendre les fortifications & donner le temps au Duc de Parme de venir à leur secours ; mais les soldats n'ayant point de commandant en chef pour diriger leurs opérations , abandonnerent soudainement la ville. De son côté le Prince Maurice étoit entré dans la citadelle : les habitans de la ville lui envoyèrent un trompette pour lui offrir de se rendre , s'il vouloit leur promettre que leurs maisons ne seroient point pillées. Leur proposition fut acceptée , mais

le Prince Maurice exigea d'eux quatre-vingt-
dix mille florins pour être distribués à ses troupes. Liv. XXI.

1590.

Cette conquête , qui ne coûta au vainqueur qu'un seul homme , lui étoit d'autant plus agréable que depuis plusieurs années cette ville faisoit partie du patrimoine de sa famille ; & ce fut aussi cette même raison qui fit que les habitans de Breda eurent moins de répugnance à se soumettre. Le Prince en donna le gouvernement au brave Haraugiere , & récompensa largement Van den Berg & ses matelots : les soldats furent aussi récompensés à proportion des services qu'ils avoient rendus. Le Duc de Parme fut très-sensible à la perte de Breda , & très-irrité contre les Italiens , ses compatriotes , qui en avoient si lâchement abandonné la défense : il fit arrêter les officiers , les fit mettre au conseil de guerre , qui les condamna tous à la mort ; & le Duc ne fit grace de la vie qu'à un seul , en considération de sa grande jeunesse. (6)

Lanzavecchia avoit fait une grande impru-

(6) Grotius. Bentivoglio,

dence en confiant en son absence la garde
 Liv. XXI. d'une place de l'importance de Breda à un
 1590. homme aussi jeune que l'étoit son fils ; il en
 avoit été sévèrement puni par la perte de ce
 fils, que l'ennemi avoit fait prisonnier, &
 par celle du gouvernement de Breda. Ce-
 pendant, jugeant le châtimement au-dessous de
 la faute qu'il avoit commise, il y ajouta
 encore celui de se priver lui-même du gou-
 vernement de Gertrudenberg, qu'il remit vo-
 lontairement au Duc de Parme. Tels furent
 les fruits amers que recueillit Lanzavecchia
 des soins qu'il avoit pris pour corrompre la
 garnison de Gertrudenberg ; il en avoit été
 récompensé, mais à peine eut-il le temps de
 jouir de cette récompense. Suivant les prin-
 cipes des politiques & des guerriers, il mé-
 ritoit par la conduite qu'il avoit tenu la ré-
 compense qu'il avoit reçu ; mais les amis de
 la vertu voient avec une grande satisfaction
 que la providence, toujours juste dans ses
 châtimens, punit souvent aussi sévèrement
 ceux qui encouragent la trahison que ceux qui
 la commettent.

Le Duc de Parme avoit cependant pris la
 résolution de reprendre Breda & de ne pas
 donner le temps au Prince Maurice de met-
 tre cette ville en état de défense ; il avoit

envoyé le Comte de Mansfeldt avec une ~~partie~~ partie de son armée pour en former le sié-^{Liv. XXI.}
 ge : mais le Prince Maurice, aussitôt qu'il 1592.
 en étoit rendu maître, l'avoit fournie de
 provisions pour six mois ; il y avoit mis une
 garnison de douze cens hommes d'infanterie
 & de quatre cens chevaux. Mansfeldt en
 tant instruit, abandonna le dessein d'en faire
 le siège ; mais afin de couper à Breda toute
 communication avec la province de Hollan-
 de, il résolut de s'emparer d'une forteresse
 située à l'embouchure de la riviere de Marck,
 dont il commandoit la navigation. Cette
 place étoit bien fortifiée, & Mansfeldt, après
 avoir perdu six à sept cens hommes, fut
 obligé de renoncer à son entreprise ; mais il
 fit travailler à la construction d'un autre fort,
 aussi à l'embouchure de la riviere, & com-
 mença les préparatifs du siège de la ville.
 Pour lui faire abandonner ce dessein, le
 Prince Maurice marcha à la tête d'environ
 cinq mille hommes vers Nimegue ; son
 intention étoit d'en former le siège, si le
 Comte de Mansfeldt commençoit celui de
 Breda.

Le Duc de Parme, qui sentoît de quelle
 importance il étoit pour lui de conserver
 Nimegue, ne fut pas plutôt instruit du des-

===== sein du Prince Maurice, qu'il envoya ordre
 Liv. XXI. au Comte de Mansfeldt de marcher sans dé-
 1590. lai au secours de cette ville. Le Prince Mau-
 rice jugea alors qu'il ne pouvoit en com-
 mencer le siège avec quelque'espérance de
 succès; il campa ses troupes dans le Betuwe,
 au Nord du Vahal, vis-à-vis de Nimegue,
 & pour empêcher le Comte de passer cette
 riviere, il en fit fortifier les bords; ensuite
 il fit, à la vue même de l'ennemi, élever
 une forte redoute, qu'on a appelé depuis
 Knotzenberg, précisément vis-à-vis de Nime-
 gue. Par ce moyen il priva cette ville
 des avantages qu'elle avoit jusqu'alors re-
 tirés de sa situation, tandis que par le feu
 continuel de l'artillerie qu'il avoit placée sur
 cette redoute, il en incommodoit beaucoup
 les habitans. Quand la redoute fut entière-
 ment achevée, le Prince Maurice fit creuser
 un canal à travers le Betuwe, qui devoit
 communiquer au Vahal. Son but, en faisant
 ce canal, étoit d'affurer la navigation des
 confédérés, en affranchissant leurs vaisseaux
 de l'obligation où ils étoient de passer près
 de Nimegue. Ce canal procura encore un
 grand avantage à tous les cantons circonvoi-
 sins, celui d'être à l'avenir moins exposés
 aux ravages des inondations. Les Etats de

Gueldre

Gueldre & d'Overiffel, connoiffant combien ce
 cette opération leur étoit utile, en mar-Liv. XXI.
 querent leur reconnoiffance au Prince, en 1590.
 le nommant gouverneur de ces deux pro-
 vinces.



HISTOIRE

D U R E G N E

D E

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Premiere Partie.

LEs grands talens du Prince Maurice & les preuves qu'il avoit déjà données de la vigueur de son esprit, devoient faire appercevoir à Philippe que les Pays-Bas seuls suffisoient pour occuper les troupes que le délabrement de ses finances pouvoit lui permettre de mettre sur pied ; il devoit juger après le tort qu'avoient fait à la réputation de ses armes & de sa politique le mauvais succès de son entreprise contre l'Angleterre.

Liv. XXII.

1590.

Affaires
de France.

ses longs & vains efforts contre les Provin-
ces-Unies , combien étoient absurdes les pro-
jets de conquête que son ambition lui avoit
fait tenter d'exécuter avant que d'avoir re-
mis sous son obéissance ses propres sujets.
Il n'y a pas d'apparence qu'il se soit sérieu-
sement occupé de l'idée de faire une nou-
velle tentative contre l'Angleterre ; mais
n'ayant pas renoncé à ses projets ambitieux
contre la France , il avoit entretenu ses liai-
sons avec les chefs de la ligue ; & malgré
les difficultés qu'il trouvoit à payer ses trou-
pes dans les Pays-Bas , il avoit de temps à
autre fait passer aux ligueurs des sommes con-
sidérables.

Ces factieux avoient alors plus besoin que
jamais de ses secours. Immédiatement après
le traité de Joinville , que le Roi d'Espagne
avoit fait avec le Duc de Guise en mille
cinq cens quatre-vingts-cinq , le feu de la
guerre s'étoit rallumé dans toutes les par-
ties du royaume entre les Protestans & les
Catholiques. Le dessein secret du Duc de
Guise & de ses partisans étoit connu de
Henri III. Ce Prince n'ignoroit pas que c'é-
toit autant contre lui , que contre les Cal-
vinistes , qu'ils avoient formé le projet de
tourner leurs armes ; & comme leurs for-

Liv. XXII.

1590.

Etat de la
ligue.

~~ces~~ ces étoient infiniment supérieures à celles
 Liv. XXII. qu'il auroit pu employer pour les détruire ,
 1590. & qu'il se voyoit dans l'impossibilité d'agir
 ouvertement contre eux , il prit le parti de
 cacher son ressentiment de l'outrage qu'on
 lui faisoit & accéda à la ligue , espérant
 qu'en s'en déclarant le protecteur & le chef
 il en dirigeroit toutes les opérations. On fit
 par ses ordres de grands préparatifs pour
 pousser la guerre contre les Calvinistes avec
 vigueur. On mit trois armées sur pied : le
 Roi prit le commandement de l'une ; l'autre
 fut envoyée aux ordres du Duc de Joyeuse
 contre le Roi de Navarre ; & la troisième ,
 commandée par le Duc de Guise , marcha à
 la rencontre d'un corps de troupes Alleman-
 des , qui venoit au secours des Calvinistes.
 Le Duc de Joyeuse perdit la bataille de
 Coutras & fut tué dans l'action. Le Duc de
 Guise , quoiqu'avec une armée bien inférieure ,
 battit les Allemands. Cette victoire ,
 qu'il dut aux sages dispositions qu'il fit , &
 sur-tout à son intrépidité , augmenta considé-
 rablement le crédit qu'il avoit déjà sur l'es-
 prit du peuple , & lui assura la confiance de
 presque tous les Catholiques du royaume.
 Enflé de ses succès , & sentant toute la force
 de son ascendant , le Duc de Guise résolut

de ne pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'il avoit formé depuis long-temps de déposer le Roi, de le reléguer dans un cloître & de mettre en sa place le vieux & infirme Cardinal de Bourbon , sous le nom duquel il se propofoit de régner , jusqu'à ce que le trône devenu vacant par sa mort il put s'y placer lui-même. Henri voyoit l'abîme où l'on vouloit le précipiter, & , pour éviter sa chute , il eut recours à l'affreux expédient dont , dans sa jeunesse , il avoit approuvé qu'on fît usage contre les Calvinistes , lors du massacre de la St. Barthelemi. Il fit donc assassiner à Blois le Duc de Guise & son frere le Cardinal de Lorraine , dans son propre palais , & , pour ainsi dire , sous ses yeux.

Cette exécution cruelle , que la nécessité pouvoit seule excuser , ne produisit point l'effet qu'il s'en étoit promis ; elle n'intimida point ses ennemis ; elle les remplit d'indignation , & excita en eux les plus violens desirs de vengeance. A Paris , où le feu de la ligue avoit fait le plus de ravage , on vit le peuple briser les statues du Roi ; les ecclésiastiques & les prédicateurs déclamerent contre lui de la maniere la plus outrageante ; ils chargerent son nom d'exécration ; & la Sor-

bonne eut l'audace de rendre un décret, qui
 Liv. XXII. le déclaroit déchu de son trône : on prit les
 1590. armes contre lui dans toutes les parties de
 son Royaume ; & le Duc de Mayenne, frere
 du Duc de Guise, fut nommé en sa place
 commandant en chef de la ligue. Le Duc de
 Mayenne avoit de la prudence & une grande
 capacité.

Dans cet état de crise, il ne restoit à
 Henri d'autre ressource que d'avoir recours
 au Roi de Navarre, qu'il avoit si souvent
 trompé & traité même indignement. Mais ce
 Prince généreux, oubliant ses propres inju-
 res, se hâta de marcher à son secours à la
 tête de son armée. Fortifié de cet appui,
 Henri III étoit encore redoutable pour ses
 ennemis, & auroit bientôt forcé Paris à lui
 ouvrir ses portes, si un moine Dominicain,
 que ses supérieurs avoient séduit par l'appas
 de gagner le ciel en trempant ses mains dans
 le sang d'un souverain, ne lui eût donné la
 mort. Ainsi finit Henri III, le dernier de la
 race des Valois, qui avoit régné pendant
 trois cens ans sur la France.

Avéne-
 ment de
 Henri IV
 au trône.

Le Roi de Navarre étoit incontestablement
 l'héritier de la couronne ; le feu Roi l'avoit
 même, avant que de mourir, déclaré son
 successeur : toute l'armée le proclama Roi &

il prit le nom de Henri IV, nom qui fera à jamais respecté non-seulement par les Fran-
 çois, mais par tous les amis de l'humanité & de la vertu, de quelques nations qu'ils
 soient. Elevé à l'école de l'adversité, ce Prince étoit patient, frugal & laborieux ;
 brave & prudent, généreux & humain, il avoit la noble franchise de la sincérité, &
 toute la candeur de la probité la plus exacte : ses ennemis même l'admiroient, & s'il
 ne pouvoit captiver leur cœur, il les forçoit à respecter ses vertus. Jamais Prince
 n'étoit monté sur un trône avec des qualités plus brillantes, plus essentielles & plus ai-
 mables. Cependant, telle étoit la force de la frénésie religieuse d'une partie de ses sujets,
 qu'ayant en horreur le Calvinisme que professoit Henri, on en vit plusieurs quitter son
 camp, & que, pour y retenir les autres, il fallut leur donner l'espérance que leur sou-
 verain entreroit bientôt dans l'église Romaine. Ce que les sujets de Henri craignoient,
 c'étoit qu'il ne voulût détruire en France la religion Romaine, comme Elisabeth avoit
 achevé de la détruire en Angleterre.

Il y avoit à Paris un parti considérable, qui se feroit déclaré en faveur de Henri, si ce Prince eut voulu abjurer le Calvinisme ;

mais parmi les habitans de cette grande
 Liv. XXII. ville , il s'en trouvoit plusieurs qui agissoient
 1590. moins pour les intérêts de la religion que
 pour ceux de leur ambition & de leur fortune. D'autres aussi , sous prétexte de défendre la religion , vouloient perpétuer la licence qui regnoit depuis longtems , afin de commettre impunément les crimes les plus atroces. L'Espagne avoit aussi dans cette ville un grand nombre de partisans , qui , à l'instigation de Mendoza , son ambassadeur , & de Cajetan , légat du Pape , avoient formé le projet de mettre la couronne sur la tête de Philippe , ou sur celle d'Isabelle , sa fille (1).

Le Duc de Mayenne , qui avoit adopté en entier le plan de son frere , se flattoit qu'il pourroit tirer avantage de ces différens partis pour faciliter son élévation au trône ; cependant il cachoit ses vues , & pour avoir le temps de tout préparer pour les faire réussir , il persuada au plus grand nombre de reconnoître pour Roi le Cardinal de Bourbon. Le Roi d'Espagne , qui tendoit au même but que Mayenne , agit aussi comme lui , &

[1] Petite-fille de Henri II.

par les mêmes motifs il donna son consentement à ce qu'on plaçât le cardinal sur le trône. Liv. XXII.

1590.

Cependant , l'armée de Henri s'affoiblissoit tellement tous les jours par la désertion , qu'il résolut d'abandonner le siège de Paris , & de se retirer vers la Normandie , afin d'être plus à portée des secours que la Reine d'Angleterre avoit promis de lui envoyer. Le Duc de Mayenne le suivit , l'attaqua dans ses retranchemens près de la ville d'Arques ; mais , quoique son armée fût beaucoup plus forte que celle du Roi , il fut repoussé avec une grande perte & fut ensuite entièrement défait à la bataille d'Ivry. Dans ces occasions , comme dans beaucoup d'autres , la valeur de Henri suppléa au nombre. Mayenne ramena à Paris les débris de son armée ; mais il n'y resta que le temps nécessaire pour concerter avec le Duc de Nemours , qui en étoit gouverneur , les mesures qu'il convenoit de prendre pour défendre la ville , en cas qu'elle fût assiégée par l'armée victorieuse. Le Duc de Mayenne alla ensuite dans la Picardie , au devant du renfort de troupes que le Duc de Parme lui amenoit. De son côté , le Roi s'étoit avancé vers Paris ; il s'étoit rendu maître de la na-

vigation de la Seine & de la Marne , & de
 Liv. XXII. tous les passages qui conduisoient à la
 1590. ville : l'ayant ensuite investie de tous côtés ,
 ses habitans ne tarderent point à éprouver
 toutes les horreurs de la famine.

Leur situation étoit affreuse ; mais ils
 étoient soutenus dans la résolution qu'ils
 avoient prise dès le commencement du sié-
 ge , de souffrir toute espece de maux , plu-
 tôt que de reconnoître pour souverain un
 Prince hérétique , par les exhortations des
 chefs de la ligue , qu'appuyoient de tout
 leur crédit l'ambassadeur du Roi d'Espagne
 & le légat du Pape ; par les discours sédi-
 tieux des prêtres & sur-tout par les décrets
 audacieux de la Sorbonne.

Vues am-
 bitieuses
 de Philippe

Les malheureux habitans de Paris ne pou-
 voient espérer de secours que de la part du
 Roi d'Espagne , & ce Prince étoit alors
 moins bien disposé qu'auparavant pour eux
 en particulier & pour la ligue en général ;
 ce qui se passoit en France l'occupoit tout
 entier : le Cardinal de Bourbon venoit de
 mourir , & Philippe eut volontiers employé
 toutes ses forces contre Henri , si cet évé-
 nement eût pu faciliter l'exécution du des-
 sein qu'il avoit formé d'acquérir pour lui ou
 pour sa fille la possession de la monarchie

Françoise ; car c'étoit plutôt l'intérêt de son ambition que celui de la religion qui le fai-
 Liv. XXII.
 soit agir : mais comme il avoit pénétré les 1590.
 vues du Duc de Mayenne & connu qu'il
 devoit s'attendre à la plus forte opposition
 de sa part & de celle de tout son parti , il
 sentit que si Henri succomboit sous les efforts
 de Mayenne, les Catholiques n'ayant plus be-
 soin de son secours , oublieroient tout ce qu'il
 auroit fait pour les soutenir & s'uniroient
 contre lui en faveur de Mayenne , & qu'ainsi
 il ne retireroit aucun avantage des grandes
 dépenses qu'il auroit faites. D'après ces con-
 sidérations , & les conseils du Duc de Parme,
 il prit le parti de traîner la guerre en lon-
 gueur , & de ne donner à la ligue que les
 secours nécessaires pour empêcher que Henri
 ne prît trop d'ascendant sur elle ; il espéroit
 qu'en perpétuant ainsi la guerre , il affoibli-
 roit également les deux partis , & que , tôt
 ou tard , il les obligerait de souscrire aux
 conditions qu'il voudrait leur prescrire.

D'après ce plan , le Duc de Parme , après
 avoir eu une conférence à Condé avec le
 Duc de Mayenne , ne lui envoya que deux
 mille cinq cents hommes d'infanterie & huit
 cents chevaux. Mais comme ce renfort ne
 suffisoit pas pour faire lever le siège de

1590. Paris, Philippe craignit que les assiégés ne se décourageassent, & que si Henri se rendoit maître de la capitale, ce prince habile ne réussit bientôt à remettre sous son obéissance le reste du royaume. Pour empêcher que cela n'arrivât, Philippe préféra au parti que sa prudence & son intérêt lui avoient fait prendre d'abord, celui de faire lever le siège de Paris. En conséquence il envoya au Duc de Parme les ordres les plus positifs d'entrer en France avec toute son armée; & de marcher avec la plus grande célérité. Les entreprises les plus difficiles & les plus périlleuses n'étoient point au-dessus ni des talens ni du courage du Duc; il auroit cependant désiré que Philippe eût renoncé à celle-ci. Pour l'y déterminer, il lui représenta les suites funestes & dangereuses que pourroit avoir le départ des troupes & son absence des Pays-Bas; il essaya aussi de lui faire envisager comme très-incertains les avantages qu'il se flattoit de retirer du grand intérêt qu'il prenoit aux affaires de la France. Mais Philippe, aveuglé par son ambition, ne pouvoit renoncer à l'espoir séduisant de joindre la France à ses autres domaines. Ainsi, sourd à toutes les remontrances sages & prudentes du Duc de Parme,

il persista dans sa résolution, & tout ce que le Duc put obtenir, fut qu'après la levée du siège de Paris il rameneroit son armée dans les Pays-Bas.

—————
Liv. XXII.

1590.

Avant que de partir pour cette expédition, le Duc de Parme nomma le Comte Pierre-Ernest de Mansfeldt pour gouverner les Pays-Bas en son absence, & son fils, le Comte Charles, pour commander le petit nombre de troupes qu'il y laissoit. Il s'occupa ensuite des préparatifs nécessaires, & il les fit relativement aux grandes difficultés qu'il s'attendoit d'avoir à surmonter, dans une entreprise formée contre un Prince aussi habile que l'étoit le Roi de France, qu'il faudroit attaquer au milieu de ses états, & qui combattroit à la tête d'une armée composée en partie d'une noblesse brave, courageuse & presque invincible. Mais ces considérations, toutes puissantes qu'elles étoient, loin d'intimider le Duc de Parme, ne le rendirent que plus ardent à faire valoir plus qu'il ne l'avoit fait encore les talens supérieurs qu'il possédoit. Il connoissoit ceux de l'illustre rival avec lequel il alloit entrer en lice, & craignoit que contre un rival qui jouissoit d'une si grande réputation, la grande renommée qu'il avoit acquise dans ses au-

Première
expédition
du Duc de
Parme en
France.

tres expéditions ne fût obscurcie dans
Liv.XXII. celle-ci.

1590. Henri IV avoit alors environ quarante
ans; le Duc de Parme étoit un peu plus
Comp-
raison de
ce Prince
& de Hen-
ri IV. âgé que lui : l'un & l'autre s'étoient égale-
ment distingués dès leur plus tendre jeunesse
par leur amour pour les armes, & avoient
également passé leur vie à apprendre le mé-
tier de la guerre & à la faire. Tous deux
possédoient supérieurement le talent de se
faire aimer de leurs soldats, sans cependant
que la discipline militaire en souffrît, sans
que leur autorité en fût affoiblie : ils étoient
égaux en courage & également féconds en
expédiens & en ressources : tous deux, à un
génie fort vaste joignoient beaucoup de dis-
cernement. Henri étoit plus ardent, plus vif
& sur-tout plus prompt à se décider : le Duc
avoit plus de prudence & plus de circonf-
pection. Celui-ci toujours maître de ses pas-
sions, ne s'écartoit jamais des regles de la
prudence : celui-là se laissoit souvent empor-
ter à son ardeur & à son impétuosité naturel-
le; il s'oublioit alors, combattoit en soldat &
s'exposoit souvent sans nécessité, lorsqu'il
n'auroit dû agir que comme général : aussi
étoit-il plus propre que le Duc pour un coup
de main, pour un combat, pour une ba-

taille décisive. Mais le Duc savoit mieux ~~que~~ Liv. XXII.
 que lui faire usage des ruses & des strata-
 gèmes, & parvenir à son but sans répandre 1590.
 de sang. Malgré cette différence de talens
 & de caractères, ils étoient certainement les
 plus grands capitaines de leur siècle, & pou-
 voient être comparés aux plus illustres géné-
 raux modernes & anciens.

Le Duc de Parme partit de Bruxelles au commencement d'Août : son armée étoit de Précau-
tions du
Duc de
Parme.
 quatorze mille hommes d'infanterie & de trois
 mille chevaux. A son entrée en France, il
 rassembla ses principaux officiers, & leur traça
 la conduite qu'ils devoient tenir dans l'ex-
 pédition à laquelle il les menoit ; il leur
 représenta de quelle conséquence il seroit
 qu'ils donnassent la plus grande attention à
 maintenir parmi les soldats la plus exacte dis-
 cipline : „ Les habitans de la France, leur
 „ dit-il, sont naturellement jaloux des Espa-
 „ gnols ; ils nous soupçonneraient d'être ve-
 „ nus plutôt pour les subjuguier que pour
 „ les secourir, si nous n'évitons pas tout
 „ ce qui pourroit leur faire naître des soup-
 „ çons, & ces soupçons nuiraient beaucoup
 „ au dessein du Roi. Ainsi vous ne pouvez
 „ donner trop d'attention pour empêcher les
 „ soldats de commettre les moindres violen-

————— » ces contre les habitans de ce pays. D'ail-
 Liv. XXII. » leurs , l'ennemi que nous aurons à com-
 1590. » battre , est actif ; il est hardi & entrepre-
 » nant : ainsi il fera de très-grande consé-
 » quence d'observer dans la marche le plus
 » grand ordre , de ne souffrir aucun tumulte
 » dans les quartiers & de ne jamais permet-
 » tre aux soldats d'abandonner leurs dra-
 » peaux , sous quelque prétexte que ce soit ,
 » ni le jour ni la nuit. Il faut aussi recon-
 » noître ce pays avec un soin extrême ;
 » prendre tous ses quartiers avant le soleil
 » couché , & tenir la main à ce que les sol-
 » dats soient toujours sous les armes jusqu'à
 » que le camp soit mis en état de défense ,
 » & le fortifier toujours avec le même soin ,
 » que si l'ennemi étoit présent. »

Le Duc avoit dans son armée plusieurs
 officiers d'une grande réputation ; il n'en étoit
 cependant pas moins actif & vigilant pour
 faire exécuter les ordres qu'il donnoit ; il ne
 pensoit pas qu'il y eût de la prudence à leur
 donner une confiance aveugle. Au moyen des
 cartes géographiques qu'il s'étoit procurées
 & des instructions que lui donnèrent les ha-
 bitans , il acquit une parfaite connoissance
 du pays par où il devoit passer ; c'étoit à
 lui que les différens partis qu'il envoyoit en

avant rendoient compte des découvertes ~~qu'ils faisoient~~ qu'ils faisoient, & c'étoit lui qui marquoit Liv. XXII. les campemens : enfin il donnoit une si grande 1590. attention à tous les différens objets qui lui paroissoient de quelque importance, qu'à peine il pouvoit se proposer quelques heures de repos entre le moment de l'arrivée & celui du départ.

Pour ménager ses troupes & ne pas les fatiguer, afin qu'elles fussent plus fraîches, plus fortes & plus vigoureuses, lorsqu'il faudroit les mener au combat, il marchoit à petites journées; de maniere qu'il n'arriva à Meaux, qui-est à environ dix lieues de Paris, que le vingt-troisième d'Août. Il y fut joint par le Duc de Mayenne, qui lui amena environ dix mille hommes d'infanterie & quinze cens chevaux. Il fit donner avis aux assiégés de son arrivée & les assurances de marcher sous peu de jours à leur secours.

Les assiégés étoient alors réduits à l'état Etat mal- le plus affreux, & depuis plusieurs jours ils heureux étoient tombés dans le plus grand découra- des assié- gement; un grand nombre d'entre eux étoient gés. morts de faim ou des maladies occasionnées par les alimens mal-sains dont ils avoient fait usage. Malgré l'horreur que leur fanatisme

leur avoit inspiré pour leur Roi, il avoit
 Liv.XXII. fallu une grande vigilance de la part du gou-
 1590. verneur pour les empêcher de lui ouvrir les
 portes de leur ville, & lorsqu'ils furent in-
 formés de l'arrivée du Duc de Parme, ils
 désespérèrent même de pouvoir tenir encore
 jusqu'au jour qu'il devoit marcher à leur se-
 cours. Instruit par les chefs de la ligue de
 l'état affreux des assiégés & de leurs disposi-
 tions, le Duc de Parme ne différa de faire
 marcher son armée que le temps qu'il
 falloit pour assurer la réussite de son entre-
 prise.

Henri le-
 ve le siège.

Depuis quelques semaines Henri, qui de-
 puis quatre mois assiégeoit Paris, avoit conçu
 l'espérance de s'en rendre maître avant l'ar-
 rivée du Duc de Parme : quand il le fut à
 Meaux, le chagrin qu'il éprouva fut très-vif;
 il se trouvoit alors dans une situation fort
 embarrassante : incertain sur le parti qu'il de-
 voit prendre, il lui répugnoit beaucoup d'a-
 bandonner sa proie au moment qu'il alloit
 s'en saisir. Il auroit volontiers divisé son ar-
 mée, en laissant une partie pour continuer
 le blocus, tandis qu'avec l'autre il auroit
 marché à la rencontre des Espagnols. Mais il
 considéroit que depuis quelque temps les ma-
 ladies lui avoient enlevé un grand nombre

de foldats, & il craignoit que s'il partageoit ses forces, celles qu'il emploieroit contre les Efpagnols ne fuſſent trop foibles pour combattre avec avantage. Après avoir beaucoup hésiité, Henri ſe déterminâ à lever le ſiége & à marcher avec toutes ſes forces au-devant de l'ennemi, afin de le combattre avant qu'il ſe fût approché davantage de Paris.

Liv. XXII.

1590.

L'armée de Henri étoit de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie; elle ſ'avança juſqu'à Chelles, qui eſt à quatre lieues de Paris, & campa dans une vaſte plaine, terminée par deux collines d'une pente douce, & ſéparées l'une de l'autre par un chemin qui conduit à Meaux. L'armée Eſpagnole étoit campée à l'autre côté de ces collines; elle étoit couverte par de forts retranchemens. Les deux armées reſterent pluſieurs jours dans cette ſituation. Le Duc de Parme ne ſe trouvoit plus, comme auparavant, dans la néceſſité de précipiter ſa marche vers Paris, dont les habitans, après le départ du Roi, avoient fait pluſieurs incuſſions dans les campagnes voiſines, & ſ'étoient procuré des ſubſiſtances. Le Roi n'oſoit attaquer les Eſpagnols dans leurs retranchemens; il conſidéroit non-ſeulement la

1590. force de ses retranchemens , mais encore
 Liv. XXII. qu'ils étoient défendus par une armée supé-
 rieure à la sienne ; mais comme les maladies
 continuoient à faire beaucoup de ravage par-
 mi ses troupes , Henri désiroit beaucoup d'en
 venir à une bataille décisive ; il envoya, dit-
 on , un défi au Duc de Mayenne pour l'in-
 viter à sortir de sa *taniere* , où il se tenoit
 renfermé plutôt comme un *renard* timide que
 comme un *lion* , & lui proposer le combat ,
 afin que leur querelle fût plus promptement
 décidée , & de mettre fin par là aux cala-
 mités qui affligeoient le royaume.

Le Duc de Mayenne envoya le héraut
 qui étoit chargé du défi au Duc de Parme ,
 qui répondit en souriant : „ qu'il voyoit bien
 » que la conduite qu'il tenoit ne plaisoit pas
 » au Roi de Navarre , mais qu'il étoit dans
 » l'habitude de ne combattre que lorsqu'il le
 » jugeoit à propos , & non quand l'ennemi
 » le désiroit ; il ajouta , que bien loin de re-
 » fuser la bataille , il l'offriroit lui-même ,
 » aussi-tôt qu'il croiroit que l'intérêt de la
 » cause qu'il étoit venu défendre l'exigeroit.”
 Farnese tint encore pendant deux jours en-
 tiers son armée renfermée dans ses lignes ; il
 employa ce temps à reconnoître le pays &
 à examiner comment il pourroit exécuter

son entreprise sans hasarder la bataille. Ayant formé son plan, qu'il ne communiqua ni Liv. XXII.
 au Duc de Mayenne ni à aucun de ses 1590.
 officiers, il annonça la résolution qu'il avoit
 prise d'offrir la bataille. Il donna le commandement de l'avant-garde au Marquis de Renti : elle étoit composée de deux escadrons de lanciers & de toute sa cavalerie légère, & devoit se porter au haut de la colline qui séparoit les deux armées. Renti avoit ordre d'étendre ses troupes & de former un front aussi large qu'il lui seroit possible, ensuite de descendre la colline fort lentement & de ne point engager le combat qu'il n'en reçût l'ordre. Le commandement du gros de l'armée fut donné au Duc de Mayenne, & celui de l'arrière-garde au Sieur de la Mothe. Le Duc de Parme ne se réserva aucun poste particulier, il devoit se porter par-tout où le besoin l'exigeroit.

Quand le Roi fut instruit des mouvemens que faisoit l'armée ennemie, & qu'il eut quelques connoissances de ses dispositions, il ne douta pas que l'intention du Duc de Parme ne fût de hasarder la bataille : la joie éclatoit dans ses yeux ; il rangea son armée avec une habileté & une promptitude extrême ; mais il résolut de ne pas commencer

~~l'attaque~~ l'attaque que l'ennemi ne fût entièrement
 Liv. XXII. descendu dans la plaine, afin de le combat-
 tre avec plus d'égalité.

1590.

Lorsque Renti eut entièrement déployé toute son avant-garde & que son front fut assez étendu pour cacher entièrement ce qui se passoit derrière elle, le Duc lui envoya ordre de faire halte, & d'attendre l'ennemi en cas qu'il voulût monter la colline & venir à lui. Le Duc de Parme piqua ensuite son cheval, & alla au galop au devant du Duc de Mayenne, qui s'avançoit avec le gros de l'armée, & lui prenant la main d'un air joyeux, il lui dit : „ Paris fera bientôt délivré ; mais » pour cela il faut que nous dirigions notre » marche d'un autre côté. ” Il ajouta qu'il falloit qu'il marchât, ainsi que la Mothe avec l'arrière-garde, vers Lagny, petite ville située de l'autre côté de la Marne, & qu'ils occupassent le terrain qui étoit précisément vis-à-vis de la ville, & employassent toutes leurs troupes à faire de fortes lignes de circonvallation autour du camp.

Cet ordre fut exécuté avec la plus grande célérité ; un fossé profond fut creusé tout autour du camp ; on fit, pour le défendre, des redoutes, des places-d'armes & autres fortifications, de manière à rendre le camp

imprenable, en même temps qu'on éleva contre la ville une batterie considérable des plus gros canons. Liv. XXII.

Pendant ce temps le Marquis de Renti n'avoit fait aucun mouvement, & il y avoit plusieurs heures qu'il amusoit l'ennemi, qui d'un instant à l'autre s'attendoit à le voir descendre dans la plaine. Au lieu de cela Renti fit filer ses troupes vers Lagny, après avoir, pour assurer sa retraite, placé un corps de soldats d'élite, commandé par un officier nommé Basta, dans un terrain couvert de bois qui se trouvoit sur la colline. 1590.

Cette manœuvre du Marquis de Renti surprit beaucoup le Roi; il ne savoit pas ce qui se passoit de l'autre côté de la colline. Quand il la vit abandonnée par la cavalerie Espagnole, il envoya à sa poursuite un détachement, qu'il chargea d'attaquer l'arrière-garde de Renti, & en même temps pour être instruit du dessein du Duc de Parme. Mais ce détachement qui ne s'y attendoit pas, tomba au milieu du corps de troupes de Basta; le combat fut vif & dura long-temps sans être décisif: l'avantage fut tantôt pour les François, & tantôt pour les Espagnols; enfin chacun rentra dans son camp. Le Roi

passa toute la nuit sans rien savoir des opé-
 Liv. XXII. rations de l'ennemi ; il ne supposoit pas qu'un
 1590. général aussi prudent que l'étoit le Duc de
 Parme , eût voulu faire passer la Marne à
 son armée pour se porter vers Paris , lais-
 sant derriere lui une ville aussi forte que
 l'étoit Lagny : il lui paroissoit encore plus
 difficile de croire qu'il eût formé le dessein
 de faire le siège de cette ville à la vue d'une
 armée assez forte pour l'attaquer lui-même,
 d'autant que la riviere se trouvoit entre son
 armée & la ville. Le Roi ne fut instruit que
 le lendemain matin que le dessein du Duc
 étoit de se rendre maître de Lagny , & que
 toutes ses manœuvres n'avoient été que pour
 masquer son dessein & l'exécuter plus faci-
 lement. Henri en fut d'autant plus fâché,
 qu'il se voyoit hors d'état d'empêcher l'en-
 nemi d'exécuter son projet. Il voyoit de tou-
 tes parts des difficultés insurmontables ; le
 camp des Espagnols étoit déjà en si bon état
 de défense , qu'il n'avoit aucun espoir de
 l'attaquer avec succès. Il étoit cependant dan-
 gereux de ne pas changer de position ; c'é-
 toit en quelque sorte livrer Lagny à l'enne-
 mi, & la prise de cette ville lui ouvroit le
 passage jusqu'à Paris. D'un autre côté , en
 décampant pour marcher au secours des as-
 siégés

siégés, c'étoit lui laisser libre celui que son ==
armée lui fermoit de ce côté-ci. Liv. XXII.

Dans ces circonstances, le Roi se décida 1590.
à conserver sa position, & il envoyoit de
temps en temps des renforts à la garnison
de Lagny.

Les Espagnols, de leur côté, en pouf- Le Duc de
Parme
prend La-
gny.
soient le siège avec la plus grande vigueur :
en arrivant devant cette place ils avoient
élevé, comme nous l'avons dit, une batte-
rie considérable, qu'ils démasquèrent le len-
demain matin. Le feu en fut si vif & si bien
soutenu, qu'en très-peu de temps une partie
des murailles fut abattue. La garnison en fut
peu effrayée; la riviere qui se trouvoit entre
la ville & le camp des assiégeans la rassu-
roit : mais le Duc de Parme avoit fait jeter,
quelques milles au-dessous de la ville, un
pont de bateaux, sur lequel il avoit fait pas-
ser la riviere à plusieurs milliers de ses meil-
leurs soldats, qui, aussi-tôt que la breche fut
 praticable, monterent à l'assaut. La garnison
en reçut avec beaucoup de bravoure, & les
repoussa; mais une faute considérable que fit
M. de Lagny, gouverneur de la place, décida
romptement du sort de Lagny. Voulant faire
lever par des troupes fraîches les soldats
qui venoient de soutenir l'assaut, il ne le fit

~~pas~~ pas file par file , suivant les regles ordinaires , mais tout-à-la-fois ; ce qui ne put se faire sans causer beaucoup de confusion parmi les soldats : les assaillans s'en étant aperçu , revinrent à la charge , & combattant avec plus de fureur que la premiere fois , ils firent Lafin prisonnier , & passerent au fil de l'épée presque toute la garnison. De son camp Henri pouvoit voir cette scene , d'autant plus affligeante pour lui , qu'il ne pouvoit secourir , ni les soldats qu'il voyoit massacrer , ni la ville dont l'ennemi se rendoit maître.

Après la prise de Lagny , le seul obstacle que les Espagnols avoient encore à surmonter , pour s'approcher de Paris & y faire passer des vivres , étoient les ponts de St. Maur & de Charenton ; mais les soldats chargés de les défendre firent peu de résistance , & abandonnerent ces postes importans : alors toutes especes de convois purent arriver jusqu'aux portes de Paris. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la joie des Parisiens on les voyoit courir en foule au devant des chariots chargés de vivres dont ils avoient tant de besoin : on les entendoit faire continuellement l'éloge du Duc de Parme , qu'il nommoient leur sauveur & leur libérateur.

Faute que
fit Henri
IV.

Personne certainement n'admiroit davan

tage que Henri IV l'adresse avec laquelle le Duc de Parme avoit conduit & exécuté son entreprife ; mais le chagrin qu'il en ressentoit étoit d'autant plus vif, que s'il eût suivi les conseils de la Noue, il se seroit avancé jusqu'à Clayo, au lieu de camper près de Chelles, comme il l'avoit fait. De cette façon il auroit pu sauver Lagny & arrêter l'armée Espagnole ; & les Parisiens, n'ayant plus d'espérance d'être secourus, auroient été forcés de lui ouvrir leurs portes.

Le regret que le Roi avoit de cette méprise étoit d'autant plus grand, qu'il se voyoit sans espoir de réparer sa faute par quelque coup d'éclat : le Duc de Parme étoit parvenu à son but ; Paris étoit secourue ; c'étoit ce qu'il s'étoit proposé dans son expédition. Il n'y avoit donc pas d'apparence qu'il voulût exposer ses troupes aux hasards d'une bataille. D'ailleurs, l'armée du Roi se trouvoit alors fort affoiblie, par le grand nombre de soldats que les maladies & les fatigues d'une longue & pénible campagne avoient fait périr. Tous les pays des environs ayant été ravagés, on commençoit à s'appercevoir dans son camp de la rareté des subsistances : ses finances se trouvoient épuisées, & la plupart de la noblesse qui

== servoit à ses frais , voyant qu'il n'y avoit
 Liv. XXII. plus d'espérance de forcer les Parisiens à se
 1590. rendre , ni le Duc de Parme au combat ,
 étoit déjà fort impatiente de retourner dans
 ses châteaux. Déterminé par toutes ces con-
 sidérations , le Roi se retira à St. Denis , y
 licencia une partie de ses troupes , & ren-
 voya sa noblesse pourvoir à la sûreté des
 provinces qu'il étoit de son intérêt de défen-
 dre : il ne retint auprès de lui qu'un camp
 volant composé de troupes d'élite , avec le-
 quel il se proposoit de s'opposer aux pro-
 grès des armes de l'ennemi pendant l'hiver.

Henri li-
 centie son
 armée.

Siège de
 Corbeil.

Mais avec cette petite armée il ne pou-
 voit empêcher le Duc de Parme de former
 telle entreprise qu'il voudroit : sollicité vive-
 ment par le Duc de Mayenne & les autres
 chefs de la ligue , il étoit venu mettre le
 siège devant Corbeil , qu'il prit d'assaut ,
 après avoir éprouvé plusieurs jours de la
 part des assiégés la plus vigoureuse résis-
 tance & avoir perdu un grand nombre de
 ses plus braves soldats.

Désirant beaucoup de conserver une ac-
 quisition qui lui avoit coûté si cher , le Duc
 de Parme proposa aux chefs de la ligue d'y
 laisser une garnison de ses troupes Wallo-
 nes ou Italiennes. Peut-être n'avoit-il d'autre

but en leur faisant cette proposition, que de connoître quelles étoient leurs véritables dis- Liv. XXII.
 positions à l'égard du Roi d'Espagne ; & 1590.
 peut-être vouloit-il aussi faire connoître à
 ce Prince , au cas que sa proposition ne
 fût pas acceptée , combien de difficultés il
 rencontreroit lorsqu'il voudroit tirer avantage
 du grand intérêt qu'il prenoit aux affaires
 intérieures de la France , & que ce n'avoit
 pas été , sans de fortes raisons , qu'il l'avoit
 voulu dissuader de l'expédition qu'il venoit
 de faire.

Mais , quel que fût le motif qui fit agir
 le Prince de Parme , il essuya un refus for-
 mel de la part du Duc de Mayenne & des
 autres chefs de la ligue. Ce refus lui mon-
 tra clairement leur jalousie & leurs soup-
 çons , en même temps qu'il le confirma dans
 son opinion qu'il s'en falloit beaucoup que
 les choses fussent assez avancées pour que
 Philippe pût se flatter de réussir dans l'exé-
 cution de ses desseins , & qu'on ne pourroit
 jamais y employer avec succès d'autres
 moyens que de traîner la guerre en longueur,
 jusqu'à ce que les forces & la patience des
 deux partis fussent entièrement épuisées.
 C'étoit le plan , comme nous l'avons dit ,
 que le Duc avoit proposé à Philippe , &

———— que ce Prince avoit adopté ; en conséquence ;
 Liv. XXII. voyant que ni l'un ni l'autre parti n'étoit en
 1590. danger d'être écrasé par l'autre , le Duc de
 Parme résolut de ramener son armée dans
 les Pays-Bas. Plusieurs choses concouroient
 encore pour le décider à prendre ce parti :
 c'étoit la rigueur de la saison , les maladies
 qui regnoient dans son armée , le manque
 d'argent & la disette des vivres. Ceux-ci
 étoient si rares dans son camp , que souvent
 il se voyoit forcé de permettre à ses soldats
 de s'en procurer par le pillage. Cette con-
 descendance que la nécessité lui arrachoit ,
 lui répugnoit d'autant plus qu'elle nuisoit
 beaucoup à la discipline militaire , & étoit
 tout-à-fait contraire aux intérêts & aux vues
 de Philippe , puisqu'elle aliénoit le cœur des
 peuples.

Les chefs de la ligue qui s'étoient flattés
 que l'armée Espagnole ne quitteroit la France
 qu'après la défaite entière des troupes du
 Roi , mirent tout en usage pour faire chan-
 ger de résolution au Duc de Parme ; mais
 tout ce qu'ils purent faire pour l'engager à
 à ne pas partir fut inutile : il leur dit que
 l'état des affaires des Pays-Bas rendoit son
 retour indispensable ; mais il promit de
 leur envoyer de l'argent & de leur lais-

fer un certain nombre de troupes, avec lesquelles ils pourroient continuer la guerre. Liv. XXII.
 Trente mille ducats qu'il s'engageoit de leur faire passer, & cinq à six mille hommes de ses troupes qu'il vouloit leur laisser, n'étoient pas un secours qui répondît aux grandes espérances qu'ils avoient conçues de leur alliance avec l'Espagne. Les chefs de la ligue virent alors clairement que Philippe, malgré la chaleur avec laquelle il avoit paru & même paroïssoit encore épouser leurs intérêts, n'agissoit que par quelque motif secret relatif à son ambition; que rien n'étoit plus éloigné de son intention que de mettre fin à la guerre, & que, s'il contribuoit par ses secours à la terminer, ce ne seroit que lorsqu'il seroit bien assuré de recueillir pour lui-même tous les fruits de la victoire. Dans ces circonstances, ils résolurent cependant d'user de dissimulation, &, pour mieux cacher leur façon de penser, d'accepter le chétif secours d'argent & d'hommes qui leur étoit offert. De son côté, le Duc de Parme préparoit tout pour son départ, & comme il ne doutoit pas que le Roi ne mît tout en usage pour traverser sa marche, il usa des mêmes précautions lorsqu'il quitta la France, qu'il avoit prises en quittant les Pays-bas. Il

1590. partagea son armée en quatre divisions ;
 Liv. XXII. marcha toujours avec autant d'ordre que s'il
 eût marché au combat : sa cavalerie légère
 alloit continuellement reconnoître le pays , &
 tous les soirs son camp étoit entouré de
 bons retranchemens.

Retour
 du Duc
 de Parme
 dans les
 Pays-Bas.

Ces précautions étoient d'autant plus fa-
 ges , que le Roi étoit déterminé à ne pas le
 laisser tranquillement sortir de ses états. Pour
 cela il s'étoit porté avec un corps de trou-
 pes choisies vers Compiègne , aux confins
 de la Picardie. Aussi-tôt qu'il fut instruit de
 la route que tenoit l'armée Espagnole , en-
 flammé du désir de se venger des injures
 qu'il avoit reçues , il quitta Compiègne , &
 marcha dans l'intention de la harceler sans
 cesse. Henri IV déploya dans cette occasion
 toute sa valeur & sa prévoyance ; volti-
 geant , pour ainsi dire , continuellement au-
 tour de l'ennemi , tantôt il l'attaquoit de
 front au moment qu'il s'y attendoit le
 moins , tantôt il le prenoit en flanc ; quel-
 quefois aussi il tomboit sur son arriere-garde ,
 ne lui donnoit aucun relâche , & , la nuit
 comme le jour , il lui causoit les plus vives
 alarmes.

Aucun autre général que lui n'auroit pu
 faire des efforts aussi grands avec des forces.

aussi inégales ; & , certainement , si l'armée Espagnole n'eût pas été conduite par un Liv. XXII. général aussi prudent & aussi prévoyant que 1590. l'étoit le Duc de Parme , elle eût été souvent mise en désordre & peut-être entièrement détruite , dans une marche aussi pénible , dans des chemins aussi difficiles que ceux par lesquels il falloit qu'elle passât , & dans une saison aussi rigoureuse. Mais la vigilance du Duc de Parme égaloit l'activité de Henri. Dans quelque'endroit que celui-ci l'attaquât , il le trouvoit prêt à le recevoir ; toujours le secours arrivoit presque aussi-tôt que commençoit l'attaque. En vain les soldats François provoquoient au combat les soldats Espagnols , leur général ne leur avoit permis le combat que pour se défendre ; de maniere qu'une attaque que formoient les François ne retardoit point la marche. Enfin l'armée du Duc de Parme arriva dans le plus grand ordre dans la Province de Hainaut , quoiqu'elle eût essuyé une perte considérable.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Seconde Partie.

L Liv. XXII. LE Duc de Parme, à son arrivée dans les Pays-Bas, trouva que son absence avoit 1590. eu les suites fâcheuses qu'il avoit prévu qu'elle auroit. L'expédition qu'il venoit de faire avoit Affaires des Pays-Bas. épuisé ses finances, & une partie de ses troupes qu'il avoit laissé dans les Pays-Bas, n'ayant pu être payée, s'étoit mutinée. Cel-les des confédérés avoient ravagé les ferti-les provinces de la Flandre & du Brabant. Le Prince Maurice s'étoit rendu maître d'un

grand nombre de petites villes sur la frontière, & par là s'étoit frayé le chemin à des conquêtes plus importantes. Liv. XXII.

1590.

Ces commencemens malheureux caufoient au Duc de Parme d'autant plus de chagrin, qu'il voyoit peu d'apparence de réparer sitôt ses pertes & de s'en venger sur l'ennemi. Les instructions qu'il avoit reçues de la Cour d'Espagne, ne lui laissoient aucun doute que Philippe étoit plus que jamais occupé de ses vues ambitieuses sur la France. En conséquence il se vit obligé de faire prendre leur quartier d'hiver à la plus grande partie de ses troupes dans l'Artois & dans le Hainaut, afin de pouvoir les faire passer en France, au secours de la ligue, au premier ordre qu'il recevrait; mais cette disposition laissoit presque sans défense plusieurs villes importantes, situées sur les frontières des provinces maritimes, qui, n'ayant point de garnison capable de les défendre, pouvoient devenir facilement la proie des confédérés. Ceux-ci connoissant tout l'avantage que leur offroit la conduite des Espagnols, résolurent d'en profiter. Jusqu'alors ils s'étoient tenus sur la défensive, & ne s'étoient occupés que du soin de défendre leurs propres frontières, souvent sans succès, & toujours avec beau-

~~Le Prince Maurice prend Zutphen.~~ coup de peines. Les ridicules entreprises que
 Liv.XXII. la folle ambition de Philippe lui avoit fait
 1590. tenter, ranimerent leur courage, & ils travaillèrent avec la plus grande activité à se mettre en état de pousser avec vigueur la guerre offensive.

1591. Au commencement de mil cinq cens quatre-vingt-onze le colonel Norris, à la tête de la garnison d'Ostende & de quelques troupes Angloises, se rendit maître du fort de Blackemberg. (1) Ce fort, situé entre Ostende & l'Ecluse, lui ouvrit une partie de la Flandre, où il put faire de fréquentes incursions. Peu de temps après un autre corps de troupes des confédérés surprit les forts de Turnhout & de Westerloo dans le Brabant. Mais ces conquêtes étoient peu considérables en comparaison de celles du Prince Maurice, qui, s'étant mis en campagne aussitôt que la saison l'avoit permis, avoit commencé ses opérations par la prise de Zutphen.

Et Deventer. Il alla ensuite mettre le siège devant Deventer, place d'une bien plus grande impor-

(1) D'Avila, L. II. Bentivoglio, L. V. P. II. De Thou, Liv. XCIV, sect. 6 & 7.

tance que ne l'étoit Zutphen. Elle avoit été ~~livrée~~
 livrée aux Espagnols par Sir William Stan-Liv. XXII.
 ley. Le colonel de Vere , animé de la noble 1590.
 ambition d'effacer la flétrissure que ses com-
 patriotes avoient reçu de cette trahison ,
 avoit vivement sollicité le Prince Maurice
 d'entreprendre le siège de Deventer. Vere y
 déploya cette valeur & ces grands talens qui
 l'ont rendu depuis si célèbre & dont les his-
 toriens , ses contemporains , ont parlé avec
 tant d'éloge : il commandoit sous le Prince
 Maurice & conduisoit toutes les opérations
 du siège avec une prudence & une habileté
 consommée ; de maniere que tout le monde
 convint que c'étoit lui qui , après Maurice ,
 avoit le plus contribué à la réduction de la
 place. Le Comte de Berg , cousin-germain
 du Prince Maurice , la défendoit avec la plus
 grande vigueur ; mais ayant été dangereuse-
 ment blessé , & la partie de la muraille du
 côté de l'attaque que conduisoit de Vere ,
 ayant été renversée , la ville capitula , peu
 de jours après l'ouverture de la tranchée , &
 ses habitans rentrèrent sous l'obéissance des
 Etats. (2)

10 Juin

(2) Bentivoglio , p. 350. Grotius , p. 145. Me-
 teren , p. 530.

Le Duc de Parme, de son côté, assiégea
 Liv. XXII. le fort de Knotzenberg, que le Prince Maurice avoit fait construire l'année précédente. La possession de ce fort rendoit les confédérés maîtres de la navigation de la rivière, & nuisoit si fort à Nimegue que le Duc de Parme avoit les plus grandes inquiétudes sur le fort de cette place importante : pour cacher son dessein, le Duc dirigea sa marche vers le fort de Schenck ; mais le Prince Maurice ne prit pas le change, il renforça la garnison du fort de Knotzenberg de quelques troupes d'élite qu'il y envoya.

Défaite de la cavalerie Espagnole. La résistance des assiégés fut très-vigoureuse ; mais, quoique le Duc de Parme perdit beaucoup de monde, il espéroit encore de pouvoir les forcer à se rendre. Maurice le craignant, abandonna le projet qu'il avoit formé de se rendre maître de Groningue ; il passa le Waal & vint camper à la vue du camp des assiégeans. Son dessein n'étoit pas d'attaquer leurs lignes ; il sentoit que cette entreprise étoit au-dessus de ses forces ; il ne vouloit que soutenir par sa présence le courage des assiégés, causer de l'inquiétude aux assiégeans, les fatiguer par ses attaques & intercepter leurs convois. Il y eut plusieurs rencontres entre ses troupes & celles

du Duc de Parme , avec des succès divers. ~~_____~~
 Cela dura jusqu'à ce que le Prince Maurice Liv.XXII.
 put mettre en usage le stratagème suivant : 1591.
 ayant placé en embuscade un corps de ses
 plus braves soldats , il s'avança du camp des
 assiégés avec le Comte de Solmes & le co-
 lonel de Vere , à la tête de quelques compa-
 gnies de cavalerie. Le Duc de Parme , moins
 prudent qu'il ne l'étoit ordinairement , en-
 voya contre elles dix compagnies de cava-
 lerie Espagnole & Italienne : le combat fut
 vif ; après l'avoir soutenu quelque temps , la
 cavalerie du Prince Maurice , suivant l'or-
 dre qu'il lui avoit donné , recula & prit la
 fuite ; celle du Duc de Parme la poursuivit
 avec une ardeur extrême , passa un défilé
 étroit & un pont. Alors le Prince Maurice
 ayant rallié les fuyards , les ramena au com-
 bat ; dans le même temps les soldats qu'il
 avoit mis en embuscade en sortirent , & pri-
 rent les cavaliers ennemis par derriere , fon-
 dirent sur eux avec impétuosité , tandis que
 le Prince Maurice les attaquoit de front avec
 la plus grande vigueur : le chemin de la re-
 traite leur étoit fermé ; presque tous furent
 massacrés ou faits prisonniers.

Le Duc de Parme fut d'autant plus sensi-
 ble à cette perte , que la plus grande partie

des officiers qui périrent dans cette action
 Liv. XXII. étoient ses compatriotes, plusieurs d'entre eux
 1591. d'une naissance distinguée & au fort desquels
 il prenoit le plus vif intérêt.

Cet échec le mettoit en quelque sorte dans l'impossibilité de continuer le siège ; il ne lui restoit plus assez de cavalerie pour assurer l'arrivée des convois jusqu'à son camp , & les progrès qu'il avoit faits , étoient peu considérables. Il se seroit cependant déterminé à continuer le siège , s'il n'eût pas reçu des ordres positifs du Roi d'Espagne de ne former aucune entreprise , de se tenir dans les Pays-Bas sur la défensive , afin de ménager ses troupes , autant qu'il seroit possible , pour qu'elles fussent en état de faire une seconde expédition en France. Maurice s'étoit flatté qu'il pourroit attaquer avec avantage le Duc de Parme dans sa retraite ; mais il la fit avec tant de précautions qu'il fut impossible à ce Prince , au passage du Waal , de lui causer le moindre dommage. Si Maurice admiroit les savantes manœuvres du Duc , il les étudioit avec la plus grande attention & puisoit dans la conduite de ce grand homme , qu'il ne rougissoit pas de prendre pour modèle, les excellentes leçons , qu'il a mis depuis si souvent en pratique , avec tant de succès.

Le Duc de Parme ayant passé le Waal &
 pourvu à la sûreté de ses troupes, ordonna Liv. XXII.
 de nouvelles levées d'hommes en Allemagne, 1591.
 en Bourgogne & dans les Pays-Bas, & par-
 tit ensuite pour les eaux de Spa. Aussi-tôt Réduction de Hulst.
 après son départ le Prince Maurice fit em-
 barquer quatre mille hommes d'infanterie &
 six cens chevaux, & vint faire une descente
 dans la partie de la Flandre qu'on nomme le
 pays de Waas, & investit la ville de Hulst.
 Mondragone, gouverneur d'Anvers, en étant
 instruit, rassembla les troupes qui étoient en
 quartier dans les villes les plus voisines, &
 marcha à leur tête dans l'intention de forcer
 le Prince à en lever le siège. Maurice l'a-
 voit prévu, il avoit ouvert les digues, &
 par là fermé tous les passages pour arriver
 jusqu'à lui. La garnison de Hulst étoit foible,
 & la ville mal fournie de vivres & de muni-
 tions; c'étoit même ce qui avoit engagé le
 Prince, qui en avoit été instruit, à venir
 l'assiéger. Aussi n'éprouva-t-il qu'une foible
 résistance & la garnison capitula. Aussi-tôt
 après la reddition de Hulst, le Prince Mau-
 rice retourna à Knotzenberg; & comme il
 savoit qu'il n'y avoit point d'armée Espa-
 gnole dans ce canton, il jeta un pont sur
 le Waal & alla mettre le siège devant Ni-

Nimegue. La garnison de cette ville étoit composée de troupes Allemandes & Wallones ; elle fit plusieurs sorties qui rendirent plus difficiles les approches. Si la garnison eût été secondée par les habitans , il auroit fallu beaucoup de temps , de peines & de travaux , pour réduire cette place , d'ailleurs très-fortifiée & d'une grande étendue ; mais depuis quelque temps le Prince entretenoit une correspondance avec plusieurs de ses principaux habitans , & le peuple étoit très-mécontent du gouvernement Espagnol ; de manière que , quand les habitans virent que Maurice étoit à portée de les secourir , ils se souleverent , & demanderent à la garnison , d'un ton à faire entendre qu'ils prétendoient n'être pas refusés , de mettre fin à leurs calamités en capitulant : la garnison , se sentant trop faible pour résister aux habitans & à l'ennemi , prit le parti de consentir à ce qu'on exigeoit d'elle. Maurice fut reçu dans Nimegue par les habitans , non comme un vainqueur , qui les avoit soumis par la force de ses armes , mais comme leur libérateur qui venoit rompre les chaînes pesantes de l'esclavage qui les accabloient. On leur accorda les mêmes privilèges dont jouissoient les autres villes de la confédération. L'administration fut ôtée aux

Liv. XXI.
1591.
 Et de Nimegue.

Catholiques , & remise aux Protestans ; mais ~~mais~~
 on ne punit pas les premiers d'y avoir main- Liv. XXII.
 tenu si long-temps le gouvernement Espagnol. 1591.

L'acquisition de Nimegue étoit trop importante pour que le Prince Maurice ne reçût pas des Etats, à son arrivée à la Haye , où il se rendit aussi-tôt après la prise de cette ville , les témoignages de la plus vive reconnaissance & les assurances du plus sincere attachement. La prudence avec laquelle il avoit concerté ses entreprises , la célérité & la vigueur qu'il avoit mise dans leur exécution , lui avoient acquis dans toute l'Europe la plus haute renommée , en même temps que ses concitoyens avoient conçu pour l'avenir l'espérance des plus grands succès.

La condition de ceux-ci étoit alors bien différente de ce qu'elle avoit été par le passé , & même depuis que la confédération Etat de la confédération. s'étoit formée. Une continuité de calamités de toute espece les avoit affligés ; de grandes dissensions les avoient tenu dans une agitation continuelle , & fait régner parmi eux le trouble & la confusion. Le voisinage d'un ennemi actif & entreprenant , & les desseins perfides de ceux auxquels ils avoient confié les rênes du gouvernement , leur avoient causé les plus vives inquiétudes. Tous

ces malheurs avoient disparu , la discorde ne
 Liv. XXII. régnoit plus chez eux ; leur ennemi étoit re
 tenu loin d'eux , leurs frontieres étoient re
 1591. culées & défendues par des villes bien for
 tifiées ou par des rivières navigables , au
 moyen desquelles ils pouvoient tirer avan
 tage de la supériorité de leurs forces de mer
 nul soupçon , sur la fidélité de ceux qui les
 gouvernoient , ne troublait leur tranquillité ;
 la perte même qu'ils avoient faite par la
 mort du Prince d'Orange étoit réparée par le
 mérite extraordinaire de son fils.

*Affaires de
 la France.*

Mais ce qui contribuoit le plus à leur don
 ner l'espoir d'un avenir heureux , c'étoit la
 certitude qu'ils avoient que Philippe étoit
 alors plus occupé qu'il ne l'avoit encore été
 des affaires de France. Suivant le plan que
 ce Prince avoit adopté pour acquérir la sou
 veraineté de ce royaume , il n'avoit donné
 aux ligueurs , après le départ du Duc de
 Parme , que les secours absolument nécessai
 res pour empêcher qu'ils ne fussent acca
 blés par le parti contraire. Mais autant le
 crédit de leurs chefs sur l'esprit du peuple
 étoit diminué , autant celui du Roi étoit
 augmenté ; sa valeur , sa grande habileté &
 sur-tout sa clémence & la bonté de son cœur ,
 avoient fait rentrer dans leur devoir un grand

ombre de ses fujets rebelles. Les Protestans ~~_____~~
 'Allemagne & la Reine d'Angleterre s'inté- Liv. XXII.
 effoient alors pour lui plus que jamais. De- 1591.
 puis plusieurs mois il étoit maître de la
 ampagne ; & l'armée de la ligue n'osoit
 aroître devant la fienne , qui étoit d'envi-
 on trente mille hommes , tant d'infanterie
 ue de cavalerie. Il l'avoit employée depuis
 eu à faire le siège de Rouen. Le Sieur de
 illars commandoit dans la place : pour la
 éfendre il employoit , outre la valeur la plus
 rande & la plus intrépide , toutes les ressour-
 es de l'art. Malgré cela il ne pouvoit raisonna-
 lement se flatter de la conserver longtemps
 ontre une armée aussi considérable , con-
 uite par un aussi grand maître dans l'art de
 a guerre que l'étoit Henri.

Siege de
Rouen.

Le Duc de Mayenne & les autres chefs
 de la ligue regardant la prise de cette ville
 comme devant porter à leur parti un coup
 funeste , n'avoient rien négligé pour la se-
 courir ; mais n'ayant point une armée assez
 forte pour attaquer celle du Roi , ils eurent
 recours au Roi d'Espagne , & le pressèrent
 vivement afin d'employer ses forces pour
 faire lever le siège de Rouen ; ils lui repré-
 sentèrent que s'il ne leur envoyoit un prompt
 secours , la perte de cette ville entraîne-

roit celle de toutes les autres qui étoient
 Liv. XXII. au pouvoir de la ligue. Leurs sollicitations
 1591. ayant été fortement appuyées par les agents
 de Philippe en France , le Duc de Parme
 reçut ordre de faire tous les préparatifs
 nécessaires pour être en état de passer une
 seconde fois dans ce royaume avec toutes
 ses forces.

Seconde
 expédition
 du Duc de
 Parme. Ses préparatifs furent entièrement achevés
 vers la mi-Décembre , & le vingt & un du
 même mois il se mit en marche à la tête de
 son armée. Dans sa route il prit les mêmes
 précautions que la première fois : le Duc de
 Mayenne vint le joindre dans la Picardie
 avec un renfort de troupes , & son ar-
 mée se trouva alors monter à vingt-cinq
 mille hommes d'infanterie & six mille de
 cavalerie.

Comme il la faisoit marcher à petites jour-
 nées , elle n'arriva dans la Normandie qu'à
 la fin de Janvier. Rouen étoit alors réduite
 à la dernière extrémité. Le Roi , instruit que
 l'armée du Duc de Parme approchoit , ne
 voulut ni l'attendre dans ses lignes , ni aban-
 donner son entreprise ; il résolut donc de
 laisser devant la place son infanterie pour
 continuer le siège , & de s'avancer avec sa
 cavalerie vers l'armée Espagnole. Son des-

sein n'étoit pas de la combattre , mais de la ~~harc~~
 harceler sans cesse , & par là de retarder Liv. XXII.
 assez sa marche pour que les assiégés eussent 1591.
 capitulé avant qu'elle fut arrivée.

Personne n'étoit plus propre que Henri ^{Danger}
 pour l'entreprise hardie & dangereuse dans ^{que court}
 laquelle il alloit s'engager. Son intrépidité Henri IV.
 étoit extrême ; il étoit actif , vigilant ; mais
 souvent se livrant trop à son impétuosité
 naturelle , sa prudence ordinaire l'abandon-
 noit ; il devenoit alors téméraire , & sans
 considérer le danger , il s'y précipitoit com-
 me auroit pu faire un soldat ; il n'agissoit
 plus alors comme il convenoit à un général
 & à un roi , mais comme un simple offi-
 cier. C'est ainsi qu'il se conduisit , lorsque
 marchant avec toute sa cavalerie à la ren-
 contre de l'armée du Duc de Parme , il prit le
 devant avec trois ou quatre cens chevaux. Au
 moment qu'il ne s'y attendoit pas , il rencon-
 tra près de la ville d'Aumale les coureurs
 de l'armée ennemie , qu'il repoussa aisément.
 La prudence vouloit qu'il se retirât. L'armée
 ennemie paroissoit ; mais avant que de pren-
 dre ce parti , il voulut examiner l'ordre
 qu'elle observoit dans sa marche. Le Duc
 de Parme envoya contre lui sa cavalerie
 légère : Henri l'attendit , & se battit long-

_____ temps en désespéré , & n'abandonna le com-
 Liv. XXII. bat que lorsqu'il eut été blessé & qu'un
 1591. nombre considérable de ses soldats & de
 ses officiers eurent été tués à ses côtés. Si
 le Duc de Parme n'eût pas craint une em-
 buscade, il auroit pu couper la retraite au
 Roi. Mayenne l'en pressa vivement , mais
 inutilement ; & quand dans la fuite on lui
 reprochoit d'avoir manqué une si belle occa-
 sion de faire Henri prisonnier , il répondoit :
*je ne puis me reprocher la conduite que j'ai te-
 nue ; je croyois avoir à combattre dans le Roi
 de Navarre un grand général , & non pas un
 simple capitaine de cavalerie.*

Dès qu'on eut pansé la blessure du Roi ,
 & qu'il pût se remettre à cheval , il reprit
 son premier dessein de troubler l'ennemi
 dans sa marche ; mais il se conduisit avec
 plus de circonspection qu'auparavant. Ses
 attaques n'en étoient ni moins fréquentes ni
 moins vigoureuses ; également actif , égale-
 ment infatigable , il tenoit le Duc de Parme
 dans de continuelles alarmes. Dans plusieurs
 escarmouches l'avantage fut tantôt pour les
 François & tantôt pour les Espagnols. Mais
 la grande vigilance du Duc de Parme , &
 l'exacte discipline qu'il faisoit observer à ses
 troupes , empêcherent qu'elles n'essuyassent
 aucune

aucune perte considérable. Sa marche, il ~~est~~
 est vrai , étoit beaucoup retardée , & il Liv. XXII.
 avoit tout lieu de craindre que les assiégés 1591.
 ne fussent obligés de capituler avant son
 arrivée.

Il n'avoit pas moins fallu que toute l'ha-
 bileté & le courage intrépide de Villars,
 pour faire durer aussi longtemps le siège de
 Rouen ; il étoit bien éloigné de la pensée
 de ce brave homme de rendre la place , il Bravoure
 aspirait même à la gloire de forcer le Roi à & sage
 lever le siège sans le secours des Espagnols. conduite
 Dans cette intention il avoit résolu de pro- de Villars.
 fiter de l'absence de Henri , pour faire une
 sortie à la tête de toute sa garnison. Jamais
 attaque ne fut conduite avec plus de pru-
 dence & exécutée avec plus d'intrépidité :
 un grand nombre des assiégeans périrent ; le
 maréchal de Biron , qui commandoit en chef ,
 fut blessé ; les tranchées furent comblées ,
 plusieurs batteries renversées , nombre de
 canons encloués ou jettés dans les fossés ,
 & une grande quantité de provisions & de
 munitions des assiégeans détruites ou condui-
 tes dans la ville. Villars cependant fut enfin
 repoussé & forcé à rentrer dans ses murs ;
 il y rentra avec l'espérance qu'après les pertes
 que venoient de faire les assiégeans & les

dommages qu'il leur avoit causés, il pour-
 Liv. XXII. roit encore tenir plusieurs mois contre
 1591. leurs efforts, si la garnison pouvoit être ren-
 forcée.

Villars instruisit aussi-tôt le Duc de Parme de l'heureux changement qui venoit d'arriver dans sa position, & lui donna en même temps le conseil de tourner ses armes vers quelque'autre partie de la France, où elles pourroient être employées avec plus d'avantage pour la cause commune. On l'accusa de n'avoir donné ce conseil que par vanité & dans l'espérance que toute la gloire d'avoir sauvé Rouen seroit pour lui seul. Le Duc de Parme étoit alors à deux journées de marche de Rouen ; il assembla le conseil de guerre pour aviser à ce qu'il convenoit de faire relativement à l'avis qu'il venoit de recevoir.

Farnese ne pensoit pas qu'il convînt de suivre le conseil de Villars, il étoit d'avis qu'il falloit sans délai marcher aux assiégeans & ne pas leur laisser le temps de se reconnoître ; qu'on les trouveroit encore dans le désordre & dans la confusion : que si, au contraire, on se contentoit d'envoyer à Villars le renfort de troupes qu'il demandoit, le Roi de Navarre reprendroit, aussi-tôt que

l'armée se feroit éloignée, les opérations du siège & les poufferoit avec encore plus de liv. XXII. vigueur qu'auparavant. Le Duc de Mayenne 1591. & la noblesse Françoisse, moins hardis dans cette occasion que le général Espagnol, étoient d'un avis contraire; ils observoient que nonobstant le désastre que venoient d'essuyer les assiégeans, il seroit fort dangereux de les attaquer dans leurs lignes; que leur cavalerie étant fort nombreuse, viendrait à leur secours, & qu'il faudroit en même temps qu'on attaqueroit le camp, se défendre contre elle. Ils observoient en outre, que la noblesse qui ne servoit dans l'armée de Henri que par amour pour la gloire & ses propres frais, perdant l'espoir de se signaler dans une bataille, pourroit se lasser de la longueur du siège, sur-tout dans une saison aussi rigoureuse, & se retirer chez elle; que ce seroit alors que le Duc attaqueroit le Roi avec plus d'apparence de succès: qu'en attendant ce moment favorable, l'armée pourroit être employée à quelque autre entreprise, ou mise en quartier d'hiver, d'où on la feroit sortir fraîche & vigoureuse au moment où l'on voudroit la faire agir. Le Duc de Mayenne étoit-il de bonne foi lorsqu'il donnoit ce conseil, ou ne

~~le~~ le donnoit-il que parce qu'il craignoit que le
 Liv. XXII. Duc de Parme ne prît trop de supériorité
 1591. sur le Roi ? Les raisons sur lesquelles il avoit
 appuyé son avis , n'avoient pas fait d'impression sur le Duc de Parme , qui ne pensoit pas qu'on dût laisser échapper l'occasion favorable qui se présentoit , & abandonner un succès certain pour un succès à venir & fort incertain. Mais comme la proposition qu'on lui faisoit , s'accordoit parfaitement avec l'opinion où il étoit , que les intérêts du Roi d'Espagne étoient qu'on trainât la guerre en longueur , il y acquiesça & envoya aux assiégés un renfort de huit cens soldats d'élite ; il ramena ensuite son armée dans la Picardie , où il investit la petite ville de Rue.

Levée du
 siège de
 Rouen.

Aussi-tôt après le départ de l'armée Espagnole , Henri IV rentra dans son camp ; des canons & des munitions qu'il reçut de la Hollande , le mirent en état de continuer le siège avec plus d'ardeur qu'auparavant.

En peu de temps les assiégés se virent dans une situation encore plus critique & plus fâcheuse que celle où ils s'étoient trouvés auparavant. Villars lui-même , malgré toute sa présomption , fut réduit à mander au Duc de Parme que s'il ne venoit pas

son secours avant le premier Avril , il se-
 roit forcé de capituler. Le Duc de Mayenne Liv. XXII.
 avoit aussi abandonné son opinion ; il ne 1591.
 pensoit plus comme auparavant qu'il ne fal-
 loit pas que l'armée Espagnole attaquât celle
 du Roi : au contraire, il sollicita vivement
 le Duc de Parme de reprendre son premier
 projet & de revenir promptement avec tou-
 tes ses forces au secours des assiégés. Le
 Duc de Parme y consentit d'autant plus vo-
 lontiers, qu'il avoit appris que la cavalerie
 de Henri étoit diminuée de plus de moitié,
 comme le lui avoit prédit Mayenne. Ayant
 donc retiré son armée de devant Rue , il
 lui fit prendre le chemin de Rouen & mar-
 cha même avec tant de diligence , qu'il fit
 en six jours autant de chemin qu'il en avoit
 fait en vingt , lorsqu'il étoit entré en
 France.

Son approche surprit autant le Roi qu'elle
 lui causa de chagrin : il alloit être frustré de
 ses espérances ; car il considéroit que s'il
 s'obstinoit à rester dans son poste , il expo-
 seroit son armée à être attaquée en même-
 temps & par la garnison de Rouen , compo-
 sée de braves soldats , & par l'armée Es-
 pagnole. Une revue exacte qu'il fit , lui
 ayant fait connoître combien ses forces

étoient inférieures à celles de l'ennemi , il
 Liv. XXII. abandonna le deſſein qu'il avoit conçu d'a-
 1591. bord d'aller à la rencontre du Duc de Par-
 me. Le parti donc qu'il crut devoir prendre
 dans ces circonſtances , ce fut de lever le
 ſiège , qui duroit depuis cinq mois. Il le fit
 le vingt-deuxieme Avril , & ſe retira au Pont
 de l'Arche , bien réſolu d'y attendre le re-
 tour de ſa nobleſſe. Pendant ce temps le
 Duc de Parme s'étoit avancé juſqu'à Rouen ,
 où il entra en triomphe. A la ſollicitation du
 Duc de Mayenne & des autres chefs de la
 ligue , il conduiſit ſon armée devant Caude-
 bec , qu'il falloir réduire , lui diſoit-on ,
 pour aſſurer entièrement la délivrance de
 Rouen.

Le Duc
 de Parme
 ſe bleſſé.

Suivant ſon uſage ordinaire , le Duc vou-
 lut lui-même aller reconnoître la place ;
 comme il étoit occupé à en examiner les
 fortifications & marquer les endroits où de-
 voient être placées les batteries , il fut bleſ-
 ſé : une balle lui entra dans le bras un peu
 au-deſſous du coude , elle paſſa entre les
 chairs & s'arrêta au poignet. Sans faire pa-
 roître la plus légère émotion , ſans qu'il pa-
 rût ſur ſon viſage la moindre altération ,
 ſans changer ni de maintien ni de voix , il
 continua de donner ſes ordres avec la même

tranquillité & la même présence d'esprit. Ni son
 son fils , ni tous ceux qui l'entouroient , ne Liv. XXII.
 purent obtenir de lui qu'il se retirât , qu'a- 1591.
 près qu'il eut achevé de faire ses disposi-
 tions. Pour découvrir la trace de la balle ,
 il fallut faire trois incisions ; la blessure &
 les douleurs de l'opération lui occasionne-
 rent une fièvre violente , qui le retint au lit
 pendant plusieurs jours. Peu s'en fallut que
 cet accident ne fût funeste à son armée &
 à la ligue : le siège fut conduit comme il
 l'avoit prescrit , & les assiégés furent obli-
 gés de capituler. Mais au commencement de
 ce siège le Duc avoit négligé d'assurer sa
 retraite ; cette faute est la seule de cette es-
 pece qu'on puisse lui reprocher. Caudebec
 est située dans le pays de Caux , dont elle
 est la capitale ; le pays de Caux est une es-
 pece de peninsule , formée par les eaux de
 la Seine à l'Ouest , la mer & la rivière d'Eu
 ou la Bresle au Nord & à l'Est. Henri IV
 étant maître des villes d'Eu , d'Arques & de
 Dieppe , commandoit l'entrée du pays du
 côté de l'Est ; de maniere qu'il étoit impossi-
 ble à l'armée Espagnole d'en sortir , soit
 qu'elle voulût le faire en traversant la rivie-
 re , soit qu'elle prît au Midi & retournât par
 le même chemin par lequel elle étoit entrée.

~~Plutôt que de se retirer~~ Plusieurs jours qu'elle étoit restée aux envi-
 Liv. XXII. rons de Caudebec après la prise de cette
 1591. ville , parce qu'on avoit cru ce séjour né-
 cessaire au rétablissement de la santé du gé-
 néral , l'avoient mis dans l'impossibilité de se
 retirer par le chemin par lequel elle étoit
 venue.

L'armée
 Espagnole
 est blo-
 quée dans
 le pays de
 Caux.

Henri , qui avoit senti tout l'avantage
 qu'il pouvoit retirer de la position de l'ar-
 mée ennemie , n'avoit rien négligé pour en
 profiter. Aussi-tôt la levée du siège de Rouen
 il avoit envoyé ordre à sa noblesse de ve-
 nir le joindre à son camp. Elle avoit obéi
 avec cette ardeur si ordinaire à la noblesse
 Françoisise ; de maniere qu'en peu de jours il
 eut une armée de dix-sept mille hommes d'in-
 fanterie & de sept à huit mille chevaux. Le
 trentieme Avril il abandonna le Pont de
 l'Arche , & vint camper le même jour à
 la vue de l'ennemi , qui étoit posté à
 Yvetot , à trois ou quatre milles de Cau-
 debec.

Henri se retrancha dans son camp , de
 maniere qu'il n'étoit pas possible que l'enne-
 mi le forçât au combat ; il s'empara ensuite
 de tous les défilés par lesquels celui-là au-
 roit pu tenter de s'échapper. Dans plusieurs
 rencontres très-vives , où les soldats des

deux armées donnerent des preuves de leur ~~bravoure~~ courage & de leur intrépidité, il y eut ^{Liv. XXII.} beaucoup de sang répandu des deux côtés : 1591. les soldats de Henri furent souvent repoussés, mais sans qu'on pût les chasser de leur poste; enfin ils s'y établirent si bien, que les Espagnols se trouverent resserrés de façon à ne pouvoir s'échapper. Depuis quinze jours ils étoient dans cette situation; presque toutes leurs subsistances étoient consommées; & Henri se livroit déjà à l'espoir flatteur que dans peu de jours toute l'armée Espagnole se verroit forcée de mettre bas les armes.

Il falloit un génie aussi hardi & aussi fécond en ressources que l'étoit celui du Duc de Parme, pour tirer l'armée Espagnole du péril où elle se trouvoit. Etre entré dans le pays de Caux, ayant si près de lui un ennemi aussi actif & en même temps aussi habile que l'étoit Henri IV, étoit une faute que ne pouvoient excuser ni les pressantes sollicitations des chefs de la ligue, ni l'ignorance où il étoit du pays, ni même l'espoir de se rendre maître de Caudebec avant l'arrivée de l'ennemi. Mais la manière dont le Duc de Parme se tira du mauvais pas où son imprudence l'avoit engagé, doit la faire

Le Duc de Parme s'ouvre un passage.

1591. oublier : il déploya dans cette occasion toute
 Liv.XXII. la force & la vigueur de son esprit,
 toute son habileté, sa vigilance & son activité.

Aussi-tôt qu'il fut guéri de sa blessure & qu'il eut pris une parfaite connoissance de la position & des forces de l'ennemi, il jugea que ce seroit envain qu'il tenteroit de le forcer dans ses lignes ; qu'ainsi le seul parti qu'il avoit à prendre pour sauver son armée, étoit de lui faire traverser la riviere. Le Duc de Mayenne & les autres officiers les plus expérimentés auxquels le Duc de Parme communiqua son dessein, prétendirent qu'il étoit impraticable ; ils savoient combien il est difficile de passer à la vue de l'ennemi une riviere, quelque peu considérable qu'elle soit, & ne concevoient pas comment on pouvoit se flatter de faire traverser la Seine, qui est fort large vers Caudebec, à une armée considérable qui avoit beaucoup de bagages & d'artillerie, devant un ennemi puissant, aussi vigilant que l'étoit le Roi, & à la vue de plusieurs bâtimens Hollandois, qui, étant armés, pouvoient aussi s'opposer au passage.

Le Duc savoit qu'il auroit de grandes difficultés à surmonter pour faire réussir son

projet , mais forcé par la nécessité , & ne voyant pas d'autres moyens qu'il pût employer dans la situation où il se trouvoit , il persista dans la résolution de tenter le passage.

Liv. XXII.
1591.

Après avoir écarté les bâtimens Hollandois par le feu des batteries qu'il fit établir le long de la riviere , il ordonna à Villars de tenir prêts tous les bateaux & barques qui se trouveroient à Rouen , & d'y faire construire de grands radeaux , sur lesquels on pût transporter de l'artillerie. Le seizieme Mai , à la pointe du jour , le Duc voulant profiter d'un brouillard épais envoya sa cavalerie vers le camp du Roi : son intention étoit qu'on y crût qu'il avoit dessein de l'attaquer ; en même temps il fit marcher son infanterie vers Caudebec , & la cavalerie la suivit ensuite de près. Henri , qui ne soupçonnoit pas le dessein du Duc , sortit de ses lignes & s'avança à la tête de toute son armée ; il ne concevoit pas ce qui pouvoit engager l'ennemi à quitter son camp , pour aller occuper un terrain beaucoup plus resserré ; & la seule chose qui l'occupoit , étoit de lui fermer le passage qu'il croyoit être le seul par lequel il pût lui échapper , & de faire en conséquence tellement fortifier

son camp, qu'il ne pût être forcé d'accepter
Liv.XXII. le combat.

1591. Tandis que Henri s'occupoit de ce soin ; le Duc de Parme employoit un grand nombre de pionniers à élever deux forts , vis-à-vis l'un de l'autre sur le bord de la riviere ; il y plaça des canons & des fusiliers. Pour mieux cacher son dessein à l'ennemi & l'empêcher de soupçonner son projet , il feignoit de vouloir étendre ses quartiers ; & il y avoit de fréquentes escarmouches.

Enfin toutes les choses nécessaires pour l'exécution de son dessein étant prêtes , les radeaux & les bateaux que Villars avoit préparés à Rouen & dont les commerçans de cette ville lui fournirent la plus grande partie , descendirent le vingtième Mai la riviere avec la marée : la même nuit la plus grande partie des troupes , du bagage & de l'artillerie furent embarqués. Le lendemain de grand matin le Roi s'étant apperçu que le camp des ennemis n'étoit plus comme il l'avoit vu la veille , envoya le Baron de Biron pour le reconnoître. Le Baron revint bientôt apprendre au Roi que les Espagnols passoient la riviere. Le Roi aussi-tôt marcha à la tête de toute sa cavalerie & vit que sa proie lui étoit échappée , & qu'il ne restoit plus

que deux ou trois mille Espagnols si bien ~~retranchés~~ Liv. XXII.
 retranchés dans un des forts, qu'il auroit 1591.
 fallu sacrifier beaucoup de monde pour les
 y forcer. Il fit placer des canons sur une
 petite montagne, qui dominoit sur la rivière,
 fit revenir promptement de Quillebœuf
 les bâtimens armés des Hollandois, qui s'y
 étoient retirés. Mais avant que les canons
 fussent en état de tirer, & que les bâtimens
 des Hollandois fussent arrivés, l'arrière-garde
 de l'armée Espagnole, commandée par le
 Prince Renucio, fils du Duc de Parme, avoit
 abordé de l'autre côté de la rivière & mis
 le feu à ses bateaux & ses radeaux.

Ni le Roi, ni aucun de ses officiers n'avoient soupçonné qu'une telle retraite pût se faire, & ce fut la persuasion où ils étoient de l'impossibilité de son exécution qui la fit réussir. La disposition du terrain qui se trouvoit près de là, l'avoit aussi beaucoup favorisée; son élévation avoit empêché qu'on ne fût instruit dans le camp des François des opérations du Duc. Plus Henri, avant cet événement, s'étoit flatté de l'espoir de détruire toute l'armée ennemie, ou au moins de lui faire mettre bas les armes, plus il dut être affligé de se voir tout d'un coup frustré de son espérance. Il est certain que

Liv. XXII. si elles se fussent réalisées , il seroit resté paisible possesseur de son royaume. La position où il étoit lui-même rendoit encore cet événement plus funeste pour lui ; son infanterie encore harassée de la longueur de la dernière campagne , poussée fort avant dans l'hiver , ne pouvoit ni être menée à la poursuite de l'ennemi , ni être de nouveau employée à faire le siège de Rouen : le Duc de Mayenne s'y étoit jetté avec un corps considérable de troupes ; & le Duc de Parme avoit repris le chemin des Pays-Bas , où il arriva peu de temps après. (3)

1592. Tandis que Philippe II entretenoit en France le feu de la guerre , la paix & la tranquillité régnoient en Espagne. Les temps de tranquillité sont des temps stériles pour l'histoire. Pendant plusieurs des années qui précéderent celle dont nous nous occupons , il n'étoit arrivé dans ce royaume rien d'assez intéressant pour être rapporté ; mais dans l'année présente il arriva un événement qui eut des suites très-sérieuses , & fut accompagné de circonstances qui peuvent faire con-

(3) D'Avila, Liv. XII. Bentivoglio, Part. II.
Liv. VI. De Thon, L. CIII.

noître le caractère & la vie privée de Philippe II. —————

Ce Prince n'avoit pu résister aux charmes Liv. XXII.
 d'Anne Mendoza, Princesse d'Eboly; il l'ai- 1592.
 moit avec passion, & s'en croyant aimé il
 en avoit fait confidence à Antoine Perez,
 qu'il avoit même chargé de la conduite de
 cette intrigue. Perez ayant de fréquentes oc-
 casions de voir la Princesse & de converser
 avec elle, avoit succombé au désir de s'en
 faire aimer. Il y étoit parvenu, ou du moins
 on avoit cru qu'il étoit l'amant préféré. Dans
 le temps qu'on en parloit le plus, Escove-
 do, l'ami & le confident de Don Juan d'Au-
 triche, fut envoyé par ce Prince, qui pour
 lors gouvernoit les Pays-Bas, pour deman-
 der au Roi le retour des troupes Espagnoles
 & Italiennes. Perez étoit contraire au Prince
 & empêcha qu'il n'obtînt ce qu'il désiroit.
 Escovedo voulut s'en venger, & fit connoî-
 tre au Roi ce qu'on disoit dans le public de
 la perfidie de son confident. Philippe le crut
 coupable, & l'amitié qu'il avoit pour lui se
 changea en une haine implacable : il en avoit
 conçu une non moins violente contre Esco-
 vedo, qu'il soupçonnoit de soutenir Don
 Juan dans ses projets ambitieux, dont même
 il appréhendoit la réussite. Suivant les con-
 seils de cette politique affreuse qui caracté-

1592. risoit Philippe, il avoit voulu que ces hommes, qui étoient également l'objet de sa haine, servissent d'instrument à sa vengeance, en la leur faisant exercer l'un contre l'autre. En conséquence il avoit donné un ordre secret à Perez de faire assassiner Escovedo. L'ordre ne tarda pas à être exécuté; & Philippe permit à la veuve & aux enfans d'Escovedo de poursuivre Perez comme auteur de l'assassinat, pour qu'on crût qu'il n'y avoit eu aucune part. Mais pour cela il falloit que Perez, pour se justifier, ne produisît point l'ordre que le Roi lui avoit donné : pour le détourner d'avoir recours à ce moyen, Philippe lui écrivit plusieurs fois pour lui recommander de tenir caché cet ordre, en l'assurant qu'il arrêteroit les poursuites commencées contre lui. Il le fit en effet, & quoiqu'il fût défendu à Perez de venir à la cour, il lui étoit permis de travailler comme auparavant aux différentes affaires concernant la partie de l'administration dont il étoit chargé, soit par le moyen de ses secrétaires, soit par celui des autres personnes qu'il vouloit employer. Cela dura pendant six années entières : mais comme la vengeance de Philippe n'étoit pas satisfaite, il avoit ordonné qu'on fît le procès à Perez pour les

malversations commises dans l'exercice de son ~~emploi~~
 emploi. Il le fit jetter en prison, charger de ^{Liv. XXII.} chaînes & condamner à payer trente mille ^{1592.} ducats. Alors on offrit à ce malheureux de lui accorder la liberté, s'il vouloit remettre toutes les lettres qu'il avoit reçues du Roi, relatives à l'assassinat d'Escovedo; il en remit quelques-unes & fut relâché. On reprit ensuite contre lui les poursuites commencées pour cet assassinat & que le Roi avoit fait suspendre : Perez fut arrêté & appliqué à la question. Ce traitement rigoureux lui fit connoître que le dessein étoit pris de le faire périr; mais par le secours de sa femme & de ses amis il s'échappa de sa prison & se retira en Arragon, son pays natal, où il se flattoit de jouir des privileges & des droits que les constitutions de ce pays donnoient à ses habitans. Dès que Philippe eut su son évasion, il avoit envoyé à sa poursuite plusieurs officiers, qui l'atteignirent dans la ville de Calatajud, l'arracherent par force du monastere où il s'étoit réfugié, & le conduisirent à Saragosse. Aussi-tôt Perez interjeta appel au tribunal du *Justiza*, (4) qui, sui-

(4) M. Robertson entre dans des grands détails touchant la charge importante de *Justiza*. Voyez *Histoire de Charles V*, page 142 & suivantes de l'*Introduction* Ed. in-4to.

avant les loix fondamentales du pays , pouvoit
 Liv. XXII. connoître de tous les jugemens rendus dans
 1592. toutes les affaires civiles & ecclésiastiques.

Le *Justiza* reçut l'appel , fit mettre Perez dans la prison qu'on nomme la *manifestation* , & notifia à ceux qui s'étoient emparés de lui qu'il n'en sortiroit que quand son affaire seroit jugée. Personne ne pouvoit entrer dans cette prison sans une permission du *Justiza* ; cependant le Marquis d'Almenar , procureur du Roi pour l'Arragon , en força à main armée les portes , enleva le malheureux Perez & le jeta dans les prisons de l'inquisition. Cet acte de violence irrita le peuple , accoutumé à respecter l'autorité du magistrat qui lui administroit la justice , & pour lequel il avoit la plus haute vénération. N'écoutant que le sentiment de fureur qui l'animoit , il courut en foule à la prison de Perez , la força & le mit en liberté ; de-là il courut chez le Marquis d'Almenar , l'accabla de reproches , l'accusa d'avoir violé les droits de la liberté de son pays & le maltraita au point qu'il mourut quelques jours après des blessures qu'il avoit reçues.

On remit Perez dans la prison de la *manifestation* , où il resta plusieurs mois , pendant lesquels le gouverneur ou vice-roi or-

donna à treize des principaux jurisconsultes ~~=====~~
 de Saragosse , d'examiner si la connoissance Liv.XXII,
 du procès de Perez devoit appartenir au tri- 1592.
 bunal du *Justiza* , dans les prisons duquel il
 étoit, ou à celui de l'inquisition. L'avis de
 ces jurisconsultes fut contraire aux préten-
 tions de l'inquisition ; ils déclarèrent que ce
 seroit une violation manifeste des libertés de
 l'Arragon , que de permettre que Perez fût
 jugé par un autre juge que par celui du tri-
 bunal duquel il avoit appelé. Mais ces ju-
 risconsultes s'étant laissé séduire, ou intimi-
 der, se rétractèrent ensuite , sous prétexte
 que le prisonnier ayant entretenu une cor-
 respondance secrète avec le Roi de France ,
 qui étoit hérétique , il n'appartenoit qu'à l'in-
 quisation de connoître de ce qui pouvoit in-
 téresser la religion.

Le *Justiza* n'eut point d'égard à cette der-
 niere décision ; il voulut maintenir ses droits
 & refusa de rendre le prisonnier. Le vice-
 roi eut recours à la force , se mit à la tête
 d'un nombre considérable de familiers du saint
 office , brisa les portes de la prison , fit char-
 ger de chaînes le prisonnier & le fit traîner
 en triomphe dans celle de l'inquisition. Le
 peuple se souleva une seconde fois , & remit
 Perez en liberté. Aussi-tôt Perez sortit de la

ville & se sauva en France ; il y donna au
 Liv. XXII. Roi des informations fort utiles sur les des-
 1592. feins & les mesures de la cour d'Espagne.

Philippe résolut de ne pas négliger l'occasion favorable que lui offroit l'espèce de sédition des habitans de Calatajud , pour faire connoître aux Arragonois le peu de cas qu'il faisoit des droits & privileges dont ils étoient si jaloux. En conséquence de cette résolution , il forma une armée des troupes qui étoient en quartier dans les différentes parties de la Castille & en donna le commandement à Alphonse Vargas. Ses instructions portoient , de marcher avec la plus grande célérité vers Saragosse & de ne pas donner le temps aux Arragonois de se mettre en état de défense. En même temps qu'il faisoit ces dispositions , il faisoit répandre le bruit que cette armée étoit destinée pour aller au secours des Catholiques de France. Mais les Arragonois , instruits de sa véritable destination par des avis qui leur furent donnés , se préparèrent en conséquence à faire une vigoureuse résistance. Le *Justiza* Lanzua assembla les principaux de Saragosse , & leur lut la loi fondamentale , qui déclare que les Arragonois ont le droit de s'opposer par la force à l'entrée de toutes troupes étrangères dans leur

ways , quand bien même le Roi seroit à leur tête. =====

En conséquence il fut décidé d'un avis una-Liv.XXII.
 nime de prendre les armes , afin d'empêcher 1592.
 les Castillans , que commandoit Vargas d'en-
 trer dans l'Arragon.

Une copie de cette résolution fut en-
 voyée dans toutes les villes. Les habitans
 de Saragoſſe vinrent en foule ſe ranger ſous
 l'étendard de la liberté , qui venoit d'être
 déployé. Mais comme ils n'avoient point de
 chef pour les conduire , que les habitans des
 autres villes ne purent venir à temps pour
 les ſecourir , & que Vargas arriva plutôt
 qu'on ne le croyoit , les habitans de Sara-
 goſſe prirent l'épouvante ; n'ayant pas eu le
 temps de pourvoir à leur déſenſe , ils ou-
 vrirent les portes de leur ville & mirent
 bas les armes. Vargas fit arrêter les princi-
 paux de la ville qui n'avoient pu ſe ſauver :
 au nombre des priſonniers furent le Marquis
 de Villa-Hermoſa , le Comte d'Aranda , & le
Juſtiza. Il envoya les deux premiers à Ma-
 drid ; mais fit mettre le dernier à mort pu-
 bliquement , ſans aucune forme de procès :
 ſes biens furent conſiſqués & on rafa ſa
 maiſon juſqu'aux fondemens. On publia en-
 ſuite que le châtiment qu'il venoit de ſubir ,
 ſeroit celui de tous ceux qui , comme

Le Juſtiza
 d'Arragon
 eſt mis à
 mort.

lui , oferoient contester au Roi son au-
Liv. XXII. torité.

1592. Cette proclamation remplit le peuple de tristesse & d'indignation ; forcé par la crainte de cacher ses larmes , celles qu'il versoit en secret sur les droits précieux qu'on lui enlevait & qu'il n'étoit pas en état de défendre , n'en étoient que plus ameres. On fortifia le palais de l'inquisition , afin qu'il pût tenir lieu de citadelle ; un corps de troupes Castillannes considérable fut mis en quartier dans la ville , & y resta jusqu'à ce qu'on fut bien assuré de la soumission aveugle des habitans. Philippe n'ôta pas aux Arragonois leurs droits ni leurs privilèges , mais leur ayant fait connoître combien peu il les respectoit , il crut que cela suffisoit pour les empêcher de vouloir les réclamer dans la suite & s'en servir comme d'une barriere contre l'autorité royale.

Pendant que cela se passoit en Espagne , le Duc de Parme , comme nous l'avons dit , avoit quitté la France & étoit retourné dans les Pays-Bas. Le mauvais état de sa santé l'avoit forcé d'aller de nouveau prendre les eaux de Spa. Durant sa dernière expédition en France , une partie des troupes qu'il avoit laissées dans les Pays-Bas s'étoit mu-

inée ; & à son retour de Spa il eut le cha-
 grin de voir que le Prince Maurice s'étoit Liv. XXII.
 emparé de deux places importantes , Steen- 1592.
 rick & Coverden , quoique la première fût
 bien fortifiée & défendue par une garni-
 son de seize cens soldats braves & déter-
 minés.

Le déplaisir qu'il en ressentit , accéléra
 beaucoup le progrès de sa maladie ; elle
 résista à tous les remèdes que les médecins
 employèrent pour lui procurer quelque sou-
 lagement : le Duc , sentant ses forces dimi-
 nuer de jour en jour , jugea qu'il étoit hors
 l'état de pouvoir continuer à remplir les de-
 voirs de la place qu'il occupoit , & demanda
 la permission de se retirer.

Philippe , persuadé qu'il n'y avoit que le
 Duc de Parme qui fût capable de faire réussir
 ses projets de conquête , non-seulement lui
 refusa sa demande , mais lui ordonna de re-
 tourner en France le plutôt possible au se-
 cours des ligueurs. Le Duc , qui ne vouloit
 pas quitter , sans l'agrément du Roi , un poste
 où il avoit acquis tant de gloire , résolut
 d'exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir
 & de lutter jusqu'à la fin contre les maux
 qui l'accabloient. En conséquence il fit faire
 des levées d'hommes pour compléter son ar-

mée, & se rendit à Arras le vingt-neuvieme
 Liv. XXII. Octobre. Il y travailla avec son activité or-
 1592. dinaire aux préparatifs nécessaires pour son
 expédition; pendant quelque temps la force
 de son esprit suppléa à la foiblesse de son
 corps, & la vigueur avec laquelle on le
 voyoit agir faisoit espérer à ceux qui l'ap-
 prochoient que sa fin n'étoit pas aussi pro-
 chaine qu'ils l'appréhendoient. Mais le troi-
 sieme Décembre, après avoir signé plusieurs
 dépêches, il expira dans la quarante-septieme
 année de son âge, & dans la quatorzieme
 de son gouvernement des Pays-Bas.

Son caractere.

Ainsi mourut Alexandre Farnese, Duc de
 Parme. Il s'attira l'admiration de son siecle,
 comme de ceux qui l'ont suivi, par sa sa-
 gesse & par sa grande sagacité; il avoit beau-
 coup de talens pour les affaires publiques &
 encore plus pour la guerre, & ce furent
 principalement ceux-ci qui lui acquirent la
 grande réputation dont il jouit. Sa sage po-
 litique, sa sagacité, ne lui donnent pas moins
 de droit à notre admiration, que les talens
 extraordinaires dans l'art de la guerre, aux-
 quels il doit sa grande réputation & qui ont
 immortalisé son nom. Ce fut moins par la
 force des armes que par sa prudence, sa mo-
 dération & son adresse à manier les esprits,
 qu'il

qu'il remit sous l'obéissance du Roi d'Espa-
gne une partie des Pays-Bas ; & si Philippe Liv. XXII.
eût suivi ses avis dans toutes les occasions , 1592.
comme il le fit dans quelques-unes , il est
probable qu'il auroit recouvré la possession
de toute cette belle partie de l'Europe ; l'An-
gleterre auroit peut-être aussi été conquise ,
& la France écrasée ensuite par le poids
énorme dont auroit alors été la puissance Es-
pagne. Quoique ç'ait été un très-grand bon-
heur pour l'Europe entière que Philippe ,
aveuglé par son ambition & trompé par les
flatteurs qui l'entouroient , ait refusé de sui-
vre les conseils que lui donnoit le Duc de
Parme , on ne doit pas moins admirer la pé-
nétration supérieure de celui-ci.

Sa jeunesse n'annonça pas les grandes qua-
lités qu'il avoit reçues de la nature ; on ju-
gea même alors défavorablement de son es-
prit & de son intelligence : ce ne fut que
dans la guerre contre les Turcs , où il servit
sous Don Juan d'Autriche , que le feu de
son génie commença à s'allumer , & même à
briller avec cet éclat qu'il a toujours con-
servé jusqu'à la mort. Il avoit des graces ;
ses yeux étoient vifs & son regard pénétrant ;
il avoit des manieres affables , un abord sé-
duisant ; il étoit bon , généreux & humain.

== » *Ses vices*, dit Grotius, *étoient ceux de*
 Liv. XXII. » *son siècle*, & *de la cour où il avoit été*
 1592. » *élevé.* » Mais ni Grotius ni aucun autre
 historien ne nous ont appris quels étoient ces
 vices. Il ne paroît pas qu'il ait possédé cette
 noble simplicité, cette ingénuité charmante,
 cette candeur respectable, qui distinguoient
 le bon, le grand Henri, son rival à la guerre.
 Mais tous les historiens, les Papistes comme
 les Protestans, disent que le Duc de Parme
 fut fidele, autant que soumis, à son Prince;
 en même temps qu'il remplit toujours avec
 la plus scrupuleuse exactitude tous les enga-
 gemens qu'il prit avec les peuples des Pays-
 Bas qu'il soumit par la force de ses armes.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

APRÈS la mort du Duc de Parme, Philippe II confia le gouvernement des Pays-Bas au Comte Pierre-Ernest de Mansfeldt; il lui ordonna d'envoyer sans délai une armée au secours de la ligue & d'en donner le commandement au Comte Charles, son fils; qui, incontinent après, partit à la tête de six mille hommes d'infanterie & de mille chevaux. Ce fut tout ce qu'on put rassembler, encore fallut-il les prendre parmi les troupes employées à la défense du pays. Ce corps de troupes se joignit à l'armée de la ligue,

Liv. XXIII

1593.

Le Comte de Mansfeldt est nommé gouverneur.

qui se trouva alors forte de quinze mille
 Liv.XXIII hommes d'infanterie & de trois mille che-
 1593. vaux , dont le Duc de Mayenne conserva le
 commandement en chef.

siège de Noyon. Ce général commença ses opérations par
 le siège de Noyon , qu'il poussa avec tant de
 vigueur , qu'il s'en rendit maître avant que
 le Roi pût venir à son secours. Il soumit en-
 suite avec la même facilité plusieurs autres
 places peu considérables de la basse Picar-
 die ; mais peu après ces succès le Comte
 Charles ramena ses troupes dans les Pays-
 Bas. Les opérations de la guerre furent alors
 interrompues , & l'on entama en France
 quelques négociations , dont le Roi d'Espa-
 gne espéroit retirer plus d'avantage que de
 la continuation de la guerre & même des
 succès que pourroient avoir ses armes.

Assemblée
 des états
 de la li-
 gue.
 1 Ce Prince avoit , pendant plusieurs an-
 nées , prodigué ses trésors & le sang de ses
 sujets , pour fomenter en France la guerre
 intestine , dans l'espérance qu'elle lui fourni-
 roit l'occasion favorable de s'emparer de la
 souveraineté de ce beau royaume ; mais de-
 puis quelque temps son impatience étoit de-
 venue plus grande , & il avoit résolu d'es-
 sayer s'il ne pourroit enfin parvenir à réa-
 liser l'espoir séduisant qui l'animoit depuis si

ong-temps. C'avoit été dans cette vue que son ambassadeur avoit sollicité plusieurs fois le Duc de Mayenne de convoquer les états généraux du royaume, pour qu'ils déclarassent quel seroit le Prince auquel ils voudroient déferer la couronne. Mais Mayenne, qui n'avoit pas perdu l'espoir de l'obtenir pour lui-même, qui se flattoit de trouver quelques occasions favorables pour faire réussir ses desseins, & qui ne pouvoit supporter l'idée de voir sa nation soumise à la domination Espagnole, avoit, pendant plusieurs semaines, éludé sous différens prétextes de souscrire à la convocation des états que sollicitoit l'Espagne : voyant cependant que Philippe insistoit ; que rien ne pouvoit le faire changer, il avoit enfin acquiescé à sa demande, & , en qualité de Lieutenant-général du royaume, convoqué les états à Paris, pour le vingt-six Janvier de l'an mille cinq cens quatre-vingt-treize. Philippe nomma, pour y assister en son nom, le Duc de Feria, & Mendoza, célèbre jurisconsulte ; il s'étoit flatté que par leur influence & celle du Cardinal Placenza, légat du Pape, qui devoit aussi y assister, il pourroit parvenir à engager les états à abolir la loi salique & placer sur le trône sa fille Isabelle.

Mais il ne fut pas long-temps à s'apperce-
 voir combien ses ministres en France l'a-
 voient trompé , ou plutôt combien ils s'étoient
 fait illusion à eux-mêmes. Ni l'argent qu'il
 avoit fait distribuer secrètement pour aug-
 menter le nombre de ses partisans , ni les ar-
 mées qu'il avoit employées à si grands frais
 pour soutenir les ligueurs , n'avoient pas pro-
 duit sur eux tout l'effet qu'il en attendoit ;
 quelques-uns des plus fanatiques seulement ,
 & quelques personnes de la lie du peuple ,
 avoient donné croyance à ses protestations
 de zele pour la religion : ceux-ci même ces-
 serent d'être dupes , & virent que ce n'étoit
 ni leur intérêt ni celui de la religion , mais
 le sien propre , qui le faisoit agir. La pro-
 position faite par ses ambassadeurs prouvoit
 assez qu'il ne les avoit secourus que dans le
 dessein de tirer avantage du besoin qu'ils
 avoient de son assistance , pour les réduire
 au nombre de ses sujets , & la France au
 nombre de ses provinces. Car , quoiqu'il ne
 leur eût pas fait proposer de le reconnoître
 pour leur souverain , ils ne mettoient aucune
 différence entre cette proposition & celle
 qu'il leur avoit faite de placer sur le trône
 l'Infante Isabelle , sa fille. Mayenne les con-
 firmoit secrètement dans leur crainte ; mais

comme il considéroit, ainsi qu'eux, qu'ils ne pourroient se soutenir contre les efforts Liv. XXIII
 d'Henri sans le secours de l'Espagne, ils use- 1593.
 rent de dissimulation, & cachèrent avec le
 plus grand soin l'éloignement qu'ils avoient
 pour la proposition que Philippe leur fai-
 soit; ne l'agréant ni ne la rejetant, ils fi-
 rent paroître beaucoup d'inquiétude sur le
 choix que le Roi feroit d'un époux pour sa
 fille, au cas que la couronne lui fût déferée,
 & insisterent sur ce qu'il ne tombât sur aucun
 prince étranger.

Philippe, instruit par ses ambassadeurs de
 cette demande des états, consentit de re-
 noncer au dessein de marier sa fille à Er-
 nest, Archiduc d'Autriche, si ce choix n'é-
 toit pas agréable aux états, & de lui don-
 ner pour époux le Duc de Guise. Le Duc
 de Mayenne, qui ne s'attendoit pas à tant
 de condescendance de la part du Roi d'Es-
 pagne, fut fort déconcerté quand les ambas-
 sadeurs de ce Prince produisirent les ordres
 que leur maître leur avoit envoyés d'ac-
 quiescer à la demande des états & de pro-
 poser de donner à sa fille pour époux le
 Duc de Guise. Outré de ce qu'on le préfè-
 roit à son fils, le Duc de Mayenne résolut
 de mettre tout en œuvre pour empêcher l'é-

lection d'Isabelle ; mais comme il jugeoit
 Liv. XXI. qu'il falloit encore feindre , il affecta d'être
 1593. très-satisfait du choix de son neveu , mais en
 même-temps il insista pour que l'élection fut
 différée , jusqu'à ce qu'on eût une armée af-
 fez forte pour le faire valoir & dissiper en-
 tièrement le parti de Henri ; il prétendoit
 que l'honneur du Roi d'Espagne , l'intérêt de
 la Princesse & la sûreté du Duc de Guise y
 étoient également intéressés. » La ligue « di-
 soit-il , » n'a pas d'armée qu'elle puisse op-
 » poser à celle du Roi de Navarre , & il
 » faut beaucoup de temps pour en mettre
 » une sur pied qui puisse le combattre avec
 » avantage. « Les ministres du Roi d'Espa-
 gne furent forcés de convenir de la solidité
 des raisons de Mayenne ; & comme ils sen-
 toient qu'ils ne pourroient pas parvenir à
 leur but sans son aide , ils consentirent sans
 beaucoup de difficulté à ce que l'élection d'I-
 sabelle fut retardée. Ce fut ainsi que Mayen-
 ne , poussé par son ambition & par le désir
 de conserver l'indépendance de sa nation ,
 déranger alors le plan que Philippe avoit
 formé pour la mettre sous son joug. D'au-
 tres événemens qui arriverent depuis , mi-
 rent Mayenne même dans l'impossibilité , quand
 il l'auroit voulu , d'en faciliter l'exécution.

Henri IV n'avoit pas ignoré l'assemblée des prétendus états convoqués à Paris , il favoit quel en étoit le but ; mais comme il ignoroit en grande partie les dispositions de Mayenne , il craignoit qu'il n'agît de concert avec les Espagnols & avoit les plus grandes inquiétudes sur les conséquences qu'auroit cette assemblée ; car il étoit bien persuadé que , quoiqu'elle ne représentât qu'une très-petite partie du royaume , le Roi d'Espagne considéreroit ce qu'elle décideroit en faveur de sa fille comme suffisant pour donner de la solidité aux prétentions de cette princesse & qu'il emploieroit toute sa puissance pour les appuyer & les faire valoir , quand bien même ses propres intérêts en devroient souffrir dans les Pays-Bas. Dès l'ouverture de l'assemblée , Henri avoit fait publier un édit qui la déclaroit illégale ; il avoit aussi permis aux Seigneurs Catholiques de son parti de s'aboucher avec ceux de la ligue , afin d'empêcher les états de Paris d'en venir à quelques extrémités fâcheuses ; en leur faisant espérer qu'il se réconcilieroit incessamment avec l'église Romaine.

=====
Liv. XXIII
1593.

Henri rentre dans le sein de l'église Romaine.

Cette démarche produisit en quelque sorte l'effet qu'on en attendoit. La noblesse françoise du parti de la ligue craignoit beaucoup

1593. d'être soumise à la domination Espagnole ;
 Liv. XXIII mais elle sentoît aussi que si le Roi d'Es-
 1593. pagne l'abandonnoit , elle se verroit forcée de
 se soumettre aux armes victorieuses du Roi
 de Navarre. Dans la perplexité où elle se
 trouvoit , il y en eut une grande partie qui
 fit connoître qu'elle ne balanceroit point à
 reconnoître ce Prince pour son Souverain ,
 s'il abjuroit ses erreurs & rentroit dans le
 sein de l'église Romaine. Henri pouvoit d'au-
 tant moins alors se refuser à ce qu'on exi-
 geoit de lui , que la démarche qu'on deman-
 doit qu'il fit étoit devenue absolument né-
 cessaire. La longueur de la guerre avoit
 rendu invincibles les préjugés religieux ; le
 sentiment de l'honneur , la constitution du
 pays , le serment que les ligueurs avoient
 fait de ne jamais reconnoître pour leur sou-
 verain un prince hérétique , concouroient à
 les tenir fortement attachés à leurs préjugés
 religieux , dans lesquels ils étoient fortement
 affermis par le légat du Pape , l'archevêque
 de Lyon & les autres partisans de l'Es-
 pagne ; de maniere qu'ils étoient déterminés à
 persister dans les engagements qu'ils avoient
 pris , quelque dangereuses & funestes qu'en
 pussent être les conséquences.

Les délais que Henri avoit apportés à sa

conversion , avoient formé un obstacle invincible à la soumission des ligueurs , en même-
 temps qu'ils avoient causé beaucoup de déplaisir à ceux des Catholiques-Romains qui
 lui étoient restés attachés. Plusieurs d'entre
 eux n'avoient pris ce parti après la mort du
 feu Roi que parce que Henri les avoit assu-
 rés qu'il ne tarderoit pas à faire son abju-
 ration. Souvent ils l'avoient sollicité de rem-
 plir sa promesse ; mais dans le tumulte des
 armes il lui avoit été facile de trouver des
 prétextes pour en retarder l'effet. On s'étoit
 alors contenté des raisons qu'il avoit don-
 nées pour excuser son retardement , mais la
 patience des Catholiques étant poussée à
 bout , ils avoient commencé à soupçonner
 la bonne foi de Henri , & à croire qu'il n'a-
 voit pas été sincere dans les promesses qu'il
 leur avoit faites. Quelque braves & coura-
 geux qu'ils fussent , & quoique naturellement
 guerriers , ils commençoient à s'ennuyer de
 la guerre & à être fatigués de ses travaux.
 Ils commencerent donc à tenir entre eux des
 conférences secretes pour aviser au parti
 qu'ils prendroient , & dans plusieurs de ces
 conférences ils avoient même mis en délibé-
 ration , s'ils ne reconnoîtroient pas pour leur
 Souverain le Cardinal de Bourbon , cousin

Liv.XXIII

1593.

de Henri. Henri sentit alors que le moment
 Liv. XXIII critique étoit arrivé, qu'il falloit se résoudre
 1593. ou à changer de religion ou à renoncer à la
 couronne, & s'exposer lui & tous ses sujets
 Protestans à la fureur & à la vengeance des
 Catholiques-Romains de son royaume, ap-
 puyés du Roi d'Espagne, le plus implacable
 de ses ennemis. Quelques-uns même des
 chefs Protestans reconnoissant de bonne foi
 que Henri ne pourroit jamais se maintenir
 sur son trône s'il ne renonçoit à sa croyan-
 ce, lui conseillèrent de le faire, si sa con-
 science le lui permettoit, comme étant le
 seul moyen qu'il eût d'empêcher leur ruine &
 celle de tous ses autres sujets.

Jamais Prince né sans artifice ne se vit
 dans une situation si embarrassante ni aussi
 critique que celle où se trouvoit Henri; ja-
 mais cœur vertueux ne se trouva affailli à
 la fois par tant de tentations séduisantes : il
 avoit de l'ambition; le noble désir de con-
 server la possession d'une grande & puissante
 monarchie & de la transmettre à sa postérité
 l'enflammoit, en même-temps qu'il souhaitoit
 avec la plus grande ardeur de délivrer son
 peuple des calamités qui l'affligeoient & qui
 étoient devenues même insupportables. De
 cette manière l'intérêt de son ambition &

celui de son cœur se trouvoient réunis pour mettre à une rude épreuve son inté- Liv.XXIII
grité.

1593.

Sans plus différer Henri invita les ecclésiastiques Catholiques de son Royaume à se rendre auprès de lui , pour qu'ils l'instruisissent des principes de leur croyance : les ayant entendus sur les différens points qui les séparent des Protestans , il déclara qu'il étoit satisfait & que leurs raisonnemens l'avoient persuadé. En conséquence il assista à la messe dans l'église de St. Denis, y fit , à haute voix , sa profession de foi , telle que le prescrit l'église Romaine ; & promit de maintenir celle-ci & de la défendre contre toute espece d'entreprise qu'on voudroit former contre elle.

Cette conduite de Henri fut différemment interprétée par ses contemporains , suivant que ceux qui la jugeoient lui étoient contraires ou favorables , & suivant les principes de religion qu'ils avoient adoptés. Les uns disoient que ce qu'il venoit de faire prouvoit que toute espece de religion lui étoit indifférente ; qu'on ne devoit regarder sa conversion que comme une acte d'hypocrisie & de dissimulation : les autres , lui rendant plus de justice , observoient que s'il

eût été capable d'user , comme on l'accusoit ,
 Liv.XXIII de dissimulation , il n'auroit pas attendu si
 1593. long-temps à faire une démarche que son intérêt auroit exigé qu'il fût plutôt , & qu'il ne se feroit pas exposé volontairement , comme il l'avoit fait , au danger de perdre son trône pour toujours : qu'on ne devoit attribuer les délais qu'il avoit apportés à faire son abjuration , qu'aux scrupules de sa conscience & à la délicatesse de ses sentimens ; qu'il n'étoit pas étonnant qu'ayant passé sa vie dans les camps & au milieu du tumulte de la guerre , il fut peu instruit des disputes subtiles des théologiens , & qu'il avoit pu se faire que ses opinions sur des matieres d'une décision aussi pénible se fussent graduellement pliées à s'accorder avec un intérêt aussi grand que celui qui l'exigeoit ; que d'ailleurs , si l'on considéroit combien il avoit toujours été sincere & vrai dans toute sa conduite , on devoit supposer qu'il n'avoit rien perdu de son intégrité ; que ses sentimens religieux avoient véritablement éprouvé le changement qu'annonçoit l'acte solennel qu'il avoit fait , mais que cet acte n'étoit ni feint ni un acte de politique.

Effet de
la conver-
sion de
Henri.

Mais quels que fussent les motifs qui fi-

rent agir Henri, sa conversion causa à tous ses sujets la plus grande satisfaction. Epuisés par une longue guerre, dont ils avoient éprouvé toutes les calamités qui en sont inséparables, l'espérance seule de la paix, toute éloignée qu'elle leur paroïssoit encore, les ranimoit; leur cœur se livroit à la joie la plus vive. Les prestiges des préjugés de leur religion ne les aveugloient plus sur le caractère de leur Souverain; & ils pouvoient appercevoir & admirer en lui les vertus & les grandes qualités qu'il possédoit & qui devoient les rendre heureux.

Cet événement produisit un effet tout contraire sur les ministres du Roi d'Espagne, sur le Cardinal Légat, & sur le Duc de Mayenne; il leur causa les plus vives alarmes, & ces alarmes devinrent encore plus grandes, lorsqu'ils virent l'effet qu'il produisoit sur le peuple. Non contents de qualifier la conversion du Roi d'action pleine d'artifice, de dire que son intention étoit d'empêcher l'élection d'un Prince Catholique, ils firent prêter serment à un grand nombre de leurs adhérens de ne jamais reconnoître le Prince de Béarn pour leur souverain, si le pape refusoit de ratifier l'acte de son abju-

Liv. XXIII

1593.

ration ; & en même-temps ils employèrent
 Liv.XXIII tout le crédit qu'ils pouvoient avoir sur
 1593. l'esprit du pontife pour le dissuader d'accorder à Henri l'absolution qu'il lui demandoit.

Philippe
 persiste
 dans son
 dessein.

La démarche que venoit de faire Henri ne découragea point le Roi d'Espagne ; il ne l'avoit pas été par l'opposition des états de Paris à ses desirs ; il persista donc comme auparavant dans son projet , mais il sentit qu'il avoit fait une faute considérable de déclarer qu'il choisiroit pour gendre le Duc de Guise , qui avoit , il est vrai , beaucoup de mérite , de modération , mais qui manquoit de puissance , & ne pouvoit avoir par conséquent aucun crédit sur les esprits. Dans l'intention de réparer cette faute , Philippe donna ordre à ses ministres en France , d'assurer de sa part le Duc de Mayenne qu'il avoit changé de dessein , & qu'il préféreroit son fils pour gendre , au Duc de Guise. Mayenne avoit alors entamé une négociation secrète avec Henri ; il la rompit , quand il fut instruit des nouvelles intentions du Roi d'Espagne : son union avec ce Prince & ses ministres devint plus étroite qu'elle ne l'avoit jamais été , & on n'eut plus lieu de douter qu'ils ne missent

tout en usage à l'avenir pour faire réussir leurs desseins. (1) Liv. XXIII

Mais il y avoit moins d'apparence que ja- 1593.
mais que le Roi d'Espagne pût parvenir à l'accomplissement de ses desirs : la mort du Affaires du Roi d'Espa-
gne. Duc de Parme l'avoit privé du seul général qu'il auroit pu opposer au Roi de France ; son trésor étoit vuide & son crédit si altéré, que les Génois & plusieurs autres capitalistes Italiens dont il avoit déjà emprunté plusieurs millions, refusoient de lui en prêter davantage. On avoit tenté, sans succès, de faire dans les Pays-Bas de nouvelles levées d'hommes ; de manière que l'armée qu'il y entretenoit, n'avoit pas encore été, depuis le commencement de la guerre, aussi foible qu'elle l'étoit alors. Les arrérages qu'on devoit aux troupes qui la composoient, étoient si considérables, que leurs officiers ne pouvoient plus faire respecter leur autorité. A leur retour de France, la plus grande partie des soldats Espagnols avoient abandonné leurs drapeaux, s'étoient choisi parmi eux des officiers, & un commandant en chef ; après

(1) Davila, Liv. XIV. De Thou. Liv. CVI. CVII.

portance, que pour ôter aux Espagnols l'en-
trée de la Hollande que Gertrudenberg leur Liv. XXIII
donnoit : cette ville, d'ailleurs, gênoit beau- 1593.
coup le commerce de terre.

Pendant l'hiver le Prince Maurice s'étoit occupé des préparatifs nécessaires pour faire le siège de cette place : au commencement du printemps son armée fut assez considérable pour qu'il pût entrer en campagne & même compter sur la réussite de l'entreprise qu'il projettoit ; voulant cependant faire prendre le change à l'ennemi, il dirigea sa marche vers l'Ecluse & Dunkerque ; delà vers Bois-le-Duc & Grave. Le Comte de Mansfeldt, trompé par ces feintes, divisa ses forces ; alors le Prince se rabattit tout d'un coup sur Gertrudenberg.

Le Comte de Mansfeldt craignoit beaucoup les reproches qu'on pourroit justement lui faire, si cette ville importante passoit au pouvoir des confédérés ; il résolut donc de mettre tout en usage pour les forcer à lever le siège ; il tira des villes la plus grande partie des troupes qui y étoient en garnison. Le Prince Maurice s'y attendoit & pouffoit ses opérations avec une vigueur extrême ; plus de trois mille pionniers, joints à ses soldats, travailloient jour & nuit à fortifier

son camp , tant du côté de la ville que de
 Liv.XXIII la campagne ; il fit aussi rompre les digues
 1593. qui retenoient les eaux de la Meuse & inonda
 tout le pays qu'il falloit traverser pour ve-
 nir jusqu'à lui. Il fit ensuite ses approches ,
 & , quand la tranchée fut assez avancée , il
 fit démasquer ses batteries en différens en-
 droits ; en même-temps que ses vaisseaux bat-
 toient la ville du côté de la Meuse. (2)

La garnison de Gertrudenberg étoit com-
 posée de Bourguignons & de Wallons : sa
 résistance fut si vigoureuse , que le Comte
 de Mansfeldt eut le tems de venir à son se-
 cours ; son armée étoit une fois plus forte
 que celle des assiégeans ; il attaqua leurs li-
 gnes dans les différens endroits dont l'inon-
 dation lui permettoit d'approcher ; mais tous
 étoient en si bon état de défense , les ouvra-
 ges faits avec tant d'art , les redoutes si bien
 fortifiées , les forts si solidement construits
 & sur-tout si bien situés à des distances con-
 venables pour qu'ils pussent se protéger les
 uns les autres , que tous les efforts du Comte

(2) La Meuse à Gertrudenberg peut être confi-
 dérée comme un bras de mer ; elle porte les plus
 gros vaisseaux.

resterent fans effet. Son camp même fut aussi Liv.XXIII
 attaqué par la garnison de Breda, qui lui 1593.
 tua beaucoup de monde. Ayant pris le parti
 de se retirer, Gertrudenberg capitula peu de
 temps après, à des conditions très-avantageu-
 ses pour les habitans, & très-honorables pour
 la garnison; à l'exception cependant de ceux
 de ses soldats qui furent reconnus pour avoir
 quelques années auparavant livré la ville aux
 Espagnols, & qui subirent le châtiment que
 méritoit leur trahison.

Pour réparer son honneur en usant de re-
 présailles, le Comte de Mansfeldt étoit venu
 investir le fort de Crevecœur, poste impor-
 tant, qui appartenoit aux confédérés. Mais
 le Prince Maurice ne lui donna pas le temps
 de s'en rendre maître; il marcha avec tant
 de célérité, qu'il arriva avant que le Comte
 eut achevé ses lignes; de maniere qu'il se
 porta avec toute son armée entre elles & le
 fort. Son armée étoit bien inférieure à celle
 des Espagnols, cependant il obligea Mans-
 feldt à renoncer à son dessein & à se re-
 tirer.

Durant le reste de la campagne, le Comte
 resta sur la défensive : il n'arriva cette année
 dans les Pays-Bas aucun autre événement di-

gne que nous en fassions mention. (3)

Liv. XXIII A la mort du Duc de Parme, le Roi d'Espagne n'avoit confié au Comte de Mansfeldt le gouvernement des Pays-Bas, que dans l'intention de le donner à Ernest, Archiduc d'Autriche. Ce Prince arriva à Bruxelles au commencement de l'année mille cinq cens quatre-vingt-quatorze, & y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie & de satisfaction. Son caractère étoit doux, il avoit des manieres affables & une opinion modeste de lui-même; mais il étoit sans capacité, & manquoit sur-tout de cette vigueur d'esprit qu'exigeoit la situation critique des affaires. Comme il sentoit son inexpérience dans le métier de la guerre, il se flatta de l'espoir de ramener les confédérés par la voie de la persuasion, & de pouvoir, par la force de ses raisonnemens, les engager à reprendre le joug qu'ils avoient secoué; sa confiance étoit si grande, qu'il invita les états des Provinces-Unies à lui envoyer des députés pour traiter de la paix. Cette invitation fut non-seulement rejetée, mais les états accompagnèrent leur refus d'une déclaration formelle

de n'entendre à aucune espece d'accommodement. » Comme ils avoient appris par l'ex-
 » périence , disoient-ils , qu'ils ne pouvoient Liv. XXIII
 » avoir aucune confiance dans le Roi d'Es- 1594.
 » pagne , ils ne vouloient entrer avec lui
 » dans aucun traité de réconciliation ; étant
 » fortement résolus de conserver leur liber-
 » té , & de perdre plutôt la vie que de re-
 » prendre le joug pesant & insupportable
 » dont ils s'étoient si heureusement déli-
 » vrés. »

S'il est vrai , comme les historiens Hollan-
 dois le rapportent , qu'on eût alors décou-
 vert deux émissaires que les ministres du Roi
 d'Espagne avoient envoyés pour assassiner le
 Prince Maurice , on ne doit pas être surpris
 que les états aient mis tant d'aigreur dans
 leur réponse à l'Archiduc. D'ailleurs , les pro-
 vinces confédérées ne s'étoient pas encore
 vues dans une situation aussi avantageuse que
 celle où elles se trouvoient alors ; elles fa-
 voient aussi que Philippe étoit beaucoup plus
 occupé du dessein d'acquérir la possession du
 royaume de France , que du soin de les re-
 mettre sous son obéissance ; & il étoit pro-
 bable que cette entreprise chimérique auroit
 consumé toutes ses forces , avant qu'il se

fût apperçu de l'inconféquence de sa conduite.
Liv. XXII

1594. La conversion du Roi de France avoit produit pour lui dans son royaume les plus heureux effets, & par conféquent les plus contraires aux vues du Roi d'Espagne.
Affaire de France.

Les habitans de Meaux furent les premiers qui envoyèrent affurer leur Souverain de leur soumission ; peu après les Parisiens lui ouvrirent leurs portes ; à l'exemple de la capitale , qui avoit toujours été le siège principal de la ligue , Rouen , Lyon & toutes les grandes villes reconnurent Henri pour leur Monarque. Sa conduite à leur égard étoit , on ne peut pas plus , convenable pour donner plus de chaleur au zele de ses sujets , dont il recevoit tous les jours des preuves éclatantes. Depuis plusieurs années ce bon Prince avoit essuyé de leur part les plus cruels outrages , on pourroit même dire les plus grands affronts ; mais son ame étoit trop élevée pour que le sentiment de vengeance pût entrer dans son cœur ; l'idée de punir ceux qui mettoient bas les armes lui faisoit horreur ; il recevoit leurs soumissions avec tant de bonté & d'un air si affable , qu'en augmentant leur repentir il les forçoit à l'aimer avec plus d'ardeur qu'ils ne l'avoient haï

aupara-

auparavant; en même-temps qu'il engageoit les autres par cette conduite à suivre leur Liv. XXIII
exemple.

1594.

Tous ceux qui vouloient se soumettre, obtenoient de lui les conditions les plus favorables : il confirmoit leurs privilèges, comme s'ils n'eussent rien fait qui méritât qu'il les leur ôtât; s'il prenoit quelques engagements, il les réalisoit avec la plus grande fidélité; enfin, pour tranquilliser ceux qui auroient encore pu craindre sa vengeance, il fit publier une amnistie générale. C'étoit ôter tout prétexte à ceux qui persistoient encore dans leur révolte, & faire connoître que si la tranquillité publique n'étoit pas par-tout également rétablie, c'étoit à leur obstination qu'il falloit s'en prendre.

De si sages mesures, une conduite aussi prudente qu'elle étoit magnanime, affoiblirent tellement les forces de la ligue, que Philippe & le Duc de Mayenne ne pouvoient plus avoir la plus légère espérance de réussir dans leurs desseins; on a même peine à concevoir comment l'un & l'autre auroient pu encore avoir quelqu'espoir de parvenir à leur but. Mais Mayenne s'étoit engagé si avant avec les Espagnols, qu'il ne favoit comment se tirer avec honneur de la situation critique.

Motifs
qu'a Phi-
lippe de
continuer
la guerre.

1594. où il se trouvoit; sur-tout après avoir solem-
 Liv.XXIII nellement fait serment, avec plusieurs autres
 chefs de son parti, de ne jamais reconnoître
 Henri pour Souverain qu'il n'eût reçu l'abso-
 lution du Pape. Le Roi d'Espagne n'espéroit
 plus, sans doute, de placer sur la tête de sa
 fille Isabelle la couronne de France; mais sa
 haine pour Henri étoit tellement implacable,
 qu'elle l'animoit encore contre lui lors même
 qu'il se trouvoit dans l'impuissance de la sa-
 tisfaire. D'ailleurs, Philippe jugeant du cœur
 de Henri par le sien, le considéroit comme
 un ennemi irréconciliable, qui n'oublieroit
 jamais le mal qu'il lui avoit fait & celui qu'il
 avoit voulu lui faire. Il n'ignoroit pas aussi
 que Henri avoit de justes prétentions sur le
 royaume de Navarre, que Ferdinand le Ca-
 tholique avoit enlevé à ses ancêtres, par
 force & par adresse; il craignoit donc que
 Henri, après avoir triomphé de ses propres
 sujets & rétabli dans son royaume la tran-
 quillité, n'entreprit de recouvrer la Na-
 varre, ou pour s'en indemniser, n'atta-
 quât les domaines de l'Espagne dans les
 Pays-Bas.

Déterminé par ces considérations, Phi-
 lippe résolut de continuer la guerre en Fran-
 ce, de joindre ses forces à celles du Duc de

Mayenne, & de se rendre le maître du plus Liv. XXIII
 grand nombre des places qu'il pourroit sur 1594.
 les frontieres de la France du côté des
 Pays-Bas.

Ayant instruit de ses intentions l'Archiduc Siège de
Capelle.
 Ernest, celui-ci envoya au commencement
 du printemps le Comte de Mansfeldt avec
 une armée de douze mille hommes dans la
 Picardie. Mansfeldt commença son expédition,
 le neuvieme Mai, par le siège de la Capel-
 le, petite ville de la Thiérache, qui, attra-
 quée lorsqu'elle s'y attendoit le moins, fit
 peu de résistance.

Henri IV, instruit de l'entreprise des Es- Siège de
Laon.
 pagnols sur la Capelle, marcha à la tête de
 son armée vers cette place, dans l'intention
 de leur en faire lever le siège; mais quel-
 que diligence qu'il fît, il ne put arriver
 avant qu'elle eût capitulé: les Ducs de Ne-
 vers & de Bouillon l'ayant joint dans sa
 marche, & son armée se trouvant alors forte
 de douze mille hommes d'infanterie & de
 deux mille chevaux, il résolut de tenter
 quelque entreprise importante, qui le dé-
 dommâgeât de la perte de la Capelle. Une
 des villes les plus considérables alors de
 cette partie de la France, étoit Laon; cette
 ville étoit grande, bien fortifiée & pourvue

abondamment de toutes les choses nécessaires
 Liv.XXIII pour faire une longue résistance. Du Bourg,
 1594. un des plus braves officiers de la ligue,
 commandoit dans la place : sa garnison étoit
 nombreuse ; il y avoit aussi dans Laon un
 grand nombre de gentilshommes qui tenoient
 encore au parti de la ligue ; le Comte de
 Somerive, fils puiné du Duc de Mayenne,
 étoit à leur tête. Ces considérations, loin de
 détourner Henri de faire le siège de Laon,
 rendoient plus vif le désir qu'il avoit de la
 soumettre. Plus cette entreprise lui présentoit
 de difficultés, plus il avoit de motifs pour
 la tenter. Il investit la place & fit toutes ses
 opérations avec cette vigilance active qui
 lui étoit ordinaire. Les assiégés les traverserent
 autant qu'ils le purent ; dans plusieurs
 sorties qu'ils firent avant que le Roi eût pu
 mettre ses soldats à l'abri de leurs attaques,
 ils en tuerent plus de quatre cens. Mais ce
 qui inquiétoit le plus les assiégeans, c'étoit
 le voisinage de l'armée Espagnole, qui avoit
 été jointe par celle de Mayenne, qui la
 commandoit en chef. Philippe lui avoit donné
 ce commandement, afin de l'empêcher de
 faire son accommodement avec le Roi.

Vaines
 tentatives
 pour faire
 lever le
 siège.

Mayenne avoit plusieurs motifs d'agir dans
 cette occasion avec la plus grande vigueur ;

il sentoît que pour relever le courage abattu de ceux de son parti, il falloit qu'il fît quelque action d'éclat ; Laon étoit la ville la plus considérable de toutes celles qu'il avoit encore en sa possession ; outre son fils & plusieurs de ses plus fideles amis qui y étoient renfermés, il y avoit laissé ses effets les plus précieux, parce qu'il considéroit cette place, comme celle où ils couroient le moins de danger de tomber au pouvoir de l'ennemi. Sans perdre de temps, il marcha donc à son secours ; il avoit à peu près autant d'infanterie que Henri, mais bien moins de cavalerie ; & pour empêcher que le Roi ne tirât avantage de cette supériorité, il fit marcher son armée vers le côté de la ville qui regardoit un bois considérable, où la cavalerie ennemie ne pourroit agir. Henri l'avoit prévenu, il s'étoit rendu maître du bois & y avoit placé une partie de ses troupes. Mayenne les fit d'abord reculer ; mais le Roi leur ayant envoyé un renfort, elles revinrent à la charge, reprirent leur poste & se défendirent avec la plus grande bravoure contre les soldats vétérans Espagnols ; mais, malgré tous leurs efforts, elles auroient été obligées de se retirer une seconde fois, si la cavalerie du

Liv. XXIII

1594.

Roi, commandée par le Baron de Biron, (4)
 Liv.XXIII alors Maréchal de France, étant venu à
 1594. leur secours, n'eût mis pied à terre & combattu à leur tête. Le Roi arriva peu de temps après avec la plus grande partie de son armée, & si le terrain l'eût permis, l'action eut été générale; mais étant fort coupé de bois, il n'y eut que des escarmouches, dont l'avantage fut tantôt pour les troupes du Roi, tantôt pour celles du Duc. Celui-ci voyant, que la nuit approchoit, fit retirer ses troupes à quelque distance du bois, parce qu'il craignoit que la cavalerie ennemie tournant le bois ne tombât sur son arrière-garde.

Si la nature du terrain priva le Roi dans cette journée d'une partie de l'avantage que lui donnoit la supériorité de sa cavalerie, cette même supériorité lui servit beaucoup pour forcer l'ennemi à abandonner tout-à-fait le dessein de secourir Laon. Mayenne étoit obligé de tirer ses subsistances de différentes villes éloignées de son camp; avant d'y arriver, il falloit que ses convois traversassent

(4) Son pere avoit été tué depuis peu au siège d'Epernai.

pendant plusieurs lieues un pays entièrement ouvert, & étoient enlevés par les gros par- Liv. XXIII
tis de cavalerie du Roi, qui battoient con- 1594.
tinuellement la campagne. Envain Mayenne
les faisoit marcher de nuit, tantôt par un
chemin, tantôt par un autre, ils ne pou-
voient échapper à la vigilance active du
Duc de Longueville & du Maréchal de Bi-
ron, que le Roi avoit chargés de ces peti-
tes expéditions. Toujours en mouvement,
ils se portoient sur les passages; & comme
ils avoient pour eux la supériorité du nom-
bre, aucune des escortes que Mayenne en-
voyoit au-devant de ses convois ne pouvoit
tenir devant eux, ou s'ils vouloient faire
quelque résistance, ils étoient attaqués avec
tant de vigueur, qu'ils étoient toujours obli-
gés de chercher leur salut dans la fuite.
Enfin, voyant que son armée souffroit beau-
coup du manque de subsistance, il prit le
parti de décamper. S'il étoit difficile de le
faire à la vue d'un ennemi qui par la grande
supériorité de sa cavalerie, pouvoit le har-
celer continuellement dans sa retraite, il
étoit également impossible de se maintenir
plus longtemps dans un poste où il auroit
fallu périr de faim & de misère, ou se ré-
soudre à mettre bas les armes.

1594. Mayenne avoit été malheureux dans pres-
 Liv. XXIII que toutes ses entreprises, & sa réputation
 en avoit beaucoup souffert; mais dans cette
 occasion il donna une preuve éclatante de
 son expérience consommée dans le métier
 de la guerre, comme aussi d'un courage &
 d'une fermeté d'ame à toute épreuve; les
 dispositions qu'il fit pour assurer sa retraite,
 furent si sages, & l'ordre de bataille dans
 lequel marchaient ses troupes si bien con-
 certé, qu'en quelque endroit que le Roi les
 attaquât avec sa cavalerie, il ne pouvoit les
 entamer. Mayenne marchoit à pied à la tête
 de son avant-garde, & se faisoit autant ad-
 mirer par sa contenance fiere, que redouter
 par son courage; en même temps qu'il veil-
 loit à tout comme général, il combattoit
 par-tout comme soldat. De cette maniere il
 s'avança jusqu'à un défilé étroit, où il avoit
 fait placer de l'artillerie pour en assurer le
 passage; cette artillerie en imposa au Roi,
 qui fit faire halte à ses troupes, & cessa de
 troubler la retraite du Duc, qui continua sa
 marche jusqu'à la Fere, sans que l'ennemi
 l'inquiétât.

Laon ca-
 pitule.

Henri reprit alors les opérations du siège;
 les assiégés étoient sans espoir d'être secou-
 rrus, & cependant ils se défendirent encore

quelque temps ; mais voyant que leur nombre étoit considérablement diminué, ils offri- Liv. XXIII
 rent de rendre la place , si le Roi vouloit 1594.
 accorder à la garnison & au Comte de Sommerive les honneurs de la guerre. Henri y consentit, tant pour ménager le sang de ses sujets , que pour empêcher la ruine totale des fortifications d'une ville qu'il étoit de son intérêt de conserver en bon état. La capitulation fut signée le vingt-deuxieme de Juillet ; toutes les conditions en furent exécutées , de la part du Roi, avec la plus grande exactitude ; & ce Prince , loin de marquer le plus léger ressentiment de la longue résistance qu'il venoit d'essuyer , voulut profiter de cette occasion pour donner au Duc de Mayenne un témoignage de son estime , en traitant son fils avec beaucoup de considération & même d'amitié.

Tant de bonté , jointe à tant d'héroïsme Le Duc de Guise se foumet.
 & de magnanimité, avoit pour les ennemis de Henri des charmes auxquels il étoit bien difficile qu'ils résistassent. La réduction de Laon & le traitement favorable qu'avoient reçu de lui ses habitans & sa garnison , furent suivis de la reddition volontaire de Château-Thierry , d'Amiens & de Cambrai. Le Duc de Lorraine qui s'étoit déclaré pour

la ligue, l'abandonna & préféra de vivre en
 Liv. XXIII bonne intelligence avec un Prince pour qui
 1594. la fortune se déclaroit & dont le mérite avoit
 produit une révolution auffi étonnante. Le
 Duc de Guise, dans le cœur duquel les Es-
 pagnols avoient allumé par leurs promesses
 un grand désir de la royauté, & qui s'étoit
 vu ensuite négligé par eux au moment même
 où il croyoit n'avoir qu'un pas à faire pour
 monter sur le trône, fit auffi son traité par-
 ticulier avec le Roi, qu'il ne pouvoit s'em-
 pêcher d'admirer; il lui livra Rheims, Ro-
 croix, Vitry & plusieurs autres villes de la
 Champagne, & le Roi lui donna le gouver-
 nement de la Provence. (5)

Le Prince
 Maurice
 allége
 Gronin-
 gue.

Tandis que ces événemens si contraires
 aux vues du Roi d'Espagne étoient arrivés
 en France, le Prince Maurice avoit formé
 le siège de Groningue. C'étoit certainement
 de toutes les entreprises dont il s'étoit char-
 gé, la plus difficile. Quoique toutes les pla-
 ces qui environnoient cette ville, apparten-
 sent à la confédération, Verdugo, officier

(5) D'Avila Liv. XIV. De Thou Liv. CI. Meteren
 Liv. XIII. Bentivoglio an. 1594. Mém. de Sully
 Liv. VI,

Espagnol d'une grande expérience , qui en ^{Liv. XXIII} étoit gouverneur , l'avoit maintenue dans l'obéissance du Roi d'Espagne; il avoit, il est 1594. vrai, été soutenu par ceux des habitans qui suivoient la communion de Rome; & comme le nombre des Catholiques-Romains étoit beaucoup plus grand que celui des Protestans, ceux-ci n'avoient pu rien entreprendre en faveur de la confédération : néanmoins les Catholiques , aussi jaloux de leur liberté que les Protestans , n'avoient pas voulu consentir à recevoir dans leurs murs aucune garnison Espagnole. Trois mille d'entre eux avoient pris les armes , & , chargés de la défense de leur ville , ils avoient consenti seulement que neuf cens soldats des troupes étrangères du Roi d'Espagne prissent leurs quartiers dans les fauxbourgs.

Depuis long-temps le Prince Maurice s'occupoit du dessein de se rendre maître de Groningue; il avoit considéré que l'acquisition de cette place étoit d'autant plus importante , que c'étoit la seule de cette partie des provinces confédérées qui fût encore au pouvoir des Espagnols , & qu'elle leur ouvroit l'entrée des provinces du Nord. Verdugo n'avoit rien négligé pour mettre Groningue à couvert de toute entreprise. Dans plusieurs sanglantes

rencontres entre ses troupes & celles des
 Liv.XXIII Etats, l'avantage avoit toujours été pour cel-
 1594. les-ci; mais elles n'avoient dû leur succès
 qu'à la supériorité du nombre, & non au
 défaut de courage & de conduite de Verdu-
 go. Le Prince Maurice, toujours puissamment
 secondé par son cousin le Comte Guillaume
 de Nassau, avoit enfin réduit Verdugo à la
 nécessité de quitter la province, & s'étoit
 rendu maître de tous les passages par les-
 quels la ville de Groningue pouvoit tirer des
 renforts de troupes & des subsistances.

Les habitans n'avoient pas négligé d'in-
 struire l'Archiduc du danger qui les mena-
 çoit, & à leur sollicitation l'Empereur s'étoit
 intéressé pour eux auprès du Roi d'Espagne:
 il lui avoit représenté que, quoique les ha-
 bitans de Groningue désirassent ardemment
 de lui rester fideles, ils seroient forcés, si
 l'on n'envoyoit promptement une armée à
 leur secours, d'ouvrir les portes de leur ville
 à l'ennemi; qu'il devoit considérer que leur
 attachement à ses intérêts leur avoit fait es-
 suyer beaucoup plus de peines & de fatigues
 qu'à aucuns de ses autres sujets. Philippe
 avoit reçu favorablement ces représentations,
 & avoit fait une réponse très-flatteuse à la
 requête des habitans de Groningue; il avoit

même envoyé ordre à l'Archiduc de s'occu-
per des moyens de les secourir de préfé-
rence à tout autre objet. L'Archiduc étoit
alors dans l'impossibilité de le faire ; la plus
grande partie de ses troupes étoit employée
sur les frontières de France, & celles qu'il avoit
conservées, s'étant mutinées contre leurs of-
ficiers, parce qu'elles n'étoient pas payées, re-
fusoient d'obéir aux ordres même de l'Archiduc.

Le Prince Maurice put donc commencer
le siège de Groningue, sans craindre d'être
traversé dans ses opérations par les Espa-
gnols ; mais dans cet état de sécurité, sui-
vant les règles que sa prudence ordinaire lui
prescrivoit, il ne se contenta pas seulement
de fortifier ses lignes, mais il s'assura enco-
re, par de bonnes fortifications qu'il fit éle-
ver, des passages qui conduisoient des pro-
vinces méridionales à son camp. Pour mén-
ager le sang de ses soldats, il ouvrit la
tranchée à une distance assez éloignée ; si
par-là il retarda sa conquête, il en retira
l'avantage de conserver la vie à un grand
nombre de ses soldats, qui auroient pu périr
s'il eût commencé ses approches plus près
de la ville. Le trois de Juin ses batteries
commencerent à tirer, & en peu de temps
les ouvrages du dehors furent entièrement

ruinés. Les assiégés, alarmés de la rapidité
 Liv.XXIII des opérations de l'ennemi, appellerent à
 1594. leur secours les troupes étrangères, qui
 étoient en quartier dans les fauxbourgs. La
 place fut défendue avec beaucoup d'habileté
 & avec une intrépidité étonnante pendant
 plusieurs semaines; il y eut de part & d'au-
 tre beaucoup de sang répandu; mais les as-
 siégeans étant enfin parvenus à faire sauter
 un ravelin qui étoit la principale défense de
 la ville, les assiégés commencèrent à se dé-
 courager. Ils se plaignoient sans aucun mé-
 nagement de ce que le Roi d'Espagne aban-
 donnoit à l'ennemi, comme il le faisoit, des
 sujets qui s'étoient si fort distingués de tous
 les autres par leur attachement & leur fidélité.

Depuis longtems van Balen, leur premier
 magistrat, étoit fort mécontent du gouver-
 nement Espagnol; il profita avec beaucoup
 d'adresse de l'occasion que lui offroient les
 dispositions de ses concitoyens, & mit tout
 en usage pour les confirmer dans le ressen-
 timent que leur inspiroit l'ingratitude du Roi
 d'Espagne à leur égard. Il leur représenta qu'il
 y auroit de la folie à se flatter plus long-
 tems d'être secouru par un Prince plus jaloux
 de conquérir les domaines des autres que de
 conserver les siens; il leur peignit avec les

couleurs les plus noires les maux affreux ~~=====~~
 qu'ils auroient à endurer, si, s'obstinant à Liv. XXIII
 faire une plus longue résistance, ils prolongeoient le siège, ou si, par leur obstination 1595.
 à vouloir se défendre plus longtems, il arrivoit que leur ville fût prise d'affaut : s'étendant ensuite sur les avantages qu'ils retire-roient de leur accession à l'union d'Utrecht, il s'efforça de leur faire sentir que s'il étoit pour eux désirable de se soustraire à un joug étranger, il leur feroit infiniment plus avantageux de se soumettre aux généreux ennemis qui les assiégeoient, que d'être même délivrés des horreurs du siège.

Les exhortations de van Balen produisirent le plus grand effet, même sur les Catholiques-Romains : depuis longtems leur religion étoit le seul lien qui les attachoit au gouvernement Espagnol; l'indignation qu'excitoit en eux la négligence de Philippe à les secourir, avoit brisé entièrement ce lien, & ils avoient le desir le plus vif d'acquérir cette liberté civile qui étoit la source de la prospérité & du bonheur des provinces confédérées.

Les habitans de Groningue déterminés par des motifs aussi puissans envoyèrent des députés au camp des assiégeans, pour traiter de la reddition de leur ville. Ils obtinrent du Groningue s'unit à la confédération.

===== Prince Maurice les conditions les plus avan-
 Liv. XXIII tageuses. Dès ce moment Groningue fut dé-
 1594. clarée membre de l'union d'Utrecht ; tous
 les privilèges, ainsi que toutes les exemptions
 dont ses habitans avoient toujours joui leur
 furent conservés ; on ne changea rien au
 gouvernement civil ; & la liberté de conscience
 fut établie, avec la restriction cependant que
 la religion Réformée seroit la seule dont
 l'exercice seroit public. Les habitans de Gro-
 ningue s'engagerent de leur côté à recon-
 noître l'autorité souveraine des Etats, à se
 soumettre aux loix générales de l'Union, à
 payer leur part des dépenses publiques & à
 recevoir dans leurs murs, quand les Etats le
 jugeroient nécessaire, les troupes qu'ils leur
 enverroient. On permit aux troupes du Roi
 d'Espagne de sortir avec armes & bagages &
 de se retirer par-tout où elles voudroient. La
 capitulation fut signée le vingt-troisième juil-
 let, & le même jour le Prince Maurice entra
 dans la ville ; il y resta jusqu'à ce que cer-
 tains articles de la capitulation furent exé-
 cutés, en donna le gouvernement au Comte
 Guillaume de Nassau, son parent, & en par-
 tit ensuite pour se rendre à la Haye (6).

(6) Meteren Liv. XVII. Bentivoglio Part. III.
 Liv. I. Grotius Liv. III.

Tandis que la puissance du Roi d'Espagne s'affoiblissoit de jour en jour dans les provinces maritimes, le désordre & la confusion régnoient dans le Brabant. Les troupes Wallonnes & Espagnoles étoient rentrées dans leur devoir; mais pour les y déterminer, il avoit fallu leur payer ce qui leur étoit dû de leur solde, & ce n'avoit été qu'avec beaucoup de peines que l'Archiduc s'étoit procuré l'argent nécessaire pour cela. Les troupes Italiennes, auxquelles il étoit aussi dû de très-gros arrérages, résolurent d'user des mêmes mesures dont les Espagnols & les Walons s'étoient servis avec tant de succès. Plusieurs de leurs officiers même approuverent cette résolution; en conséquence ces mutins s'emparèrent de la ville de Sichen, où plusieurs d'entre eux étoient en quartier. Les soldats de toutes les garnisons des villes voisines suivirent leur exemple, & les ayant joints, ils formerent un corps d'environ deux mille hommes, tant cavaliers que fantassins.

Non contents de mettre à contribution le pays voisin, ils se répandirent dans tout le Brabant, poussèrent leurs incursions jusqu'aux portes de Bruxelles, où résidoit l'Archiduc; pillèrent & traitèrent le peuple avec autant d'inhumanité que s'ils eussent été en pays en-

Liv. XXIII

1594.

Mutinerie
des soldats
Espagnols
& Italiens.Le Prince
Maurice
les favo-
rise.

===== nemi. L'Archiduc, après avoir employé en
 Liv. XXIII vain la voie de la persuasion pour les faire
 1594. rentrer dans leur devoir, se vit forcé d'avoir
 recours à la force des armes pour les y con-
 traindre. Il envoya contre eux Louis de
 Velasco , & lui ordonna d'aller avec les
 troupes Espagnoles, dont il venoit d'acheter
 la soumission, les assiéger dans Sichen. Dès le
 commencement de cette sédition le Prince
 Maurice avoit offert aux séditieux un asile
 dans les provinces-unies, & ils avoient ré-
 pondu à cette invitation qu'ils ne rejetoient
 point cette offre, mais qu'avant de l'accepter,
 ils étoient résolus de se défendre dans Sichen
 contre les troupes Espagnoles, aussi longtems
 qu'ils le pourroient. Leur défense en effet
 fut très-vigoureuse , ils firent plusieurs for-
 ties dans lesquelles il y eut beaucoup de
 monde de tué, tant de leur côté que de celui
 des assiégeans. Mais les assiégés voyant que
 la place étoit trop foible pour pouvoir faire
 une plus longue résistance contre un ennemi
 qui leur étoit infiniment supérieur, ils prirent
 le parti de l'abandonner, & de se retirer sous
 les murs de Breda & de Gertrudenberg, où
 les sujets de la république leur apportoitent
 toutes les provisions dont ils pouvoient avoir
 besoin. Un traitement aussi singulier de la

part d'un ennemi avoit pour principe le dé- ~~_____~~
 fir de prolonger leur révolte; mais le Prince Liv. XXIII
 Maurice ne fit auprès d'eux aucunes ten- 1594.
 tatives pour les engager à entrer au service
 des Etats; il souffrit même que l'Archiduc
 leur envoyât un député pour traiter avec
 eux, & lorsqu'après une longue négociation
 ils furent convenus de prendre leurs quar-
 tiers à Tirlemont, & d'y rester jusqu'à ce
 qu'on les eût satisfaits, le Prince ne s'opposa
 point à leur départ. Ils avoient exigé que
 l'Archiduc leur envoyât en ôtage pour sû-
 reté de ses promesses un gentil-homme Es-
 pagnol. Les finances du Roi d'Espagne étoient
 alors dans un si grand désordre, que, ne
 pouvant point payer les arrérages dûs à ces
 séditieux, on fut obligé de les laisser à Tir-
 lemont dans l'inaction presque toute une
 année (7).

Avant l'expiration de ce terme, l'Archiduc Ernest fut attaqué d'une fièvre éti- Mort de
l'Archiduc
Ernest.
 que, qui le mit au tombeau le vingtième Février
 mille sept cens quatre-vingts-quatorze, dans
 la quarante-deuxième année de son âge. Il
 nomma en mourant le Comte de Fuentes

(7) Grotius Liv. III. Meteren Liv. XVII. Ben-
 tivoglio Part. III. Liv. I.

~~Comte de Mansfeldt~~ pour lui succéder dans le gouvernement
 Liv.XXIII général des Pays-Bas ; son choix fut ratifié
 1594. peu de temps après par le Roi d'Espagne. Fuentes avoit été envoyé dans les Pays-Bas, peu de temps avant la mort du Duc de Parme, & conformément à l'intention du Roi, il avoit été chargé de la partie principale de l'administration, sous le Comte de Mansfeldt & l'Archiduc Ernest. Il avoit conseillé, ou plutôt il avoit forcé le premier à publier un édit barbare, pour qu'on mît à mort tous les prisonniers qu'on feroit. Les soldats du Roi, qui dans les incursions qu'ils faisoient dans les Provinces-Unies se contentoient auparavant de lever des contributions, furent autorisés par ce même édit à mettre tout à feu & à sang.

Les Etats avoient publié de leur côté une espece de manifeste, dans lequel, après avoir exprimé toute l'horreur que leur inspiroit l'édit cruel du Comte de Mansfeldt, ils déclaroient que si dans un temps qu'ils limitoient, il ne le révoquoit pas, ils useroient de représailles, & que leurs troupes en useroient à l'égard des sujets du Roi, comme les siennes en useroient à l'égard de ceux de la république. Fuentes avoit sollicité l'édit sous le prétexte de rétablir promptement.

ment la tranquillité dans les Pays-Bas. Le ~~peu~~ peu de succès qu'avoient eu les moyens ^{Liv. XXIII} violens qu'avoit employé le Duc d'Albe, 1594. son parent, auroit dû convaincre Fuentes, qu'en égard au degré de force qu'avoit acquis la confédération, de pareils moyens, loin de mettre fin aux calamités de la guerre, ne pouvoient que les perpétuer, en les aggravant. Le Comte de Mansfeldt ne tarda pas à en faire la triste expérience, & les maux que produisit son édit furent si grands, qu'il prit enfin le parti de le révoquer, ou, au moins, donna des ordres pour empêcher qu'on ne s'y conformât.

La grande influence que Fuentes avoit ^{Mécon-} dans toutes les affaires du gouvernement, ^{tentemens} avoit indisposé toute la noblesse Flamande; ^{de la no-} elle s'étoit plainte amèrement, comme elle ^{blesse Fla-} l'avoit fait du temps du Cardinal Granvelle, ^{mande.} de ce qu'on la laissoit dans l'inutilité, & quelque temps avant la mort de l'Archiduc Ernest elle avoit fait paroître son mécontentement d'une manière assez éclatante; mais ce mécontentement devint encore plus grand, quand le Comte de Fuentes fut reconnu gouverneur général. Ce fut alors qu'elle connut combien peu avoient été sinceres les promesses que le Roi d'Espagne lui avoit

faites quelques années auparavant, quand
 Liv. XXIII elle avoit donné son consentement au retour
 1594. des troupes Espagnoles; elle croyoit voir
 dans toute la conduite du Roi, qu'il avoit
 peu de confiance en elle, & commençoit à
 être enfin persuadée que ç'avoit été avec
 raison que le Prince d'Orange lui avoit dit
 pour la détourner de faire son accommodement
 particulier avec le Duc de Parme : que
 par cet accommodement elle alloit réduire
 le pays à n'être plus qu'une misérable province
 de l'Espagne. Le Duc d'Arſchot & le
 Comte de Mansfeldt, qui croyoient que la
 préférence sur Fuentes leur étoit due, ne
 voulurent point servir sous lui; ils donnerent
 la démission de leurs emplois, & quitterent
 les Pays-Bas. Le Duc d'Arſchot se retira à Venise,
 où il mourut quelque temps après; le Comte
 de Mansfeldt alla en Hongrie, & y commanda
 les armées de l'Empereur contre les Turcs.

Conduite
 vigoureuse
 de
 Fuentes.

Fuentes cependant avoit pris possession de
 l'emploi important qui lui étoit confié, &
 malgré la prévention que les Flamands avoient
 contre lui, & qui sembloit être bien fondée,
 il leur persuada par les preuves qu'il donna
 de sa grande habileté qu'il n'étoit pas au des-
 sous de la place qu'il occupoit. Son premier

soin fut de dissiper l'esprit de sédition qui s'étoit répandu sur toute l'armée, & ce fut avec tant de succès qu'il parvint en peu de mois à la mettre sur le pied le plus respectable, tant par le rétablissement de la discipline que par les recrues qu'il fit faire pour compléter les différens corps qui la composoient.

Liv. XXIII

1594.

Jamais le Roi d'Espagne n'avoit eu plus de besoin d'un gouverneur dans les Pays-Bas qui eût de grands talens. Malgré tous les efforts qu'il avoit faits pour empêcher la ruine de la ligue en France, elle étoit sur le point d'expirer. Henri IV, fermement établi sur son trône, venoit de lui déclarer la guerre & de défendre à ses sujets tout commerce avec ceux de Philippe, en même temps qu'il leur avoit permis d'attaquer les Espagnols par-tout où ils les trouveroient & de s'emparer de leurs possessions, dans quelque partie du monde qu'elles fussent.

La France déclare la guerre à l'Espagne.

Cette démarche de Henri étoit inconsidérée; son royaume étoit épuisé, & après une guerre aussi longue & aussi désastreuse que celle qu'il venoit d'essuyer, il pouvoit paroître contre toute prudence d'en entreprendre une nouvelle. Personne ne le sentoît mieux que lui, mais il pensoit que dans les

Motifs de Henri.

_____ dispositions où étoit le Roi d'Espagne, il ne
 Liv. XXIII pouvoit raisonnablement préfumer qu'il vou-
 1594. lût consentir à faire la paix à des conditions
 que l'honneur de sa couronne lui permît
 d'accepter. Dans cette persuasion, Henri con-
 sidéroit la continuation de la guerre avec
 l'Espagne comme indispensable, il la croyoit
 nécessaire pour achever d'étouffer tout-à-fait
 le germe de la sédition dans ses propres
 états. Une guerre étrangère lui paroissoit le
 seul moyen d'en bannir la discorde entière-
 ment. Cette guerre n'étant plus une guerre
 de religion, mais une guerre de politique,
 de couronne à couronne, il étoit naturel de
 penser que les Catholiques-Romains auroient
 moins de répugnance à la continuer, que si
 on lui laissoit son premier aspect, & qu'ils
 crussent que le Roi d'Espagne combattoit en-
 core pour la religion. On peut croire cepen-
 dant que ces motifs acquéroient une nou-
 velle force de l'animosité personnelle que
 Henri devoit avoir contre Philippe. Ce Prince
 l'avoit toujours traité avec beaucoup de dé-
 dain, &, sous prétexte des intérêts de la
 religion, il avoit mis tout en œuvre, d'a-
 bord pour l'exclure, ensuite pour le faire
 cheoir de son trône. D'ailleurs, Henri avoit
 en horreur les artifices que Philippe avoit

mis

mis en usage pour abolir en France la loi salique : les termes dans lesquels étoit conçue sa déclaration de guerre, faisoient assez connoître que son ressentiment particulier avoit beaucoup influé sur la résolution qu'il avoit prise. Liv. XXIII
1594.

La réponse que le Roi d'Espagne fit à cette déclaration, fut conforme à son caractère. Il y disoit qu'il n'avoit pris part aux affaires intérieures de la France, que pour assurer la prospérité des François & empêcher la ruine dont la religion étoit menacée; il ajoutoit que son intention n'étoit pas d'entrer en guerre, ni avec la couronne ni avec la nation Françoisise, mais de continuer, comme il avoit fait jusqu'à présent, de protéger & de défendre les vrais Catholiques contre l'oppression du Prince de Béarn & de ses auteurs. (8)

Avant de rendre publiques leurs déclarations de guerre, les deux Rois avoient fait leurs préparatifs pour la soutenir avec vigueur : mais Henri ne s'en étoit pas tenu à ce soin, il avoit encore fait un traité d'alliance offensive & défensive avec les Pro- Continuation de la guerre.

(8) D'Avila Liv. XIV.

1595. **Liv. XXIII** **1595.**vinces-Unies , qui , en exécution d'un article de ce traité , envoyèrent Philippe , Comte de Nassau , faire une invasion dans la province de Luxembourg , à la tête d'un corps de cavalerie & d'infanterie. Il le fit d'abord avec quelque succès ; mais attaqué par le brave Verdugo , que le Comte de Fuentes avoit envoyé contre lui avec des forces supérieures , il fut obligé après quelques escarmouches de se retirer ; & suivant les ordres que lui en donnerent les Etats , il se porta vers les frontieres du Brabant , où le corps de troupes qu'il commandoit , pouvoit être aussi utilement employé pour la France que dans la province de Luxembourg , puisqu'il devoit également retenir dans les Pays-Bas les forces du Roi d'Espagne.

Siège de Catelet.

Le Comte de Fuentes voyant que l'armée des Etats , même après avoir été renforcée par ces troupes , ne suffisoit pas pour occuper celle qu'il avoit mis sur pied , en laissant une partie à Mondragone & partit pour la Picardie avec le reste. Sa première tentative fut le siège du Catelet , dont il se rendit maître en peu de temps , quoique la place fût bien fortifiée & que la garnison fît une vigoureuse résistance.

Affaires de Gome-

Tandis que Fuentes étoit occupé du siège

de cette place, il avoit conçu l'espoir de se ~~rendre~~
 rendre maître sans effusion de sang de la Liv. XXIII
 ville & du château de Ham. Un officier, 1595.
 nommé Orvilliers, commandoit dans celui-ci,
 & Gomeron, son frere, dans celle-là. Tous ron & d'Orvil-
liers.
 deux étoient partisans outrés de la ligue :
 Gomeron, préférant les intérêts du Roi d'Es-
 pagne à ceux de son légitime Souverain, ré-
 solut de livrer sa place, & demanda vingt
 mille écus de récompense à Fuentes, & une
 somme beaucoup plus considérable, s'il pou-
 voit déterminer son frere à suivre son exem-
 ple ; & comme il comptoit ne trouver au-
 cune résistance de sa part, il offrit de s'en-
 gager personnellement à faire remettre le
 château après qu'il auroit livré la ville. Sa
 proposition fut acceptée : le Comte de Fuen-
 tes paya à Gomeron les vingt mille écus,
 & entra dans la ville à la tête de mille Es-
 pagnols ; mais il avoit auparavant exigé que
 Gomeron & deux autres de ses freres qui
 étoient avec lui, restassent en sa puissance
 jusqu'à ce qu'Orvilliers lui eût remis le châ-
 teau. Gomeron, qui ne soupçonnoit pas dans
 son frere d'autres dispositions que celle qu'il
 avoit lui-même, avoit accepté cette condi-
 tion, d'autant qu'il n'imaginoit pas qu'Or-
 villiers voulût l'exposer, ainsi que ses deux

————— autres freres , à la vengeance des Espagnols :
 Liv. XXIII d'ailleurs , leur mere étoit dans le château ,
 1595. & Gomeron pensoit qu'Orvilliers ne résiste-
 roit point aux sollicitations qu'elle lui feroit ,
 quand elle verroit le danger auquel seroient
 exposés ses trois autres fils. Ses espérances
 furent trompées ; d'Orvilliers aima mieux
 abandonner ses trois freres à leur sort , que
 de trahir les intérêts de sa patrie , en livrant
 à ses ennemis une place dont la défense lui
 avoit été confiée. Cette résolution prise il
 introduisit dans le château le Duc de Bouil-
 lon , avec un corps de troupes considéra-
 ble , qui attaqua les Espagnols dans la ville ,
 en passa une partie au fil de l'épée & fit les
 autres prisonniers. La mere d'Orvilliers , épou-
 vantée des suites que pourroit avoir cet évé-
 nement pour ses trois enfans , qui étoient
 au pouvoir du Comte de Fuentes , alla le
 trouver , l'assura qu'Orvilliers se repentoit de
 ce qu'il venoit de faire , & lui livreroit le
 château s'il vouloit s'avancer avec son ar-
 mée pour s'en rendre maître. Le Comte ,
 trompé par les assurances de cette femme ,
 qui les lui donnoit avec l'air de la plus
 grande sincérité , marcha avec toutes ses for-
 ces vers Ham ; mais voyant qu'Orvilliers avoit
 trompé sa mere , & que même pour éviter

ses importunités il s'étoit démis de son gou-
 vernement & s'étoit retiré du château, il se
 livra à toute sa colere, & fit mettre Gome-
 ron à mort en présence de toute l'armée. Si
 ce malheureux ne méritoit pas un traitement
 si sévere de la part du général Espagnol, le
 châtiment qu'il éprouvoit étoit dû à sa perfidie & à sa trahison; sa mort étoit la digne récompense de son avarice.

Le Comte de Fuentes, après avoir fait
 reposer quelque tems ses troupes, marcha
 vers Dourlens, dont il se proposoit de faire
 le siège. Cette ville, située sur les fronti-
 eres des Pays-Bas, étoit bien fortifiée; elle
 avoit une garnison composée de soldats d'é-
 lite : encore faisoit-il la renforcer pour em-
 pêcher la place de tomber entre les mains
 des ennemis. Aussitôt que le maréchal de
 Bouillon & l'amiral de Villars, que Henri
 avoit chargés du soin de veiller sur les mou-
 vemens de l'ennemi, avoient appris que
 Dourlens étoit investie, ils avoient rassemblé
 un corps d'environ quinze cens hommes d'in-
 fanterie & de mille chevaux, avec lequel
 ils s'avancerent vers la ville dans l'espérance
 de s'y jeter, en se faisant un passage à tra-
 vers les lignes des assiégeans. Fuentes, in-
 struit de leur dessein, ne laissa dans ses lignes

Liv. XXIII -
 1595.
 Siège de
 Dourlens.

Liv. XXIII **1595.** que le nombre de troupes nécessaires pour les garder, & marcha en ordre de bataille jusqu'à un terrain situé avantageusement, à quelque distance de la ville. Le maréchal de Bouillon voyant la disposition des ennemis fut d'avis de se retirer; mais l'intrépide de Villars, qui avoit plus de courage que de prudence, & qui écoutoit moins les conseils qu'il lui donnoit que son ardeur & son impétuosité, s'obstina à vouloir continuer sa marche, & s'avança inconsidérément à la tête de l'infanterie, jusqu'à ce que l'ennemi l'eut enveloppée de toutes parts. Alors commença un combat sanglant, qui ne cessa que quand tous les François & Villars lui-même eurent été tués. La cavalerie ne put se retirer qu'avec beaucoup de peine & une perte considérable.

Pendant ce combat la garnison avoit fait une sortie, qui, quoique vigoureuse, fut sans succès, par les sages précautions que les assiégeans avoient prises pour assurer leur tranchée. Fuentes reprit alors ses opérations, & les poussa avec la plus grande vigueur. Il y avoit dans la ville plus de trois cens gentilshommes, qui par leur exemple inspiroient tant d'ardeur à la garnison avec laquelle ils combattoient sans cesse

qu'elle put tenir encore plusieurs jours contre les efforts des assiégeans. Mais ils man-
quoient d'expérience & leur habileté n'étoit pas à beaucoup près aussi grande que leur courage; aussi succomberent-ils sous l'effort des Espagnols, dans l'assaut que ceux-ci donnerent à la place le trente-un Juillet, où plus de mille des assiégés périrent, avec le Comte de Dinan, leur gouverneur.

Liv. XXIII

1595.

Enorgueilli par ce succès, le Comte de Fuentes résolut de faire le siège de Cambrai; la prise de cette ville importante étoit le but principal de son expédition.

Siège de
Cambrai.

Cambrai avoit été enlevée aux Espagnols, comme nous l'avons dit, par le Duc d'Anjou, qui l'avoit donné à Catherine de Médicis, sa mere; laquelle en avoit donné le gouvernement, ainsi que de la citadelle, à un gentilhomme nommé Balagny. Balagny, profitant des troubles, avoit prétendu que cette place lui appartenoit en propre, & depuis plusieurs années il s'y étoit maintenu dans une entière indépendance, parce qu'il avoit toujours observé la plus exacte neutralité; mais, lors de la destruction totale de la ligue, il s'étoit vu forcé de faire le choix d'un souverain & de se déclarer pour le Roi de France, ou pour celui d'Espagne, il avoit préféré le

premier, à condition qu'il lui laisseroit la
 Liv.XXIII jouissance de sa souveraineté, & même lui
 1595. permettroit de porter le titre de Prince de
 Cambrai; conditions que Henri n'avoit pas
 balancé de lui accorder, dans la crainte que
 s'il les lui refusoit, il ne se déclarât en faveur
 du Roi d'Espagne, qui certainement les lui
 eût accordées.

Balagny, assuré de sa principauté, ne
 négligea rien pour mettre Cambrai en état
 de défense; il en avoit augmenté les forti-
 fications, & pour les défendre il avoit trois
 mille hommes d'infanterie & six cens de ca-
 valerie, la plupart François, & tous d'une
 valeur reconnue. La ville étoit très-forte,
 & pourvue abondamment de munitions de
 guerre & de bouche.

Plusieurs des principaux officiers du Comte
 de Fuentes voulurent le dissuader d'en faire
 le siège; ils lui représenterent qu'il ne pour-
 roit s'en rendre maître avant l'hiver, &
 qu'il pourroit aussi arriver que le Roi de
 France, n'ayant plus d'ennemis qui l'occu-
 passent ailleurs, viendrait l'attaquer avec une
 armée bien supérieure à la sienne, qui alors
 se trouvant affoiblie par les fatigues du siège
 seroit peu en état de se défendre. Mais
 Fuentes étoit jaloux de commencer son ad-

ministration par une acquisition importante, & les succès qu'avoient eu les entreprises qu'il venoit d'exécuter, l'avoient tellement enflé, qu'il ne fit aucun cas de ces remontrances & persista dans sa résolution. Aussitôt qu'il eut reçu un renfort considérable des provinces voisines, il commença les opérations du siège : elles furent poussées avec la plus grande vigueur, & conduites avec une habileté qui auroit fait honneur aux plus grands généraux de ce temps. La défense des assiégés étoit vigoureuse : de Vic la conduisoit avec la plus grande habileté, le Roi le leur avoit envoyé avec un renfort de troupes. Cependant les assiégeans purent en peu de semaines établir leurs batteries assez près pour renverser entièrement quelques-unes des principales fortifications de la place ; & une partie des murailles : malgré ces avantages, le succès étoit encore fort douteux ; les difficultés que Fuentes avoit à surmonter pour se procurer des subsistances, étoient si grandes, si décourageantes, qu'il ne falloit pas moins qu'une résolution aussi ferme que la sienne & la crainte de ternir la gloire qu'il avoit déjà acquise, pour l'empêcher d'abandonner son entreprise.

1595. Les habitans de la ville lui en fauverent
 Liv. XXIII la honte : habitués , comme ils l'avoient
 été , à être gouvernés par leurs évêques
 avec douceur & modération , ils suppor-
 toient depuis long-temps avec impatience la
 conduite fiere & hautaine de Balagny à leur
 égard. L'insolence de sa femme , ses extor-
 sions , ses rapines , les avoient en quelque
 forte réduits au désespoir. Cette femme avoit
 tout pouvoir sur l'esprit de son mari ; & les
 habitans de Cambrai qui le savoient , s'é-
 toient adressés secrètement au Roi de France
 pour le supplier de les délivrer de l'oppres-
 sion dans laquelle on les tenoit , lui offrant
 de le reconnoître pour leur Souverain & de
 recevoir dans leurs murs les troupes qu'il
 voudroit leur envoyer. Balagny avoit mis
 dans ses intérêts la belle Gabrielle , qui ,
 ayant beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi ,
 l'engagea , non-seulement à refuser les offres
 des habitans de Cambrai , mais encore à
 maintenir leur tyran dans l'autorité usurpée
 qu'il exerçoit.

Cette conduite de Henri IV lui avoit fait
 partager avec Balagny le ressentiment des
 habitans de Cambrai , au point qu'ils résolurent
 de saisir la première occasion qui se
 présenteroit de rentrer sous l'obéissance du

Roi d'Espagne. Les ecclésiastiques , qui
 étoient en grand nombre dans la ville , ne Liv.XXIII
 négligerent rien pour les confirmer dans 1595.
 cette résolution , espérant se procurer par-là
 le rétablissement de l'autorité de leur arche-
 vêque , que Balagny avoit chassé. Le plan
 formé , ils attendoient à l'exécuter jusqu'à
 ce qu'ils virent Balagny & de Vic unique-
 ment occupés de l'assaut qu'ils croyoient que
 les Espagnols alloient leur livrer : le mo-
 ment étoit favorable ; ils en profiterent , pri-
 rent les armes & s'emparerent d'une porte
 de la ville. De Vic , Balagny & sa femme ,
 firent tout ce qu'ils purent pour les faire
 changer de résolution : tous leurs efforts fu-
 rent inutiles ; deux des principaux habitans
 furent envoyés au Comte de Fuentes , &
 lui offrirent de lui livrer la ville aux condi-
 tions suivantes , qui furent toutes agréées :
 » Qu'on ne permettroit aux soldats aucune
 » espece de pillage ; que le passé seroit ou-
 » blié & pardonné ; que tous les privileges
 » des habitans seroient confirmés , & que
 » l'archevêque seroit rétabli dans tous ses
 » droits, juridiction & autorité «.

La garnison se retira alors dans la cita-
 delle : elle espéroit pouvoir y tenir long-
 temps ; mais après qu'on eut fait une visite

1595. **Liv. XXIII** exacte des magasins , & qu'on connut qu'ils ne contenoient pas des vivres pour plus de trois jours , la garnison , à la première sommation qui lui fut faite , consentit de capituler. C'étoit l'avarice de la femme de Balagny qui l'avoit réduite à cette extrémité ; à l'insçu de son mari elle avoit vendu , à des prix exorbitans , toutes les provisions de bouche qui avoient été renfermées dans les magasins.

Pendant le siège cette femme avoit , dans plusieurs occasions , donné des preuves d'un courage & d'une capacité au-dessus de son sexe ; mais ne pouvant étouffer les remords de sa conscience & supporter l'idée des suites sinistres qu'avoit eu pour son ambition son extrême avarice , elle se livra à la tristesse qui l'accabloit , & n'écoutant que son désespoir elle refusa non seulement les secours que voulurent lui donner les médecins , mais même de prendre aucune espèce de nourriture , & mourut avant que la citadelle eût été remise aux Espagnols.

La capitulation fut signée le septième Octobre , & la garnison sortit de la ville avec les honneurs de la guerre. Fuentes y mit en quartier deux mille soldats Allemands , & cinq cens Espagnols dans la citadelle : il par-

tit ensuite avec le reste de son armée, qu'il ~~mit~~
 mit aussi en quartier dans la Flandre ; l'Ar- Liv. XXIII
 tois & le Hainaut. (9)

1595.

Affaires
de Bour-
gogne.

Henri IV n'avoit pas vu avec indifférence les succès du Comte de Fuentes ; la perte des villes importantes que les Espagnols venoient de lui enlever, lui avoit été fort sensible, & il eût marché en personne à leur secours, si sa présence n'eût pas été nécessaire dans une autre partie de son royaume. Philippe II, résolu de pousser la guerre avec vigueur, s'étoit proposé de la porter en même temps en divers endroits ; il avoit, en conséquence, ordonné à Velasco, connétable de Castille & gouverneur du Milanois, de marcher avec une armée de dix mille hommes vers la Bourgogne. Velasco fut joint dans la Franche-Comté par le Duc de Mayenne, qui lui amena un renfort de mille hommes d'infanterie & de quatre cens chevaux. L'armée Espagnole se trouvant alors infiniment supérieure à celle qu'avoit pû rassembler le Maréchal de Biron qui commandoit dans ces quartiers, Henri IV avoit tout lieu de craindre pour la province de Bourgogne ; dans

(9) D'Avila Liv. XV. Bentivoglio Part. III. Liv. II.

l'intention de marcher à son secours , il en-
 Liv. XXIII voya ordre aux corps de troupes qu'il avoit
 1595. dans différens endroits de se réunir & de
 le suivre , & , sans les attendre , il marcha
 à la tête de dix-huit cens hommes , tant d'in-
 fanterie que de cavalerie , à la rencontre des
 ennemis ; son dessein étoit de les harceler
 & , en retardant leur marche , de donner le
 temps à son armée de le joindre.

Rencon-
 tre de Fon-
 taine-
 François.

Les Espagnols avoient passé la Saone &
 s'étoient avancés jusqu'à Fontaine-Françoise.
 Henri y attaqua leur avant-garde , à la tête
 de sa cavalerie , avec une impétuosité qui
 surprit le général Espagnol. Dans cette oc-
 casion Henri fut vivement secondé par le
 marquis de Mirebeau , le comte de Gram-
 mont & plusieurs autres Seigneurs , mais sur-
 tout par le maréchal de Biron. Ce dernier ,
 couvert du sang qui sortoit d'une blessure
 qu'il avoit reçue dès le commencement de
 l'action , combattoit avec une ardeur incroya-
 ble. Tous les soldats , animés par leur exem-
 ple , & plus encore par celui de leur Souve-
 rain , qu'ils voyoient combattre comme un sim-
 ple soldat , étoient entrés , si l'on peut parler
 ainsi , en frénésie. Henri , leur Roi , étoit à
 leur tête , il se précipita au milieu des enne-
 mis , rompit leurs rangs & les mit en déroute.

Si Velasco eut précipité la marche du gros ~~de son armée~~ de son armée, Henri eût été enveloppé de Liv. XXIII
 tous côtés & il lui auroit été impossible d'é- 1595.
 chapper; consultant moins sa prudence que
 son courage, ce Prince s'étoit témérairement
 engagé dans ce combat, qui lui auroit été
 très-funeste, si sa valeur n'eût suppléé au
 nombre & n'eût jetté la crainte & l'effroi
 parmi les ennemis. Leur général même, in-
 timidé par l'intrépidité avec laquelle il le
 voyoit combattre, fit battre la retraite, &
 laissa Henri maître du champ de bataille. Le
 lendemain de grand matin Velasco fit repas-
 ser la Saone à son armée. Mayenne, pour
 l'en détourner, lui avoit fait envain connoi-
 tre l'état de foiblesse où se trouvoit Henri;
 il ne réussit pas mieux lorsqu'il le sollicita
 de lui laisser une partie de ses troupes, pour
 qu'il pût faire lever aux royalistes le siège
 de Dijon qu'ils avoient commencé, & en
 même temps pour couvrir les autres villes
 situées sur la riviere dont il étoit encore maî-
 tre. Non content de s'obstiner dans son re-
 fus, le général Espagnol continua sa mar-
 che, ne s'arrêta que lorsqu'il fut près de la
 ville de Gray, & fit fortifier son camp avec
 autant de soin que si l'ennemi eût dû l'atta-
 quer, résolu de l'y attendre & de se tenir
 seulement sur la défensive.

Cette conduite de Velasco prouvoit com-
 Liv. XXIII bien Henri IV étoit pour lui un ennemi re-
 1595. doutable ; se rendant justice , il favoit com-
 bien ses talens militaires étoient inférieurs à
 ceux de ce Prince. Mais le Duc de Mayen-
 ne, en même-temps qu'il voyoit quel étoit
 le vrai principe de sa timidité , croyoit aussi
 avoir apperçu dans la conduite de Velasco
 des signes de méfiance qui l'offensoient. Le
 Duc l'attribuoit aux ordres que le Roi d'Es-
 pagne avoit donnés à son général , & ne pou-
 voit douter qu'à l'instigation de ses ministres
 en France , Philippe n'eût conçu de ses des-
 feins la plus grande jalousie. Ces considéra-
 tions le jettoient dans une grande perplexi-
 té ; d'un côté , il pouvoit croire qu'il seroit
 bientôt abandonné par les Espagnols , comme
 il l'avoit déjà été en France de la plupart
 de ceux de son parti ; d'un autre côté , son
 pouvoir étant alors aussi peu considérable
 qu'il l'étoit , il ne pouvoit se flatter d'obtenir
 du Roi des conditions avantageuses. Après
 avoir long-temps délibéré , son premier des-
 sein fut d'aller à Madrid pour y justifier lui-
 même sa conduite & faire voir à Philippe
 combien étoient faux les rapports de ses mi-
 nistres ; mais la bonté de Henri lui sauva
 cette démarche aussi humiliante qu'indiscrete ;

ce Prince généreux, instruit de l'embarras où ~~se~~
 se trouvoit le Duc, lui envoya Lignerac, ^{Liv. XXIII}
 qu'il savoit être son ami, pour l'assurer de 1595.
 son estime & lui dire qu'il le recevrait en
 grace & lui accorderoit même les conditions
 les plus honorables.

Comme le Duc avoit fait serment de ne
 reconnoître l'autorité de Henri, qu'après
 qu'il auroit été absous par le Pape, ce Prince
 n'exigea point qu'il se rendît auprès de lui;
 il lui fit dire qu'il pouvoit se retirer à Châ-
 lons, ville dont il étoit le maître, y atten-
 dre que l'absolution du Pape fût arrivée,
 sans craindre que dans cet intervalle on ne
 formât aucune entreprise ni contre lui, ni
 contre ses partisans.

Mayenne, qui savoit à quel point il pou-
 voit compter sur les promesses de Henri,
 & pénétré d'ailleurs de la plus vive recon-
 noissance de l'offre qu'il venoit de lui faire,
 l'accepta sans balancer & se retira du camp
 des Espagnols.

Bientôt après Henri s'avança des bords
 de la Saone; son intention étoit de la faire
 passer à son armée, qui étoit de sept mille
 hommes de pied & de deux mille chevaux,
 & de la mener dans la Franche-Comté, où
 Velasco se tenoit retranché dans son camp.

Les Espagnols, instruits de son dessein, vou-
 Liv. XXIII lurent s'opposer à son passage; mais malgré
 1595. leur opposition il traversa la riviere à gué,
 trois milles au dessous de Gray, & marcha
 tout de suite vers le camp de Velasco. Après
 en avoir examiné les retranchemens, ju-
 geant qu'il ne devoit pas se flatter de l'atta-
 quer avec succès, il le tourna, commença
 à ravager le pays & le mit à contribution,
 sans que Velasco sortit de ses lignes pour s'y
 opposer. Mais les cantons Suisses, en qualité
 d'amis & de protecteurs des infortunés habi-
 tans de la Franche-Comté, interposerent
 leur crédit auprès du Roi, qui, à leur
 priere, cessa ses ravages & fit même sortir
 son armée, dans l'intention de se porter avec
 la plus grande célérité vers la frontiere des
 Pays-Bas.

Le Pape
 accorde
 l'absolu-
 tion.

Henri IV attendoit avec impatience l'ab-
 solution qu'il avoit demandée au Pape; elle
 lui auroit été 'envoyée bien plutôt, si les
 ministres du Roi d'Espagne à la cour de Ro-
 me ne s'y fussent opposés. Mais quand le
 Pape vit que le Roi de France étoit ferme-
 ment établi sur son trône, il craignit qu'un
 plus long délai ne lassât enfin la patience
 du pénitent, & que ce Prince ne renonçât
 à la communion de Rome; comme le Roi

d'Angleterre, Henri VIII, y avoit renoncé ~~=====~~
 sous le pontificat de Clément VII. Cette Liv. XXIII
 considération politique détermina le Pape de 1595.
 prononcer, au risque de déplaire au Roi
 d'Espagne, la sentence d'absolution qu'on lui
 demandoit, & il le fit avec beaucoup de
 pompe le seizième de Septembre. La nou-
 velle n'en fut pas plutôt répandue en France,
 qu'elle y remplit de joie tous les Catholi-
 ques-Romains & aussi-tôt le traité fait au-
 paravant avec le Duc de Mayenne fut
 exécuté. Quelques-uns des membres de la
 ligue qui ne s'étoient pas encore soumis,
 suivirent alors sans répugnance l'exemple de
 leur chef. Ainsi fut rétablie la tranquillité
 intérieure dans toutes les parties de la Fran-
 ce, & Henri put alors donner toute son at-
 tention & ses soins à la guerre contre l'Es-
 pagne. (10)

Depuis que la guerre s'étoit allumée dans
 les Pays-Bas, aucune année n'avoit été aussi
 stérile en grands événemens que celle dont
 nous nous occupons; ce qui doit être attri-
 bué sur-tout au choix qu'avoit fait le Comte

(10) D'Avila Liv. XIV. De Thou 1595. Pere-
 fixe idem. D'Elzevier, pag. 230.

de Fuentes du sage & prudent Mondragone
 Liv. XXIII pour commander les troupes pendant son ab-
 1595. sence. Vers le milieu de Juillet le Prince
 Maurice avoit assiégé la ville de Groll ;
 mais Mondragone , après avoir renforcé son
 armée de ce qu'il put tirer de soldats des
 garnisons , s'étoit avancé vers lui avec tant
 de célérité , que n'ayant pas eu le temps
 d'achever les retranchemens de son camp ,
 le Prince avoit pris le parti d'abandonner son
 entreprise. Les deux armées restèrent long-
 temps en présence ; mais comme elles étoient
 approchant d'égale force , que les deux géné-
 raux ne le cédoient l'un à l'autre ni en pru-
 dence ni en vigilance , ni l'un ni l'autre ne
 purent rien entreprendre d'important.

Il y eut plusieurs escarmouches avec des
 succès variés ; la seule action qui mérite
 qu'on en fasse mention , fut celle qui se
 passa près de la rivière de Lippe. Le Prince
 Maurice avoit ordonné à Philippe , Comte de
 Nassau , de se mettre en embuscade dans un
 bois , afin de pouvoir attaquer à son retour
 un détachement de l'armée ennemie que
 Mondragone avoit envoyé pour escorter les
 fourrageurs. Cette manœuvre n'avoit pas
 échappé à la vigilance de Mondragone , qui
 avoit placé dans un autre bois , sans que

l'ennemi en fût instruit, un corps de cavalerie beaucoup plus nombreux que celui de Nassau. Lorsque les fourrageurs Espagnols arriverent à l'embuscade, ils furent enveloppés; on en tua un grand nombre: mais les soldats de Mondragone qui sortirent dans le moment du bois voisin, les ayant joint, ils se rallierent & retournerent à la charge. Les soldats de Maurice, étonnés de se voir pris dans leur propre piège, furent bientôt accablés par le nombre; trois cens d'entre eux restèrent sur la place, avec leur commandant, & le reste du détachement chercha son salut dans la fuite.

Liv. XXIII

1595.

Ce fut le dernier événement un peu considérable de cette année, quoique les deux armées fussent restées en présence l'une de l'autre jusqu'à la fin du mois d'Octobre, qu'elles décamperent. Les deux généraux mirent alors leurs troupes en quartier d'hiver. Mondragone mourut peu de temps après, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge, ayant conservé jusqu'au dernier moment assez de force & de vigueur pour pouvoir remplir tous les devoirs d'un général. Il avoit servi cinquante ans dans les Pays-Bas, & avoit eu part à presque toutes les entreprises militaires qui s'y étoient fai-

tes , fans avoir reçu la plus legere bles-
Liv. XXIII sure. (11)

1595. Pendant que se passoit en Europe ce que nous venons de rapporter dans ce livre, les Hollandois avoient fait leurs premieres expéditions dans l'Inde ; mais comme les possessions qu'ils y acquirent alors furent peu considérables , & que les conquêtes les plus importantes qu'ils firent sur les sujets de Philippe dans les pays éloignés , ne furent achevées que plusieurs années après la mort de ce Prince , nous avons réservé d'en parler lorsque nous écrirons l'histoire de son successeur.

[11] Grotius L. IV. Bentivoglio Part. III, L. II.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

LES grands talens du Comte de Fuentes & les preuves qu'il en avoit données depuis qu'il avoit été nommé gouverneur-général des Pays-Bas , pouvoient lui faire croire que le Roi d'Espagne le conserveroit dans cet emploi important. Mais l'intention de Philippe, en le lui confiant à la mort de l'Archiduc Ernest , avoit été de ne le lui conserver que pendant une année ; il projettoit dès-lors d'en revêtir l'Archiduc Albert, cardinal & archevêque de Toledé, & de lui donner sa fille en mariage.

Liv. XXIV.

1596.

L'Archiduc Albert est nommé gouverneur.

1596. **Liv. XXIV** Ce Prince étoit neveu de Philippe , & le plus jeune des freres de l'Empereur. Chargé de gouverner le Portugal en qualité de régent, il avoit acquis par sa prudence, pendant son administration, une estime universelle & sur-tout celle de Philippe, qui avoit conçu de ses talens la plus grande idée, & le croyoit plus propre qu'aucun autre à pousser avec vigueur la guerre dans les Pays-bas contre les révoltés , ou à la terminer comme il le désiroit.

L'Archiduc arriva à Bruxelles vers le mois de Février , accompagné d'un renfort de troupes Italiennes & Espagnoles ; & ce qui étoit encore bien plus important, il apportoit quinze cens mille écus.

Le Comte de Fuentes, qui ne croyoit pas qu'il lui convînt de rester sous les ordres de l'Archiduc dans un pays où il avoit commandé en chef, lui remit le gouvernement, & partit pour l'Espagne.

Siège de la Fere. Pour se conformer aux intentions de Philippe, l'Archiduc s'occupa, aussi-tôt son arrivée, des préparatifs nécessaires pour être en état d'entrer de bonne heure en campagne. Son intention étoit de secourir la petite ville de la Fere , qui , depuis qu'elle avoit été remise au Duc de Parme par les ligueurs,

étoit

étoit restée au pouvoir des Espagnols. =====

Vers la fin de l'année précédente, Henri IV Liv.XXIV
 avoit formé le dessein de les en chasser; mais, 1596.
 comme cette place étoit bien fortifiée & défendue par une garnison composée de soldats d'élite, commandée par Alvarez Oforio, officier d'une grande réputation, Henri s'étoit contenté d'en former le blocus; il l'avoit fait sans trouver aucun obstacle, & de manière qu'aucun secours ne pouvoit y entrer. Il y avoit déjà quelques semaines que le blocus duroit, de sorte que quand l'Archiduc arriva dans les Pays-Bas, le gouverneur de la Fere se voyant, faute de subsistance, réduit à capituler, s'il n'étoit promptement secouru, l'avoit fait savoir à l'Archiduc, dont l'armée rassemblée dans les environs de Valenciennes se trouvoit alors presque prête à marcher. Mais l'Archiduc & son conseil considéroient les difficultés qui s'opposoient à ce qu'il la conduisît directement au secours de la Fere: le faisant, il auroit laissé derrière lui St. Quentin, Ham, Guise, Peronne & plusieurs autres places fortes, dont les garnisons l'auroient pu harceler dans sa marche, rompre les chemins, & intercepter ses convois: d'ailleurs, un marais impraticable rendoit l'approche de la ville inac-

~~_____~~ cessible , à l'exception des côtés dont les
 Liv.XXIV passages étoient défendus par de forts retran-
 1596. chemens que le Roi de France avoit fait
 élever. Il falloit donc attaquer ces retran-
 chemens, & en supposant même qu'on auroit
 pu approcher ensuite de la ville , il auroit
 encore fallu attaquer les assiégeans dans leur
 camp , ou les combattre s'ils eussent pris le
 parti d'en sortir. Les attaquer dans leurs
 lignes ; c'étoit s'exposer à une ruine presque
 certaine , & on ne pouvoit pas espérer que le
 Roi de France , dont l'armée grossissoit de
 jour en jour , voulût hasarder une affaire
 générale en pleine campagne , avant que son
 armée ne fût infiniment supérieure. L'Archi-
 duc considéroit aussi que s'il arrivoit qu'il
 fût battu , sa défaite auroit les suites les
 plus funestes, non-seulement par l'affoiblisse-
 ment de son armée , mais encore parce qu'elle
 pourroit entraîner la perte de toutes les con-
 quêtes du Roi en France , & que son au-
 torité dans les Pays-Bas en souffriroit beau-
 coup.

Ces considérations déterminèrent l'Archi-
 duc à renoncer au dessein de secourir la
 Fere , & à entreprendre , pour faire diver-
 sion , le siège d'une ville importante de la
 frontiere. Il espéroit par là forcer le Roi de

France à lever le siège de la Fere, ou se _____
 dédommager de la perte de cette ville, si Liv. XXIV
 les François s'obstinoient à vouloir s'en em- 1596.
 parer.

Cette résolution prise, l'embarras de l'Ar- Siège de Calais.
 chiduc fut de se décider sur la ville contre
 laquelle il porteroit ses efforts; il hésita quel-
 que tems entre St. Quentin & Peronne :
 mais abandonnant ce dessein, il résolut d'at-
 taquer Calais; il considéroit que la conquête
 de cette place seroit & plus aisée à faire &
 d'une plus grande importance pour lui que
 celle de St. Quentin ou de Peronne.

Ce dessein lui fut suggéré par un François,
 nommé de Rône, partisan outré de la ligue,
 & qui avoit préféré le service de l'ennemi
 de sa patrie à celui de son Souverain. De
 Rône étoit intrigant, il avoit l'esprit sombre
 & le caractère mélancolique; son intérêt
 particulier pouvoit seul l'affecter; mais il
 étoit hardi, plein d'activité & de finesse,
 avoit beaucoup de pénétration, étoit très-
 habile dans le métier de la guerre. Calais,
 ainsi que plusieurs autres villes, avoit été
 fort négligé pendant la guerre civile, quoi-
 que le Roi eût ordonné qu'on en examinât
 les fortifications avec soin & qu'on les réta-
 blît : ses grandes occupations l'avoient em-

_____ pêché d'y donner l'attention nécessaire. De
 Liv. XXIV Rône ne l'ignoroit pas; il favoit aussi que
 1596. la garnison de Calais, qui n'étoit pas proportionnée à l'étendue de cette place, ne pourroit la défendre longtems. Il en instruisit l'Archiduc, qui, approuvant son projet, le chargea de l'exécuter.

Mais, pour que l'ennemi n'en eût point connoissance, l'Archiduc ne le communiqua qu'à trois de ses principaux officiers, & il fit répandre le bruit que son dessein étoit de marcher au secours de la Fere : pour qu'on le crût il fit prendre à son armée le chemin de cette place, tandis que de Rône se portoit avec un corps de troupes vers Calais. La premiere tentative de de Rône fut contre le fort & le pont de Nieulai, qui défendent la ville du côté de la terre. La résistance qu'il éprouva fut peu considérable; mais celle des soldats qui gardoient le fort du Risbanc, situé à l'entrée du port & dont dépendoit la conservation de la place, fut plus vigoureuse. Le courage de ces soldats les abandonna cependant, lorsqu'une batterie, que de Rône avoit fait élever contre le fort, eut commencé à tirer. Quelques-uns d'entre eux ayant été tués, une terreur panique les saisit, & ils demanderent à capituler. Un

succès aussi rapide surpassoit l'espérance de ~~de~~ de Rône, & ce qui en augmenta la joie qu'il en ressentait, ce fut de voir, quelques jours après la reddition du fort du Risbanc, plusieurs vaisseaux qui venoient de Boulogne, ayant des troupes à bord pour renforcer la garnison de Calais, forcés de s'en retourner, parce que les Espagnols étant maîtres de l'entrée du port il ne leur fut pas possible d'y aborder.

L'Archiduc étoit encore dans le voisinage de Valenciennes avec toute son armée, quand il apprit les heureux succès de de Rône; il la fit marcher aussitôt vers Calais; & quand il fut à portée, il plaça son camp de manière à empêcher que l'ennemi ne pût secourir cette place.

Albert attaqua d'abord les fauxbourgs, & les prit d'affaut : la ville fit encore moins de résistance. A peine les batteries des assiégeans commencerent-elles à tirer, que Vidossan, qui en étoit gouverneur, se retira avec toute la garnison dans la citadelle, & désespérant bientôt de pouvoir mieux s'y maintenir qu'il n'avoit fait dans la ville, il offrit de capituler dans six jours, s'il n'étoit point secouru. L'Archiduc, pour ménager le sang de ses soldats & conserver les fortifica-

_____ tions de la ville, accepta cette proposition.
 Liv. XXIV d'autant qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût en
 1596. état d'empêcher qu'aucun secours s'introduisît
 dans la ville.

La nouvelle des premiers succès des Espagnols dans leur entreprise sur Calais jetta d'abord Henri IV dans un grand embarras; mais, le blocus de la Fere ayant déjà duré plusieurs mois, il pouvoit croire que la garnison capituleroit dans peu de jours, & qu'ensuite il arriveroit à tems pour faire lever le siège de Calais : il crut donc qu'il ne devoit pas abandonner une entreprise qui lui avoit coûté tant de peines & occasionné une si grande dépense. Il se mit cependant à la tête d'une partie de sa cavalerie & marcha vers Boulogne, afin d'être à portée de jeter dans Calais des secours qui missent sa garnison en état de tenir jusqu'à ce qu'il pût marcher avec toute son armée pour forcer les Espagnols à en lever le siège.

Henri
 tente de
 faire lever
 le siège.

Mais en arrivant à Boulogne il apprit que Calais s'étoit rendue, & que la citadelle devoit aussi ouvrir ses portes, si dans le tems qu'elle avoit fixé, elle n'étoit pas secourue; il regretta alors beaucoup de n'avoir pas amené avec lui un plus grand nombre de troupes. Dans cette position, voyant

cependant combien il étoit nécessaire de faire Liv. XXIV
 fans délai quelques efforts pour introduire 1596.
 des secours dans la citadelle, il engagea
 Campagnol, gouverneur de Boulogne, à ren-
 ter à la tête de trois cens hommes d'élite de
 s'ouvrir la nuit un passage à travers les re-
 tranchemens des assiégeans.

Cette périlleuse entreprise fut exécutée
 fans qu'il en coûtât un seul homme. Aussi-tôt
 que Campagnol fut entré dans la citadelle,
 il lut à la garnison l'ordre du Roi, & fit
 jurer à tous ceux qui la composoient de se
 défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le délai que le gouverneur avoit de-
 mandé étant expiré, les assiégeans le firent
 sommer de se rendre; il leur fit réponse
 qu'il avoit été secouru, & qu'ainsi il étoit
 dégagé de la promesse qu'il leur avoit fait
 de leur livrer la place. Mais il ne tarda pas
 à connoître combien peu il étoit en état de
 défendre une place aussi foible que l'étoit la
 sienne, contre une armée aussi considérable
 que celle qui l'assiégeoit.

Dès le lendemain matin de Rône fit jouer
 toutes ses batteries, & en peu d'heures une
 grande partie des murailles fut renversée.

Un régiment Italien qui, par sa négli-
 gence, avoit laissé passer Campagnol avec

son détachement, fut commandé pour monter à l'assaut ; il étoit soutenu par les troupes Espagnoles & Wallones. La garnison les reçut sur la brèche avec un courage extraordinaire : le combat fut long & opiniâtre ; il y eut beaucoup de sang répandu des deux côtés : à la fin cependant les assiégeans furent repoussés ; mais les Italiens revinrent presque aussi-tôt à la charge , ils avoient pour eux l'avantage du nombre , & firent plier les assiégés , avec lesquels ils entrèrent dans la place. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée , à l'exception de Campagnol & d'un petit nombre d'autres officiers , qui se refugierent dans une église & se rendirent ensuite à discrétion. Ce fut ainsi que Calais passa au pouvoir des Espagnols , trois semaines après que de Rône en eut formé la première attaque. Henri IV quitta aussi-tôt Boulogne , après avoir pris toutes les précautions pour assurer la conservation de cette place , & retourna à son camp devant la Fere. L'Archiduc , après avoir séjourné huit à dix jours à Calais , & donné des ordres pour en réparer les fortifications , conduisit son armée devant Ardres.

Siège
d'Ardres.

La garnison de cette ville étoit d'environ quinze cens hommes , commandés par le

Marquis de Belin, Lieutenant-Gouverneur de la province, & par le Sieur d'Annebourg, Liv. XXIV
 Gouverneur de la ville, officier d'une va- 1596.
 leur & d'une capacité généralement reconnues. Les sorties fréquentes & vigoureuses qu'ils firent, retarderent les opérations des assiégeans, qui cependant emporterent de force les fauxbourgs. De Rône commença alors à faire tirer ses batteries; mais, eu égard à la bonté des fortifications de la ville, au nombre & à la bravoure de ses défenseurs, il avoit peu lieu de se flatter qu'il s'en rendroit maître avant la reddition de la Fere, après laquelle il étoit raisonnable de croire que le Roi de France viendrait avec toutes ses forces au secours des assiégés.

Malgré tant de circonstances favorables, le Marquis de Belin assembla le conseil de guerre, & lui représenta avec beaucoup de véhémence la nécessité qu'il y avoit de capituler; il alléguoit qu'il seroit impossible de tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée du Roi, & que plutôt ils se soumettroient, plus seroient avantageuses les conditions qu'ils obtiendroient. D'Annebourg rejetta cette proposition avec indignation, & tous les officiers se rangerent à son avis; mais le lâche Belin, faisant usage de l'autorité que lui

donnoit son grade supérieur de Lieutenant-
 Liv. XXIV Gouverneur de la province, offrit à l'Ar-
 1596. chiduc de lui remettre la place, à condition
 que la garnison fortiroit avec les honneurs
 de la guerre. La veille du jour que fut si-
 gnée & exécutée cette honteuse capitulation,
 la Fere s'étoit rendue, & Henri IV étoit
 déjà en marche à la tête de toute son ar-
 mée pour venir au secours d'Ardres. Diffé-
 rens renforts qu'il avoit reçus, il n'y avoit
 pas long-temps, lui faisoient espérer qu'il
 feroit en état de forcer les ennemis à se re-
 tirer. Lorsqu'il eut appris la reddition d'Ar-
 dres, il fut si indigné de la lâcheté de Be-
 lin, qu'il ordonna qu'on lui fît son procès :
 mais cédant ensuite aux sollicitations des amis
 de ce lâche officier, il commanda qu'on en
 suspendît la poursuite, & se contenta de lui
 interdire la cour & de lui ôter sa place de
 Lieutenant-Gouverneur de la province. (1)

Retour de
 l'archiduc
 dans les
 Pays-Bas.

Henri hésita quelque temps sur le parti
 qu'il devoit prendre. D'un côté il désiroit
 avec beaucoup d'ardeur de recouvrer les pla-

(1) D'Avila Liv. XIV, Bentivoglio & de Thou,
 Liv. V. pag. 116.

ces qu'il venoit de perdre, d'un autre il con-
 fideroit que le fiége d'une ville forte feroit Liv. XXIV
 très-long, & par conféquent, très-difficile dans 1596.
 les circonftances où il fe trouvoit. Ses finan-
 ces étoient épuifées, & la Picardie, qui de-
 puis long-temps étoit le théâtre de la guer-
 re, étoit dévastée, & par conféquent, hors
 d'état de fournir à la fubfiftance de fes trou-
 pes. Ces confidérations lui firent prendre la
 réfolution, & c'étoit auffi l'avis de fa noblef-
 fe, de fuivre l'ennemi & de le forcer au
 combat, s'il étoit poffible. Mais l'Archiduc,
 dont l'armée fe trouvoit confidérablement af-
 foiblie par les garnifons qu'il avoit mifes dans
 les villes conquifes, avoit pénétré fon def-
 fein; & non moins attentif à éviter d'en ve-
 nir à une action générale, que Henri étoit
 empressé à trouver l'occasion de l'y forcer,
 il quitta la France fans délai, & mit fes trou-
 pes en cantonnement dans l'Artois. Ayant
 ainfi frustré les efperances de Henri, ce Prince
 licentia la plus grande partie de fon armée,
 laiffant feulement au maréchal de Biron cinq
 à fix mille hommes pour s'opposer aux in-
 curfions que les Espagnols voudroient faire:
 il retourna enfuite dans fa capitale, où un
 grand nombre d'affaires de la plus grande im-
 portance exigeoient fa préfence.

=
=
 Tandis que l'armée Espagnole avoit été
 Liv.XXIV occupée en France, il ne s'étoit rien passé
 1596. dans les Pays-Bas d'assez important pour être
 conservé dans les fastes de l'histoire. Ce n'a-
 voit été ni faute de vigueur ni manque d'ac-
 tivité de la part du Prince Maurice ; la foi-
 bleffe seule de son armée l'avoit empêché de
 former aucune entreprise considérable. Les
 états, pour ménager leurs forces, & croyant
 pouvoir le faire lorsqu'ils ne voyoient aucun
 danger à courir, avoient tellement réduit
 leurs troupes, qu'après avoir distribué dans
 les villes celles qui étoient nécessaires pour
 les garder, il ne leur étoit resté pour tenir
 la campagne qu'un corps d'environ trois mille
 hommes. Avec cette petite armée & les gar-
 nisons de quelques villes frontieres, le Prince
 Maurice avoit fait plusieurs incursions très-
 hardies en Flandre & dans le Brabant, &
 en avoit pillé ou mis à contribution plusieurs
 cantons. Les états de ces provinces, désirant
 vivement le retour de l'Archiduc, l'avoient
 fortement sollicité d'employer son armée à
 réduire quelques-unes des villes frontieres de
 la confédération, dont les garnisons cau-
 soient tant de dommages. L'Archiduc, en fai-
 sant repasser son armée dans les Pays-Bas
 dans une saison où elle pouvoit encore tenir

long-temps la campagne , ne prétendoit pas _____
 l'y tenir dans l'inaction ; il écouta donc fa- Liv. XXIV
 vorablement les représentations des états de 1596.
 la Flandre & du Brabant , & après avoir pris
 l'avis du conseil de guerre , il résolut d'en-
 treprendre le siège de Hulst.

Depuis cinq ans que cette place étoit au Siège de Hulst.
 pouvoir des confédérés , le Prince Maurice en
 avoit fait augmenter considérablement les for-
 tifications ; en faisant creuser deux larges ca-
 naux , il avoit fait une isle du terrain sur le-
 quel elle étoit assise. Ces canaux étoient dé-
 fendus par des forts , placés de distance en
 distance : il avoit aussi fait inonder une par-
 tie du pays adjacent , de maniere que cette
 ville étoit presque inaccessible.

Ceux des officiers que l'Archiduc envoya
 pour la reconnoître , en porterent ce juge-
 ment ; mais leur avis ne fut pas capable de
 lui faire abandonner son projet : il ambition-
 noit de marquer la premiere année de son
 administration en rendant quelque service im-
 portant au peuple confié à ses soins. D'ail-
 leurs , il étoit vivement excité par de Rône
 & par d'autres officiers d'un esprit hardi &
 entreprenant , que les difficultés les plus gran-
 des ne pouvoient faire changer d'opinion. En
 conséquence l'Archiduc s'occupa des moyens

qu'il pourroit employer pour exécuter son en-
 Liv.XXIV treprise ; mais pour que l'ennemi ignorât le
 1596. plus long-temps possible quel étoit son des-
 sein , il feignit d'avoir conçu celui d'attaquer
 quelqu'une des villes du Brabant : sa feinte
 eut l'effet qu'il en attendoit , puisque le Prince
 Maurice retira deux mille hommes des cinq
 qui composoient la garnison de Hulst , pour
 renforcer celles de Gertrudenberg & de
 Breda.

L'Archiduc ne perdit pas de temps & se
 porta tout-à-coup du côté de Hulst. Il avoit
 fait préparer un grand nombre de bateaux ,
 sur lesquels il ordonna à deux de ses princi-
 paux officiers , la Biche & Barlotta , de faire
 transporter une partie de ses troupes à travers
 l'inondation & par les canaux. Cette com-
 mission étoit périlleuse , elle fut cependant
 exécutée pendant la nuit avec beaucoup de
 secret & de silence. Les difficultés qu'il fal-
 lut surmonter pour réussir dans cette entre-
 prise , l'auroient fait échouer , si elle eût été
 conduite par des hommes qui eussent moins
 de résolution & d'intrépidité qu'en avoient ces
 deux braves officiers. La marée n'étant pas
 encore montée autant qu'ils l'avoient cru , &
 les bateaux ne pouvant avancer faute d'eau ,
 ils se virent plusieurs fois obligés d'en faire

descendre leurs foldats, de les faire entrer dans l'eau, où ils avoient de la vafe juf- Liv. XXIV
 qu'aux genoux, afin de pouffer devant eux les 1596.
 bateaux. Quand, avec beaucoup de peines & de travail, ils les eurent conduits ainfi fur le bord du canal, ils furent découverts par les foldats qui gardoient quelques-uns des forts, qui firent fur eux un feu continuel; malgré cela cependant ils continuerent leur route; enfin, ayant lancé leurs bateaux dans le canal, ils arriverent de l'autre côté, n'ayant perdu que quelques hommes. Le lendemain, dès la pointe du jour, le Comte de Solms, gouverneur de Hulft, les attaqua avant qu'ils euflent eu le temps de fe retrancher : le combat fut vif, opiniâtre & fanglant. Un régiment des affaillans fut mis en déroute & celui qui le commandoit fut tué; mais les autres, confidérant qu'ils ne pouvoient échapper & qu'il falloir ou périr ou vaincre, s'avancerent avec une telle impétuofité qu'ils forcerent la garnifon de Hulft à rentrer dans la ville. Il y eut dans cette occafion beaucoup de fang répandu.

Le Prince Maurice ne fut pas plutôt inftruit de ce qui fe paffoit, qu'il partit avec toutes les troupes qu'il put raffembler, dans l'efpérance de pouvoir chaffer les Efpagnols

de l'isle avant qu'ils eussent reçu des renforts.
 Liv. XXIV L'Archiduc, plus prompt que lui, l'avoit pré-
 1596. venu. Cela n'auroit pas cependant empêché
 le Prince Maurice de faire passer ses troupes
 jusqu'à Hulst, par le canal qui tomboit dans
 le Hondt, ou l'Escaut occidental ; mais avant
 qu'il eût exécuté ce dessein, l'Archiduc avoit
 fait passer dans l'isle toute son armée & mé-
 me commencé les opérations du siège. Le
 seul expédient dont le Prince Maurice put
 alors se servir, étoit d'introduire des secours
 dans la ville assiégée par le canal, dont l'em-
 bouchure étoit défendue par un fort si bien
 fortifié qu'il étoit presque imprenable. Dans
 cette vue il vint fixer sa résidence à Cruning
 en Zélande, & de cette place il faisoit pas-
 ser à la garnison de Hulst des renforts con-
 sidérables de troupes, malgré les efforts les
 plus vigoureux des Espagnols pour les inter-
 cepter.

Si les attaques des assiégeans étoient vi-
 goureuses, la défense des assiégés ne l'étoit
 pas moins : les combattans faisoient des deux
 côtés des actions de la plus héroïque valeur.
 Il étoit rare que les assiégés laissassent passer
 un jour sans faire quelques sorties, & dans
 toutes ils faisoient un carnage affreux des
 Espagnols. De Rône, qui avoit la principale

conduite du siège, fut tué dans une de ces ~~sorties~~
 sorties : sa mort causa un grand décourage- Liv. XXIV
 ment parmi les soldats ; mais l'Archiduc 1596.
 n'en persista pas moins dans la résolution de
 continuer le siège ; & quoique cette entre-
 prise lui eût déjà coûté plus de monde qu'il
 n'en avoit perdu devant Calais & Ardres ;
 il continua ses opérations sans aucun relâ-
 che , avec la même vigueur ; de maniere
 qu'après avoir ruiné entièrement tous les
 ouvrages du dehors , il parvint à ouvrir
 une breche assez large pour pouvoir donner
 l'assaut.

Les assiégés avoient élevé un fort retran- Reddition
de Hulst.
 chement en dedans de la breche , derriere
 lequel ils pouvoient se défendre encore long-
 temps , d'autant que la garnison , continuel-
 lement renforcée par les troupes qu'envoyoit
 le Prince Maurice , se trouvoit alors aussi
 nombreuse qu'elle n'avoit jamais été. Mais
 saisie tout d'un coup d'une terreur panique ,
 la garnison pressa le Comte de Solms de ca-
 pituler ; & ses sollicitations furent si vives
 & si pressantes , que le Comte , craignant
 qu'elle ne livrât malgré lui la ville , céda en-
 fin à ses importunités & capitula le dix-hui-
 tieme Août.

L'Archiduc ne resta à Hulst que le temps

nécessaire pour pourvoir aux réparations des
 Liv XXIV fortifications. Etant retourné à Bruxelles , il
 1596. y fut reçu avec de grandes acclamations ;
 elles étoient d'autant plus vives , que le
 peuple se flattoit de l'espoir d'être à l'avenir à
 couvert des confédérés ; il étoit persuadé que
 sous le gouvernement d'un Prince aussi heu-
 reux dans tout ce qu'il entreprenoit , que
 l'étoit l'Archiduc , il ne seroit plus exposé
 aux incursions de l'ennemi , & que la sû-
 reté & la tranquillité intérieure seroient bien-
 tôt rétablies. Mais cette joie & ces espé-
 rances furent de peu de durée : le maréchal
 de Biron , que le Roi de France avoit laissé
 en Picardie avec un corps de soldats d'éli-
 te , comme nous l'avons dit , s'étoit jusqu'al-
 lors contenté de se tenir sur la défensive ;
 mais peu après la reddition de Hulst il com-
 mença à faire des incursions dans l'Artois ,
 & tint dans de continuelles alarmes , les
 frontieres méridionales des Pays-Bas. L'Ar-
 chiduc envoya contre lui le Marquis de Va-
 rambon : le maréchal alors devint moins
 entreprenant , & se conduisit avec plus de
 circonspection qu'il n'avoit fait jusqu'alors ;
 cependant , ayant été instruit que l'ennemi
 s'avançoit dans le dessein de le combattre ,
 il marcha rapidement à sa rencontre , plaça

la plus grande partie de ses troupes en embuscade & continua sa marche avec le reste jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles du Marquis de Varambon. Le combat s'engagea & fut très-vif : Biron se battant toujours en retraite , attira l'ennemi à l'endroit où il avoit placé son embuscade : alors faisant ferme , il le chargea avec toutes ses forces réunies , prit Varambon prisonnier , tua une partie de ses soldats , & força les autres à chercher leur salut dans la fuite (2).

Le Prince de Chimay , alors Duc d'Arfehott , fut chargé par l'Archiduc de remplacer Varambon ; mais les efforts qu'il fit pour arrêter les incursions des François , ne produisirent pas plus d'effet que ceux qu'avoit fait son prédécesseur. Biron lui étoit supérieur en cavalerie , & cette supériorité lui donnoit la victoire toutes les fois qu'il combattoit Chimay , de manière qu'il put continuer à ravager le pays qui étoit ouvert de tous les côtés , jusqu'à ce que l'approche de l'hiver le força de se retirer.

Tandis que les événemens dont nous venons de parler étoient arrivés en France &

Expédition des
Anglois
contre les
Espa-
gnols.

(2) Bentivoglio , Liv. III. Grotius.

_____ dans les Pays-Bas , Philippe avoit effuyé en
 Liv. XXIV Espagne un revers , dont tous les avantages
 1596. qu'il pouvoit tirer des nouvelles conquêtes
 qu'il avoit faites , tant sur le Roi de France
 que sur les confédérés , ne pouvoient le dé-
 dommager. Depuis l'issue funeste qu'avoit eu
 son entreprise sur l'Angleterre & la ruine
 de la flotte qu'il y avoit employée , les An-
 glois n'avoient pas cessé de former des en-
 treprises sur ses possessions , tant en Europe
 qu'en Amérique. Philippe , à l'époque dont
 nous nous occupons , ne se trouvoit pas
 plus en état de s'en venger qu'il ne l'avoit
 été auparavant ; mais poussé alors à bout &
 se voyant maître du port de Calais , dont
 la position lui donnoit beaucoup plus de fa-
 cilité qu'il n'en avoit encore eu pour nuire
 aux Anglois , malgré l'embarras où il étoit ,
 il résolut de profiter de l'avantage que lui
 offroit cette nouvelle possession. En consé-
 quence il fit équiper une flotte , & mit sur
 pied une armée , avec laquelle il se propo-
 soit de faire une descente en Irlande. Depuis
 long-temps il y fomentoit la rebellion parmi
 les Catholiques-Romains ; il se flattoit que
 ceux-ci , aussi-tôt que ses troupes seroient dé-
 barquées , se joindroient à elles.

Elisabeth n'avoit pas ignoré le projet de

Philippe , & elle n'avoit rien négligé pour se mettre à couvert du nouvel orage qui la Liv. XXIV
 menaçoit. Afin de l'écarter , elle avoit fait 1596.
 équiper une flotte de plus de cent cinquante
 vaisseaux , sur laquelle on embarqua huit
 mille soldats & sept mille matelots. Le com-
 mandement des troupes de terre fut donné
 au Comte d'Essex , & celui de la flotte au
 Lord Howard , grand-amiral. Les Hollandois
 y joignirent vingt-quatre de leurs vaisseaux ,
 commandés par le vice-amiral Warmond ,
 qui étoient montés d'un nombre suffisant de
 soldats , aux ordres du Comte Louis de Nas-
 sau , cousin du Prince Maurice.

Le dessein d'Elisabeth étoit d'attaquer Ca-
 dix , où elle savoit que se faisoient en partie
 les préparatifs du Roi d'Espagne. Mais pour
 assurer la réussite de cette entreprise , on ca-
 cha avec soin la destination de la flotte ,
 & les capitaines des vaisseaux reçurent ca-
 cheté l'ordre qui leur marquoit le rendez-
 vous général ; il leur étoit défendu de l'ou-
 vrir avant d'être arrivés au Cap de St.
 Vincent : on leur avoit aussi recommandé
 de se tenir toujours dans leur route à
 quelque distance des côtes d'Espagne &
 de celles de Portugal , afin que l'en-
 nemi , craignant également pour les unes

comme pour les autres, fût moins sur ses
Liv.XXIV gardes.

1596. Ces précautions eurent l'effet qu'on en attendoit ; la flotte qui étoit partie de Plymouth le premier Juin , arriva le vingt du même mois à la vue de Cadix ; on y étoit dans la plus grande sécurité & nullement préparé à se défendre ; il y avoit dans le port & à la rade trente-fix vaisseaux , richement chargés & prêts à mettre à la voile , tant pour l'Amérique que pour les grandes Indes ; trente vaisseaux de guerre & un grand nombre de vaisseaux de transport , chargés de tout ce qui étoit nécessaire pour avitailler une flotte qu'on équipoit à Lisbonne : il n'y avoit point dans la place de commandant en chef, & sa garnison étoit trop foible pour pouvoir la défendre.

Prise de
Cadix.

Les vaisseaux de guerre , à l'approche de la flotte Angloise , furent mis en bataille à l'entrée de la baie , & malgré l'infériorité du nombre , ils soutinrent l'attaque jusqu'à ce que quelques-uns des plus gros eurent été pris , d'autres brûlés , coulés à fond , ou obligés d'échouer sur des bas-fonds ou sur des bancs de sable.

Après ce premier succès le Comte d'Essex fit débarquer ses troupes , & les conduisit

vers la ville. Un corps de troupes Espagno-
 les étoit venu à sa rencontre; mais ne pou-
 vant résister à l'impétuosité des Anglois, il
 tourna bientôt le dos & prit la fuite. Les
 Anglois suivirent de près les fuyards & en-
 trerent avec eux dans la ville. Les habitans
 firent peu de résistance : la vue des Anglois
 les avoit remplis de terreur; ils étoient dans
 la plus grande consternation : le château se
 rendit avant même qu'on eût tiré contre lui
 un seul coup de canon. Le Comte d'Essex,
 dont la générosité n'étoit pas au dessous de
 sa valeur, ne fit pas moins paroître dans
 cette occasion d'humanité après la victoire,
 qu'il avoit donné des preuves de sa bra-
 voure pendant le combat; il livra, il est
 vrai, la ville au pillage, mais défendit à ses
 soldats d'exercer aucun de ces actes de vio-
 lence & de cruauté, dont est remplie l'his-
 toire des Pays-Bas. Les Anglois firent un bu-
 tin considérable; mais beaucoup moins que
 si le Duc de Médina, qui se trouvoit là
 avec quelques troupes, n'eût pas fait mettre
 le feu à un grand nombre de vaisseaux mar-
 chands, dont les propriétaires traitoient alors
 du rachat avec le Comte d'Essex. On a cal-
 culé que la perte que Philippe & ses sujets
 firent dans cette expédition, tant en vais-

Liv. XXIV

1596.

===== seaux, marchandises & autres chargemens ;
 Liv. XXIV avoit pu monter à environ vingt millions de
 1596. ducats. Essex vouloit qu'on prît possession de
 Cadix & que les Anglois s'y maintinssent ;
 mais le Lord Howard & les autres comman-
 dans rejetterent cette idée , qu'ils traitoient
 de chimérique ; ils croyoient qu'ils avoient
 rempli l'objet de leur mission & satisfait le
 désir de leur Souveraine ; ils craignoient
 d'ailleurs d'être attaqués par une armée que
 Philippe pourroit envoyer contre eux : en
 conséquence ils firent promptement embar-
 quer tout le butin , & mirent à la voile
 aussi-tôt après pour retourner en Angleterre.

La flotte
 Espagnole
 destinée
 contre
 l'Irlande
 est détrui-
 te.

Philippe fut d'autant plus sensible à la prise
 & au pillage que les Anglois venoient de
 faire d'une des principales villes de son royau-
 me , qu'il pouvoit croire que cet événement
 affoiblirait beaucoup la grande idée qu'on
 avoit eue jusqu'alors de sa prudence & de
 ses forces intérieures. Cette considération se
 joignant au désir de se venger d'Elisabeth,
 il se déterminà à exécuter sans délai , &
 nonobstant l'approche de l'hiver , le projet
 qu'il avoit formé d'envahir l'Irlande. Le re-
 tour de sa flotte d'Amérique , qui arriva alors
 richement chargée , le mit en état d'équi-
 per cent vingt-huit vaisseaux , tant de guerre
 que

que de transport, sur lesquels il fit embar-
 quer quatorze mille hommes, sans compter Liv. XXIV
 un grand nombre d'Irlandois Catholiques Ro- 1596.
 mains, qui s'étoient refugiés dans ses états.
 Ces vaisseaux portoient aussi une quantité
 prodigieuse de munitions, de vivres, d'ou-
 tils, d'instrumens & même de matériaux pour
 construire des forts. Cette flotte, sous les
 ordres de Don Martin de Padilla, mit à la
 voile du port de Ferrol au mois de Novem-
 bre. Si cette flotte fût arrivée à sa destina-
 tion, les Espagnols, secondés des Catholi-
 ques-Romains mécontents, auroient pu s'éta-
 blir si solidement en Irlande, que plusieurs
 années se seroient écoulées avant qu'on eût
 pu les en chasser, & qu'il en auroit coûté
 beaucoup de sang, d'argent & de peines pour
 y parvenir.

La Reine d'Angleterre & ses sujets, enor-
 gueillis du succès qu'avoit eu l'entreprise de
 Cadix, étoient dans une aussi grande sécu-
 rité que s'ils eussent porté un coup mortel
 à la marine & à la puissance du Roi d'Es-
 pagne. Ni Elisabeth ni ses ministres ne soup-
 çonnoient point le dessein de ce Prince; ils
 ignoroient même les grands préparatifs qu'il
 faisoit : mais la providence veilloit pour eux,
 & elle favorisa dans cette occasion l'Angle-

~~une~~ terre d'une maniere toute particuliere, com-
 Liv.XXIV me elle avoit déjà fait auparavant. Une tem-
 1596. pête affreuse assaillit la flotte Espagnole vers
 le Cap Finistere ; quarante de leurs vaisseaux,
 tous leurs équipages & leurs cargaisons fu-
 rent submergés : ce fut avec beaucoup de
 peines que Padilla ramena les autres dans le
 port de Ferrol. L'entreprise sur l'Irlande fut
 alors abandonnée, & le Roi d'Espagne (3) y
 renonça.

Combat
 de Turn-
 hout,

Au commencement de l'année mil cinq
 cens quatre-vingts-dix-sept, les Espagnols es-
 fuyèrent aussi dans les Pays-Bas un revers
 bien funeste. Les fertiles provinces du Brä-
 bant étoient encore alors exposées aux in-
 cursions des confédérés ; les habitans, pour
 sauver leurs villages & leurs campagnes du
 pillage & de la dévastation, s'étoient soumis
 à payer de fortes contributions, avec les-
 quelles les Etats des Provinces-Unies pou-
 voient entretenir les garnisons de Breda, de
 Gertrudenberg & de plusieurs autres places.
 L'Archiduc, désirant beaucoup de délivrer le
 pays de ce fardeau, avoit mis en cantonne-

(3) Grotius Liv. V. p. 296. Camden p. 939
 Carte Liv. XIX.

ment quatre à cinq mille hommes, tant d'in-
 fanterie que de cavalerie, dans Turnhout, Liv. XXIV
 petite ville ouverte, mais d'où il jugeoit 1597.
 qu'on pourroit, parce qu'elle étoit dans le
 voisinage de Breda, observer les mouvemens
 de l'ennemi. Il avoit donné le commande-
 ment de ce corps de troupes au Comte de
 Varas, frere du feu Marquis de Varambon.

Le Prince Maurice, qui n'ignoroit pas que
 ce commandement avoit été donné à Varas,
 plus en considération de sa famille (4) & de
 sa naissance, que de son habileté dans le
 métier de la guerre, résolut de tirer avan-
 tage de l'imprudence qu'avoit commis l'Ar-
 chiduc; il rassembla avec beaucoup de secret
 & de célérité environ cinq mille hommes
 d'infanterie & huit cens chevaux, & partit
 à leur tête de Gertrudenberg, dans le des-
 sein d'aller attaquer les Espagnols dans leur
 cantonnement. Varas n'en fut instruit que la
 veille du jour qu'il devoit être attaqué, &
 contre l'avis de quelques-uns de ses officiers,
 il se détermina à abandonner son poste & à
 se retirer dans la ville de Herentals. Dès la

(4) Il étoit de la famille de Rie, en Franche-Comté.

nuit-même il fit partir ses bagages, & à la
 Liv. XXIV pointe du jour il se mit en marche dans le
 1597. plus grand silence. Ses soldats, presque tous
 vétérans, expérimentés, braves & courageux,
 virent d'abord avec une forte d'indignation
 qu'on les obligeoit de fuir devant un en-
 nemi qu'ils avoient si souvent vaincu; mais
 devenus bientôt aussi timides que leur géné-
 ral, ils crurent, comme lui, que leur salut
 dépendoit absolument de la célérité de leur
 retraite.

Le Prince Maurice n'étoit plus qu'à quel-
 ques milles de Turnhout, lorsqu'il apprit par
 ses espions que le Comte de Varas se reti-
 roit. Aussi-tôt il envoya en avant Sir Fran-
 cis Vere avec un corps de cavalerie fouiller
 les bois, & un détachement aux ordres du
 Comte de Hohenloe pour harceler les Espa-
 gnols, afin de retarder leur marche & de
 donner le temps à son infanterie d'avancer
 & de les joindre. Le Comte de Hohenloe
 & Sir Francis Vere n'étoient pas les seuls
 officiers d'un grand mérite qu'il eut amenés
 avec lui; il s'étoit fait encore accompagner
 dans cette expédition du Comte de Solms,
 de Sir Robert Sidney, gouverneur de Fles-
 singue, & de plusieurs autres, qui, à une
 expérience consommée, joignoient une grande

valeur. Tous exécuterent les ordres qui leur ~~avoient~~ ^{avoient} été donnés, avec la même prudence Liv. XXIV. & la même intrépidité. Le Comte de Hohen- 1597.
loe, à la tête de quatre cens chevaux, attaqua le premier les Espagnols, fit plier leur cavalerie, la mit en déroute & la força de se replier sur l'infanterie, où elle jeta le désordre & la confusion. Vere & le Prince Maurice qui arriverent alors, enfoncerent ses rangs, & acheverent sa défaite; on en fit un carnage affreux, & presque tous ceux qui échapperent à la mort, furent faits prisonniers. Le Comte de Varas lui-même resta sur la place, après avoir donné des preuves que ce n'étoit pas à son peu de courage qu'il falloit attribuer son inconduite, mais à son inexpérience & au trop grand désir de ménager le sang de ses soldats. Les Espagnols perdirent dans cette occasion plus de deux mille cinq cens hommes, dont deux mille furent tués & les autres faits prisonniers. Cette victoire ne coûta au Prince Maurice que neuf à dix hommes.

Grotius attribue cette victoire aux grosses carabines dont Maurice avoit armé sa cavalerie : auparavant, elle portoit des lances; la vue de ces nouvelles armes & leur effet jetterent l'épouvante parmi les Espagnols.

Il est certain que ce fut à sa cavalerie que
 Liv. XXIV le Prince Maurice dut la victoire, & qu'elle
 étoit assurée quand son infanterie arriva &
 prit part au combat.

1597.

A ne considérer que la grande disproportion de la perte, le combat de Turnhout dut, plus qu'aucun de tous ceux que le Prince Maurice avoit livrés auparavant, faire exalter ses talens militaires. Mais, si dans cette occasion il les mit dans tout leur jour, la manière dont il se conduisit à l'égard des prisonniers fit paroître dans tout leur éclat sa générosité, sa bienfaisance & son humanité; il fit prendre le plus grand soin de ceux d'entre eux qui étoient blessés, & veilla avec la plus grande attention à ce que les autres n'essuyassent aucun mauvais traitement: il envoya à l'Archiduc le corps du Comte de Varas, & l'Archiduc le fit assurer que, suivant à l'avenir son exemple, il empêcheroit qu'il ne fût commis par ses soldats aucun excès ni aucune sorte de cruautés (5).

Surprise
d'Amiens.

La prise d'Amiens, dont l'Archiduc se rendit maître peu de temps après, le dédom-

(5) Grotius Liv. VI. ab initio. De Thou Liv. CXVIII. c. V. Bentivoglio Part. III. Liv. III.


magea de la perte qu'il avoit faite à Turn-
hout. Amiens, la capitale de la province de Liv. XXIV
Picardie, étoit alors une des villes les plus 1597.
fortes & les plus importantes de la France :
ses habitans avoient été très-attachés au parti
de la ligue, & s'étoient depuis peu soumis
au Roi, à la condition qu'ils garderoient
eux-mêmes leur ville & que le Roi n'y met-
troit point de troupes en garnison.

Le nombre des habitans qui s'étoient en-
rôlés pour la garder, pouvoit être d'environ
quatorze à quinze mille ; c'étoit certainement
beaucoup plus qu'il n'en falloit pour les
mettre à couvert des entreprises auxquelles
les exposoit le voisinage des troupes Espa-
gnoles, s'ils eussent été disciplinés, vigilans
& attentifs à ce qui se passoit tant au de-
dans qu'au dehors : mais se livrant entière-
ment à leurs affaires domestiques, ils se
reposoient sur un petit nombre d'entre eux
du soin de veiller à la conservation de leur
ville, & ceux-ci s'en acquittoient avec beau-
coup de négligence.

Un d'entre eux qui avoit été banni de la
ville pour crime, en avoit instruit Porto-
carrero, gouverneur de Dourlens, officier
d'une grande bravoure & très-entreprenant,
qui, résolu de profiter de l'avis qu'on lui

~~Il~~ donnoit, forma le projet de se rendre maître d'A.
 Liv. XXIV miens. L'Archiduc approuva son dessein, &
 1597. Portocarrero tira des garnisons voisines environ
 trois mille hommes, tant d'infanterie que de
 cavalerie, avec lesquels il crut qu'il pouvoit
 exécuter son entreprise (6). Le onze Mars il
 partit de Dourlens au commencement de la
 nuit, & avant le lever du soleil il arriva à
 un hermitage nommé la Madelaine, éloigné
 d'environ un demi-mille de la ville. Dès qu'il
 vit qu'on en ouvroit la porte, il envoya en
 avant dix à douze de ses plus braves soldats,
 avec trois officiers, d'Ognano, la Croix &
 Del-Arco, tous déguisés en payfans. Chacun
 d'eux avoit caché sous son habit une paire
 de pistolets & une épée : trois d'entre eux
 portoient sur leur tête un sac plein de noix
 & de pommes; un autre conduisoit un grand
 chariot, sur lequel étoient de grosses solives;
 les autres les suivoient, marchant à quelque
 distance d'eux. Lorsque les trois premiers
 eurent passé les palissades, & furent proche

(6) Il avoit sous ses ordres onze cens Espagnols,
 cinq cens Bourguignons & Allemands, quatre cens
 Irlandois, deux cens Wallons & neuf cens che-
 vaux.

de la porte, un d'eux fit un faux pas & 
 tomba; son sac s'ouvrit, & les noix & les Liv. XXIV.
 pommes qu'il renfermoit devinrent la proie 1597.
 des bourgeois qui étoient de garde. Pendant
 que ceux-ci s'amusoient à se moquer du pré-
 tendu payfan & de sa mal-adresse, & qu'ils
 ramassoient avec beaucoup d'avidité ses noix
 & ses pommes, le chariot arriva sous la
 porte. Dei-Arco, ôtant promptement une che-
 ville qui retenoit le timon, empêcha que les
 chevaux le traînaient plus en avant : alors
 il tira un coup de pistolet; c'étoit le signal
 dont il étoit convenu avec Portocarrero; à
 l'instant se réunissant avec ses camarades, ils
 tomberent tous l'épée à la main sur ceux
 qui gardoient la porte, en tuerent un grand
 nombre & s'en rendirent maîtres. La fen-
 tinelle qui étoit sur le rempart, voyant ce
 qui se passoit, voulut baïsser la herse; elle
 tomba en effet; mais les solives dont étoit
 chargé le chariot, l'arrêterent & la soutin-
 rent en l'air. Portocarrero cependant s'étoit
 avancé près de la ville avec toutes ses trou-
 pes; il s'y jeta, & n'éprouva qu'une très-
 foible résistance de la part des habitans, qui,
 remplis d'effroi & de terreur & n'ayant per-
 sonne à leur tête en état de commander, mi-
 rent bas les armes; après avoir vu tomber

~~Henri IV~~ sous le fer de l'ennemi environ une centaine
Liv. XXIV d'entre eux.

1597. Le chagrin que la nouvelle de cet évène-

Elle cause
beaucoup
de chagrin
à Henri.

ment causa à Henri IV, tempéra un peu la joie que lui causoit la ruine totale de la ligue. La conquête de Calais avoit ouvert aux Espagnols l'entrée de son royaume du côté de la mer; mais Amiens étoit une barrière qui les auroit arrêtés : au lieu qu'ayant cette ville en leur puissance, ils pouvoient, sans trouver rien qui les arrêtât, faire des incursions jusqu'aux portes de la capitale. Henri envisageoit aussi qu'il pourroit arriver que la prise d'Amiens fit prendre de lui une idée défavorable; il craignoit qu'on ne pensât qu'il étoit incapable d'acquérir d'autre gloire que celle de combattre & de vaincre ses propres sujets; il appréhendoit en outre que s'il y avoit encore parmi ses sujets des mécontents, ils ne profitassent du revers qu'il venoit d'essuyer, pour rallumer le feu, peut-être encore mal éteint, de la guerre civile. Depuis quelque tems sa santé étoit chancelante : aussitôt qu'il fut instruit de ce qui venoit d'arriver, il remit à un autre tems le soin de la rétablir, abandonna l'usage des remèdes que ses médecins lui avoient prescrit, & partit pour Corbiè, petite ville située sur

la Somme, à environ trois lieues d'Amiens. Après y avoir conféré avec le maréchal de Biron & plusieurs de ses principaux officiers, Liv. XXIV
 il résolut de s'occuper, de préférence à tous 1597.
 autres objets, du siège d'Amiens, & de mettre tout en usage pour en chasser les Espagnols. Il chargea Biron de tirer des garnisons des villes voisines le plus de troupes qu'il pourroit, d'en former une petite armée, avec laquelle il pût investir la place. Il retourna ensuite à Paris, afin de hâter par sa présence les préparatifs nécessaires pour assurer le succès de son entreprise.

Henri n'ignoroit pas qu'il falloit agir dans Siège d'Amiens.
 cette occasion avec la plus grande activité; aussi travailla-t-il avec une ardeur incroyable, jusqu'à ce qu'il eut rassemblé une armée nombreuse & fait venir des provinces les plus à portée des munitions de guerre & de bouche; en même tems il conclut un nouveau traité d'alliance avec la Reine d'Angleterre & les Etats des Provinces-unies, en conséquence duquel celle-là lui envoya quatre mille hommes, & ceux-ci lui firent passer une somme considérable d'argent & s'engagerent de faire une puissante diversion dans les Pays-Bas. Comme Henri avoit fait passer continuellement des renforts de troupes au

1597. Maréchal de Biron, il trouva le siège d'A-
 Liv. XXIV miens bien avancé, lorsqu'il s'y rendit au
 commencement de Juin. Biron étoit fort
 ambitieux & fort vain : le Roi avoit dit
 que ses affaires n'alloient jamais bien, s'il
 n'étoit présent ; ce propos avoit donné une
 nouvelle ardeur au maréchal : soins, atten-
 tions, peines, vigilance, tout avoit été mis
 en usage. Pour empêcher qu'aucun secours
 n'entrât dans la place, Biron avoit fait faire
 de fortes lignes de circonvallation : ses ap-
 proches étoient commencées, lorsque le Roi
 arriva au camp. Il approuva tout ce que le
 maréchal avoit fait, & lui laissa même le
 commandement, pour lui faire oublier, disent
 les historiens, le propos qu'il avoit tenu &
 qui avoit mortifié la vanité orgueilleuse du
 maréchal.

Comme l'armée avoit été considérablement
 augmentée, tant par les renforts de troupes
 que le Roi avoit amenés, que par les qua-
 tre mille Anglois qui étoient arrivés, on
 poussa avec beaucoup d'ardeur les opérations
 du siège : mais plus l'ardeur des assiégeans
 étoit grande, plus celle des assiégés l'étoit
 aussi ; chaque pouce de terrain étoit attaqué
 & défendu avec une égale intrépidité. L'ha-
 bileté du gouverneur & la bravoure des

soldats de la garnison arrêtoient continuelle-
 ment les progrès des assiégeans & prolongeoient le siège bien plus qu'ils ne l'avoient
 cru d'abord. Plusieurs milliers d'entre eux
 avoient été tués dans les différentes sorties
 des assiégés : ceux-ci avoient aussi perdu
 beaucoup de monde ; mais la plus grande
 perte qu'ils firent, fut celle de Portocarrero,
 qui fut tué dans une de ces sorties. Ce
 n'est pas qu'il ne fût dignement remplacé
 par le Marquis de Montenegro, Napolitain,
 de l'illustre famille des Carraffes, qui ne le
 cédoit ni en courage, ni en habileté, à
 Portocarrero. Il y avoit tout lieu de croire
 que les François ne pourroient pas le for-
 cer à capituler avant l'arrivée de l'Archiduc,
 qu'on savoit être dans l'intention de venir
 incessamment à son secours.

Soit que le Roi d'Espagne voulût conti-
 nuer la guerre, soit qu'il prît le parti de
 faire la paix avec la France, il lui étoit
 également important que la ville d'Amiens
 restât en son pouvoir. L'Archiduc le sentoît,
 & ne négligeoit rien pour se mettre en état
 de marcher au secours des assiégés. Mais,
 malgré ses soins & son activité, il n'avan-
 çoit que fort lentement dans ses prépara-
 tifs : les levées d'hommes qu'il avoit or-

Vaine en-
 treprise
 d'Albert
 pour faire
 lever le
 siège.

Liv. XXIV

1597.

données, se faisoient avec beaucoup de difficulté, parce qu'il manquoit d'argent. Les finances du Roi d'Espagne étoient dans le plus grand désordre, sur-tout depuis la prise de Cadix. Il y avoit déjà bien des années que ce Prince faisoit des emprunts considérables, tant en Italie qu'en Flandre, mais à un intérêt exorbitant & en hypothéquant aux marchands de ces pays qui lui donnoient leur argent, quelques-unes des branches de ses revenus. Les inconvéniens qui résultoient de l'usage continuel de cette ressource, avoient fait prendre au Roi le parti de se débarrasser tout d'un coup du fardeau dont ces emprunts forcés le chargeoient. Sans considérer les suites que pouvoit avoir l'exécution d'un tel projet, il avoit fait publier au commencement du mois de Novembre de l'année dernière un édit, qui anéantissoit tous les contrats par lesquels il avoit précédemment engagé ses revenus. Pour pallier cette injustice, il avoit allégué les gains énormes de ceux qui, profitant du besoin où il s'étoit trouvé, lui avoient prêté leur argent; ajoutant que, s'il continuoit à les laisser jouir du bénéfice qu'ils faisoient, tout ce qu'il avoit pu faire jusqu'alors pour le main-

rien de la vraie religion deviendroit inu- ~~tile~~
 tile (7). Liv. XXIV.

Il y avoit eu autant d'imprudence que 1597.
 d'injustice à donner un pareil édit, & Phi-
 lippe n'eut pas lieu de s'applaudir d'avoir
 fait usage de cet expédient. Ses revenus, il
 est vrai, étoient libres, mais ils ne pou-
 voient suffire aux dépenses énormes de la
 guerre dans laquelle il étoit engagé. Tant
 que cette guerre dura, il se vit continuelle-
 ment obligé d'avoir recours aux emprunts,
 sans pouvoir persuader à aucun des capita-
 listes de Gênes & d'Anvers de lui confier
 leur argent. Avant son édit il trouvoit l'ar-
 gent dont il pouvoit avoir besoin. C'étoit
 cette difficulté de pouvoir s'en procurer,
 qui avoit si fort retardé les préparatifs que
 faisoit l'Archiduc, pour aller au secours d'A-
 miens.

Le blocus de cette ville avoit été com- Reddition
d'Amiens.
 mencé au mois d'Avril, & l'Archiduc ne
 put se mettre en marche qu'à la fin d'Août :
 son armée, qui étoit de plus de vingt-cinq
 mille hommes, n'arriva que vers la mi-
 Septembre à la vue du camp des assiégeans.

(7) Grotius Liv V.

1597. Comme son infanterie étoit infiniment supérieure à la leur, il résolut de leur présenter la bataille; connoissant le génie du Monarque François, il ne doutoit pas que le défi ne fût accepté. Ses espérances furent trompées; Henri déféra à l'avis du Duc de Mayenne, qu'il avoit amené avec lui au siège, qui lui avoit représenté que son infanterie étant presque toute composée de nouvelles levées, il y auroit de l'imprudence de hasarder le combat; qu'il étoit plus sage & plus prudent d'attendre l'ennemi dans ses lignes. L'Archiduc, qui ignoroit cette résolution, rangea son armée en bataille; mais quand il vit que les François ne sortoient point de leur camp, & que ce camp étoit par-tout bien fortifié, il commença à désespérer de réussir dans son entreprise & prit le parti de ramener son armée dans les Pays Bas. Peu de jours après cette retraite, le Marquis de Montenegro, après en avoir obtenu la permission de l'Archiduc, offrit de capituler & obtint les conditions les plus honorables (8).

(8) D'Avila, Liv. XV, Bentivoglio, Part. III, Liv. IV,

Pendant le siège d'Amiens il ne s'étoit rien passé de mémorable dans les Pays-Bas ; mais comme l'Archiduc , pour former l'armée avec laquelle il avoit marché au secours de cette ville s'étoit vu obligé de dégarnir de troupes presque tout le Brabant & la Flandre , le Prince Maurice , aussi-tôt qu'il avoit su qu'il s'étoit mis en route , pour aller au secours des assiégés , avoit marché vers Rhinberg à la tête de douze à treize mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie : il avoit assiégé & pris cette ville en peu de jours , quoique sa garnison fût d'environ mille hommes. Il avoit soumis avec la même facilité la ville de Meurs : ayant passé ensuite le Rhin , il s'étoit rendu maître de Groll , de Brevort & de plusieurs autres places. Lingen étoit la seule ville fortifiée au Nord du Rhin qui fût encore aux Espagnols : le Comte Frédéric de Herembert y commandoit : il avoit une garnison de six à sept cens hommes. Le Prince Maurice en forma le siège : les assiégés se défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de courage ; mais quand le gouverneur vit que les batteries des assiégeans alloient commencer à tirer , & que le Prince , en le faisant sommer de se rendre , lui faisoit offrir des conditions honorables ,

Liv. XXIV

1597.

Progrès de
la guerre
dans les
Pays-Bas.

& assurer en même temps que s'il refusoit
 Liv.XXIV ses offres il ne lui accorderoit aucune capi-
 1597. tulation , il considéra que ce seroit exposer
 inutilement sa garnison à être passée au fil
 de l'épée , s'il s'obstinoit plus longtemps à
 vouloir se défendre ; il accepta donc les con-
 ditions que le Prince lui avoit proposées &
 capitula.

Maurice fit toutes ces conquêtes en moins
 de trois mois ; ce fut celle de Groll & de
 Brevort où il rencontra le plus de difficulté.
 Ces deux places étant situées sur un terrain
 fort marécageux , il eut besoin , pour réus-
 sir , de toute son habileté. Mais comme les
 historiens contemporains n'ont rapporté au-
 cune particularité de ces deux sièges , nous
 nous sommes vus obligés de les imiter. Au
 reste , la conquête de toutes ces places fron-
 tieres étoit de la plus grande importance
 pour les Provinces-Unies ; elles se voyoient
 par leur possession à couvert des incursions
 des garnisons Espagnoles : sensibles au ser-
 vice que le Prince venoit de leur rendre ,
 en les délivrant des alarmes continuelles que
 leur causoit ce voisinage importun , les Etats
 de ces provinces lui en témoignèrent leur
 reconnoissance , en lui faisant la concession ,
 pour lui & ses descendans , de la riche

seigneurie de Lingen & de ses dépendances. Liv. XXIV

Ce que nous venons de rapporter, s'étoit passé à la fin de l'année mille cinq cens quatre-vingts-dix-sept, & au commencement de l'année suivante on entama une négociation pour la paix, entre la France & l'Espagne. Ni Philippe ni Henri n'avoient retiré de la guerre aucun des avantages dont ils s'étoient flattés, & l'un & l'autre avoient de puissans motifs de désirer de la terminer promptement. Les illusions qui avoient séduit Philippe, s'étoient enfin dissipées; il voyoit toute la folie de ses chimériques projets de conquête, dont l'espérance l'avoit trompé si longtemps: ses acquisitions en France ne valoient pas ce qu'elles lui avoient coûté; non-seulement elles n'avoient pu le dédommager des pertes qu'il avoit faites dans les Pays-bas, mais elles lui avoient occasionné encore des dépenses considérables. Ses finances, comme nous l'avons déjà dit, étoient dans le plus grand désordre; il n'avoit plus aucune espèce de crédit; sa mauvaise foi à l'égard de ses créanciers le lui avoit fait perdre entièrement. Dans plusieurs places les troupes qui les gardoient, venoient encore de se soulever; elles n'étoient

1598.

Négocia-
tions pour
la paix.

pas payées de leur solde , & on pouvoit
 Liv.XXIV croire qu'elles refuſeroient de marcher à
 1598. l'ennemi la campagne prochaine. Philippe
 conſidérant auſſi ſon grand âge & ſa mau-
 vaiſe ſanté , ne pouvoit plus ſe flatter de
 vivre encore longtems. Son fils étoit à
 peine forti de l'enfance ; & ç'auroit été ha-
 ſarder beaucoup de lui laiſſer , en mourant ,
 une guerre à ſoutenir contre un ennemi
 auſſi puiffant , auſſi habile dans l'art de la
 guerre & auſſi entreprenant que l'étoit le
 Roi de France.

Henri IV , de ſon côté , ne déſiroit pas
 la paix avec moins d'ardeur que Philippe :
 les playes qui avoient affligé ſon royaume ,
 n'étoient pas encore entièrement cicatrisées ;
 elles avoient ſi fort vieilli , elles avoient
 ſaigné ſi longtems , qu'on ne pouvoit eſpé-
 rer de parvenir à les guérir tant que la
 guerre dureroit. Les déſordres qui regnoient
 dans pluſieurs parties de ſon royaume , aux-
 quels Henri déſiroit d'apporter un prompt
 remede , lui faiſoient auſſi ſouhaiter beaucoup
 de faire ſa paix avec l'Eſpagne.

Le Pape
 ſe rend
 médiateur.

Mais , malgré les motifs puiffans qu'a-
 voient les deux Rois de déſirer la paix , ni
 l'un ni l'autre ne vouloient faire la première
 démarche , ni même paroître ſouhaiter

qu'elle se fît. Le Pape les tira de cet embarras ; comme pere de tous les Princes Catholiques , & ami commun des deux Monarques belligérans , il se rendit médiateur : son zele , dans cette occasion , tempéré par la prudence , lui acquit , avec juste raison , l'estime & la vénération de ses contemporains & les confirma dans la haute idée qu'ils avoient déjà conçue de son caractère. A sa sollicitation les deux Rois convinrent d'ouvrir un congrès à Vervins , petite ville de la Picardie , sur la Serre , aux confins du Hainaut. Le Roi de France y envoya pour ministres plénipotentiaires les présidens de Bellievre & de Silleri : ceux du Roi d'Espagne furent Ricardotto & Baptiste Taffi : le cardinal Alexandre de Médicis s'y rendit de la part du Pape , avec la qualité de légat , & les conférences commencerent au mois de Février.

L'ouverture de ces conférences causa beaucoup d'inquiétudes aux Etats généraux des Provinces-Unies ; ils ne pouvoient douter que le principal motif qu'avoit le Roi d'Espagne de terminer la guerre avec la France , étoit de pouvoir employer toutes ses forces contre les provinces confédérées. Ils appréhendoient aussi qu'Elisabeth , profi-

Elisabeth & les Etats des Provinces-Unies s'opposent à la paix.

~~tant~~ tant de cette occasion; ne fit aussi son ac-
 Liv.XXIV commodement avec Philippe, & que de cette
 1598. maniere ils se trouveroient tout-à-coup sans
 soutien & privés du secours de tous leurs
 alliés : mais les nouvelles assurances de son
 amitié que leur donna la Reine d'Angleter-
 re, calmerent bientôt leur crainte à son
 égard; cette Princeesse confidéroit que leurs
 intérêts étoient tellement liés aux siens, que
 ce qui pourroit leur nuire lui seroit person-
 nellement très-préjudiciable.

Aussi-tôt après que le Roi de France eut
 acquiescé à la proposition que le Pape lui
 avoit faite d'ouvrir un congrès, pour y trai-
 ter de la paix avec l'Espagne, ce Prince en
 avoit donné avis à tous ses alliés, en mê-
 me temps qu'il les avoit engagés à prendre
 part aux négociations, afin, s'il étoit possi-
 ble, de parvenir à une paix générale. Mais
 ni les Etats-Généraux, ni Elisabeth, n'étoient
 dans les dispositions de traiter avec l'Espa-
 gne; les premiers, parce qu'ils avoient tout
 lieu de croire que jamais Philippe ne vou-
 droit consentir de négocier avec eux comme
 avec un état libre & indépendant, & qu'eux,
 de leur côté, étoient fermement décidés à
 ne jamais le reconnoître pour leur souve-
 rain; la seconde, parce que dans différentes

occasions elle avoit retiré de grands avanta- Liv. XXIV
ges de son alliance avec les Provinces-Unies ,
elle désiroit qu'elles conservassent leur liberté 1598.
& leur indépendance , avec d'autant plus d'ar-
deur , qu'elle étoit persuadée que tant que
cette nouvelle république conserveroit l'une
& l'autre , l'Angleterre n'auroit rien à redou-
ter de la puissance de l'Espagne : mais , ne
voulant pas cependant perdre un allié tel que
le Roi de France , elle se détermina à lui
envoyer Sir Robert Cécil & Sir Herbert ,
pour le détourner de faire la paix. Ces am-
bassadeurs étoient accompagnés de ceux des
Etats-Généraux ; c'étoient Justin de Nassau
& le célèbre Barneveldt. Ces habiles négocia-
teurs employèrent les raisons les plus fortes
pour dissuader le Roi de France d'exécuter
son dessein : ils lui rappellerent le traité d'al-
liance qu'il avoit fait peu de temps aupara-
vant avec la Reine d'Angleterre & les Pro-
vinces-Unies , les secours qu'il en avoit reçus
dans différens temps : ils lui représentèrent
combien il étoit dangereux pour lui de trai-
ter avec un Prince , sur la sincérité duquel il
ne pouvoit compter , & de la mauvaise foi
duquel il avoit eu si souvent des preuves.
Enfin ils lui offrirent des secours d'hommes
& d'argent , tant pour reprendre Calais , que

pour continuer la guerre. Henri leur répon-
 Liv. XXIV dit que, quelle que fût l'alliance qu'il avoit
 1598. contractée avec leurs maîtres, cette alliance
 ne l'obligeoit pas à continuer la guerre, &
 qu'il pouvoit, fans la violer, faire la paix
 avec l'Espagne; que cette guerre, prolongée
 plus long-temps, pourroit produire la ruine
 entiere de son royaume. Il employa les ter-
 mes les plus forts pour leur témoigner sa re-
 connoissance des preuves d'attachement que
 leurs maîtres lui avoient données; il les as-
 sura qu'il ne prendroit avec Philippe aucun
 engagement qui pût l'empêcher de s'acquitter
 envers eux des services qu'ils lui avoient ren-
 dus; il leur dit que sa conduite passée, &
 plus encore tout ce que le Roi d'Espagne avoit
 fait contre lui, devoient leur persuader que
 ce n'étoit pas par dégoût pour la guerre
 qu'il s'étoit déterminé à prendre un parti qui
 répugnoit si fort à ses alliés, mais la néces-
 sité où il étoit de désirer la paix & de la
 faire; que les désordres qui régnoient dans
 l'intérieur de ses états étoient tels que, si
 l'on n'y apportoit un prompt remede, ils de-
 viendroient bientôt incurables : qu'en temps
 de guerre, l'usage de ces remedes étoit im-
 praticable, mais qu'il espéroit que quelques
 années de paix rendroient à son royaume

toute

toute sa force & sa vigueur ; qu'alors , loin Liv. XXIV.
 d'être à charge à ses alliés , comme il l'avoit 1598.
 été jusqu'alors , il auroit le pouvoir & sûre-
 ment la volonté , non-seulement de s'acquit-
 ter avec usure des obligations qu'il leur avoit ,
 mais de les défendre , ainsi que toute l'Eu-
 rope , contre l'ambition insatiable du Roi d'Es-
 pagne.

Cette apologie , pleine de cette éloquence naturelle que Henri possédoit à un degré éminent , & à laquelle il est si difficile de résister , fit une telle impression sur les ambassadeurs d'Elisabeth & des Etats des Provinces-Unies , que ne pouvant douter de la vérité de ce que ce Prince leur avoit dit pour justifier sa conduite , ils convinrent avant leur départ non-seulement de la nécessité où se trouvoit la France de conclure la paix avec l'Espagne , mais aussi qu'il pouvoit arriver que cette même paix fût un événement heureux pour toutes les autres puissances de l'Europe , par l'avantage qu'elles pourroient en retirer. Henri envoya aussitôt des ambassadeurs en Angleterre & en Hollande ; il les chargea de renouveler aux Etats-Généraux & à Elisabeth les assurances qu'il avoit données à leurs ambassadeurs ; & par la conduite qu'il tint ensuite , il prouva com-

~~_____~~ bien ces assurances étoient vraies & fin-
Liv.XXIV ceres.

1598. La paix entre la France & l'Espagne fut
 Paix de enfin conclue à Vervins, comme on le défi-
 Vervins. roit; mais avant il fallut lever de grandes
 difficultés, qui, peut-être auroient été insur-
 montables, si le Pape, animé d'un zele ar-
 dent & défintéressé, & secondé par celui de
 son légat, n'eût pas employé tout le crédit
 qu'il avoit sur les esprits des deux Rois. La
 France rendit à Philippe la ville de Cambrai
 & Philippe, quoiqu'avec beaucoup de répu-
 gnance, consentit à abandonner Calais, Ar-
 dres, Doullens & toutes les autres villes de
 France qu'il avoit en sa puissance, & don-
 l'acquisition lui avoit coûté beaucoup de pei-
 nes, de sang & de dépenses. (9)

Philippe désiroit avec d'autant plus d'ar-
 deur de terminer promptement la guerre que
 depuis que son projet de conquérir la France
 étoit échoué, il avoit formé celui de trans-
 férer la souveraineté des Pays-Bas à l'Infant
 Isabelle, à laquelle il destinoit pour épou-

(9) Bentivoglio, Part. III. Liv. IV. p. 46
 Sully, Liv. IX. D'Avila vers la fin. De Thou
 Liv. CXX, Sect. 1 & 5. Camden, p. 760. Minian:
 L. X. ch. 12.

l'Archiduc Albert : il chériffoit beaucoup l'Infante, une des femmes de son fiècle qui Liv. XXIV
 avoit le plus de mérite, & eftimoit infiniment l'Archiduc, qu'il jugeoit être de tous 1598.
 les Princes de l'Europe qui pouvoient prétendre à son alliance, celui qui en étoit le plus digne.

Mais ce n'avoit pas été fans beaucoup de répugnance qu'il avoit pris le parti de détacher en faveur de fa fille & de son gendre futur une auffi belle partie de fes domaines héréditaires que l'étoient les Pays-Bas ; c'étoit à la poffeffion de ces riches provinces que lui & fon pere avoient été principalement redevables des victoires qu'ils avoient remportées fur leurs ennemis, tant en France qu'en Allemagne ; c'étoit auffi la poffeffion des Pays-Bas , fitués au centre de l'Europe , qui les avoit rendus fi redoutables aux autres puiffances de l'Europe & les avoit mis en état de maintenir la paix & la tranquillité dans les autres parties de leurs états. Il eft vrai que , depuis la révolution la confervation des provinces des Pays-Bas qui appartenoient encore à Philippe , lui avoit occafionné beaucoup de dépenses ; elles avoient été un gouffre où étoient venu fe perdre tous les tréfors de l'Efpagne : mais , malgré cette derniere con-

_____ fédération, il devoit cependant naturellement
 Liv. XXIV penfer, qu'après avoir féparé les Pays-Bas de
 1598. la couronne d'Efpagne, le trésor de celle-ci
 fe trouveroit, après ce facrifice, auffi chargé
 qu'il l'étoit auparavant, puifque l'Infante &
 l'Archiduc ne pourroient fe foutenir dans
 leur fouveraineté contre les efforts des pro-
 vinces confédérées, fans le fecours de l'Eſ-
 pagne.

Le Comte de Fuentes le repréfenta à Phi-
 lippe avec beaucoup de chaleur, & employa
 les raifons qu'il crut les plus fortes pour le
 détourner d'exécuter fon projet; tandis que
 plufieurs de fes autres confeillers, & fur-
 tout le Comte de Caſtel-Rodrigo; en qui
 Philippe avoit la plus grande confiance, fai-
 foient leurs efforts pour lui perfuader de
 ne pas changer de réfolution : ils lui obser-
 voient qu'en féparant la fouveraineté des
 Pays-Bas de celle de l'Eſpagne, il donneroit
 à celle-ci une nouvelle force & une nouvelle
 vigueur, bien loin de l'affoiblir.

» Les Pays-Bas, diſoient-ils, font éloignés
 » du fiége de l'adminiftration de votre empi-
 » re; les loix de ce pays, le langage, le
 » caractère de ſes habitans, leurs mœurs-
 » même font différens de celles des Eſpagnols,
 » & cette différence eſt fi grande, qu'on ne

» parviendra jamais à retenir dans le devoir
 » les peuples des Pays-Bas. L'aversion qu'ils Liv. XXIV
 » ont pour toute domination étrangere, & 1598.
 » sur-tout pour celle de l'Espagne, est invin-
 » cible. L'absence & l'éloignement de leur
 » souverain ont été la principale cause de
 » cette rebellion, qui depuis plus de quarante
 » ans occupe chez eux les armées de votre
 » Majesté. Le seul moyen qu'on peut au-
 » jourd'hui employer pour ramener les provin-
 » ces révoltées, & engager celles qui sont
 » fidelles à persister dans leur obéissance,
 » c'est de leur donner un Souverain particu-
 » lier, qui, vivant au milieu d'elles, pourra
 » se concilier l'affection de leurs habitans
 » & la conserver. Il est vrai que si les
 » Anglois cessoient de soutenir les rebelles,
 » ceux-ci se verroient bientôt réduits à im-
 » plorer la clémence de votre Majesté. Mais
 » si, avec les foibles secours que la Reine
 » d'Angleterre, chancelante sur son trône
 » & fortement occupée des affaires intérieu-
 » res de ses états, leur donne, ils ont pu
 » depuis tant d'années, non-seulement sou-
 » tenir contre nous une guerre défensive,
 » mais même en faire une offensive, com-
 » bien ne devons-nous pas craindre les
 » conséquences qu'aura la réunion de la cou-

« bonne d'Angleterre & d'Ecosse sur la tête
 Liv. XXIV « du même Prince qui, dans la vigueur de
 1598. « l'âge, & sans aucun embarras dans ses
 « propres états, pourra tout entier se livrer
 « aux affaires du dehors ? La jalousie des
 « Princes voisins des Pays-Bas les engagera
 « toujours à fomenter la rebellion parmi les
 « habitans de ces pays, tant qu'ils seront
 « sujets de l'Espagne ; au lieu que quand les
 « Pays-Bas ne seront plus unis à l'Espagne,
 « & qu'ils formeront une souveraineté parti-
 « culiere, séparée & indépendante, tous
 « motifs de jalousie cesseront, & il fera
 « alors également de l'intérêt de la France,
 « de l'Angleterre & des autres puissances
 « voisines, de désirer la fin de la guerre,
 « de coopérer même au rétablissement de la
 « paix ; les provinces révoltées-même, pour
 « rétablir la tranquillité dans leur intérieur,
 « s'empresseuront de se réunir aux provinces
 « fidelles.

Acte d'ab-
 dication
 du Roi.

Ces raisons firent d'autant plus d'impression
 sur l'esprit du Roi, qu'elles étoient confor-
 mes à son goût & à son inclination : confirmé
 ainsi dans la résolution qu'il avoit déjà prise,
 il signa le fixieme de Mai un acte authenti-
 que d'abdication ; dans lequel, après avoir
 déclaré le parti qu'il avoit pris de donner

l'Archiduc Albert pour époux à l'Infante Isabelle, sa fille aînée, il disoit qu'il cédoit, Liv. XXIV,
 donnoit, & abandonnoit à cette Princesse 1598.
 la souveraineté des Pays-Bas & le Comté de
 Bourgogne, pour en jouir, conjointement
 avec son futur époux, ainsi que les enfans
 qui proviendroient de leur union, soit mâ-
 les ou femelles, selon les loix établies pour
 l'hérédité des succeffions.

Par le même acte, il fut dit que si la
 souveraineté passoit à une femme, elle épou-
 seroit ou le Roi d'Espagne, ou l'héritier de
 la couronne d'Espagne; qu'aucuns Princes
 ou Princesses issus de l'Infante ne pourroient
 se marier sans le consentement du Roi d'Es-
 pagne; & qu'à défaut d'héritiers de l'Infan-
 te, les Pays-Bas retourneroient au Roi d'Es-
 pagne, pour être réunis à sa couronne. On
 stipula encore que l'Infante & l'Archiduc,
 & après eux leurs descendans, empêcheroient
 leurs sujets des Pays-Bas de commercer aux
 Indes; qu'avant leur inauguration ils feroient
 serment de ne permettre dans leurs états que
 l'exercice de la religion Romaine: enfin il
 fut dit que si quelques-unes des conditions
 ci-dessus mentionnées n'étoient pas exécutées,
 la souveraineté des Pays-Bas retourneroit à
 la couronne d'Espagne, & que le présent

acte de concession seroit regardé comme non
Liv. XXIV avenu.

1589. Cet acte fut aussi-tôt envoyé à l'Archiduc,
Effets qu'il & peu après les Etats des provinces méridi-
produit. onales consentirent de reconnoître pour
leurs Souverains l'Infante Isabelle & l'Archiduc Albert, aux conditions portées par l'acte de concession. Les Etats se voyoient avec plaisir délivrés du joug Espagnol : ce qu'ils avoient souffert sous la domination de l'Espagne leur avoit rendu ce joug insupportable.

Mais, quel que fût l'effet que devoit naturellement produire cet événement sur les provinces soumises à l'Espagne, il ne pouvoit occasionner aucun changement dans les dispositions des Provinces-Unies : „ Ces nouveaux Souverains „, disoient les confédérés „, que donne aujourd'hui Philippe aux „ Pays-Bas, ne le feront que de nom; ils ne „ sauroient se maintenir dans leur souveraineté sans le secours des armes Espagnoles. „ Dans l'acte d'abdication, les Pays-Bas ne „ sont pas traités d'état libre & indépendant, „ & le Roi d'Espagne en dispose comme d'un „ fief de la monarchie Espagnole. L'âge avancé „ de l'Infante (10), & les conditions conte-

(10) Elle avoit trente-deux ans.

» nues dans l'acte qui lui transfere la sou-
 » veraineté, font assez connoître qu'on ne
 » doit regarder cette concession que comme
 » un moyen imaginé pour le moment, afin
 » d'amuser les habitans des provinces du
 » Midi, & non comme un nouvel établisse-
 » ment, fait pour être fixe & permanent.
 » Mais, quelles que soient les vues du Roi
 » d'Espagne, que la souveraineté retourne
 » à sa couronne, ou en reste entièrement
 » séparée, les Provinces-Unies ne persiste-
 » ront pas moins dans la résolution qu'elles
 » ont prise de maintenir leur liberté contre
 » tous les efforts que le Roi d'Espagne &
 » l'Archiduc pourront faire pour les en
 » priver (11). »

Liv. XXIV

1598.

Cependant, dans le temps que l'Archiduc
 alloit partir pour Madrid, une émeute qui
 survint parmi les troupes, retarda son voya-
 ge; & il étoit en route, quand il apprit la
 mort de Philippe II.

Depuis deux ans ce Prince étoit fort tour-
 menté par la goutte : à cette maladie s'étoit
 jointe une fièvre étiqne ; l'hidropisie étoit
 ensuite survenue. Sentant ses forces diminuer,

[11] Meteren, Grotius.

il se fit transporter de Madrid à l'Escorial.
 Liv. XXIV Ses médecins, avant qu'il se mît en route,
 1598. lui avoient dit qu'ils craignoient qu'il ne pût
 en soutenir la fatigue : „ n'importe”, leur
 avoit-il répondu : „ je veux être conduit vi-
 ” vant à mon tombeau. ” A son arrivée à
 l'Escorial, il eut une violente attaque aux
 pieds & aux mains : des abcès se formèrent
 ensuite aux genoux ; la goutte se jetta dans
 la poitrine & lui causa les douleurs les plus
 aiguës. On lui procuroit quelque soulagement
 en tenant les abcès ouverts ; mais, d'un au-
 tre côté, il en résultoit un mal plus insup-
 portable ; il découloit des plaies une matiere
 virulente, dans laquelle s'engendra une quan-
 tité étonnante de vermine, qui, malgré tous
 les soins que l'on prit, ne pût être détruite.
 Il resta dans cet état déplorable plus de cin-
 quante jours, ayant toujours les yeux fixés
 vers le ciel. Pendant cette affreuse maladie il
 fit paroître la plus grande patience, une force
 d'esprit étonnante, & sur-tout une résigna-
 tion à la volonté de Dieu peu ordinaire.
 Tout ce qu'il fit pendant tout ce temps prouva
 combien étoient vrais & sinceres ses senti-
 mens de religion. Son exactitude & le zele
 même avec lesquels il observoit les petites
 pratiques superstitieuses que prescrit l'église

Romaine , comme des moyens assurés pour être bien accueilli par la Divinité à son arrivée dans l'autre monde , ne laisserent aucun doute de l'intime persuasion où il étoit de leur efficacité. Il fit aussi dans ses derniers momens plusieurs actes de clémence , en faisant relâcher plusieurs prisonniers & ordonnant qu'on leur rendît les biens dont on les avoit dépouillés. De ce nombre fut la femme de l'infortuné Antoine Perez.

Liv.XXIV

1598.

Deux jours avant sa mort il fit venir son fils & sa fille Isabelle, leur parla de la vanité des grandeurs de ce monde , leur donna plusieurs avis sur l'administration de leurs états , & leur recommanda sur-tout de protéger la religion Romaine & d'en maintenir le culte. Après qu'ils l'eurent quitté , il entra dans de grands détails sur ses funérailles , se fit même apporter dans sa chambre le cercueil où son corps devoit être bientôt renfermé , le fit mettre dans un endroit où il pouvoit le voir. Peu après il perdit l'usage de la parole , & expira le treizieme Septembre , dans la soixante-douzieme de son âge & la quarante-troisieme de son regne (12).

(12) Miniana Lib. X, cap, 14. De Thou L. CXX, Sect. 14.

Liv. XXIV
1598.
Son caractere.
 Jamais Prince n'a été peint avec des couleurs aussi différentes que celles que les auteurs ont employé pour rendre son caractère. Il semble cependant que vu la longueur, & même, si l'on peut parler ainsi, l'activité de son regne, il n'y a pas eu de Prince dont on puisse peindre le caractère avec plus de certitude. Les faits que nous avons rapportés dans le courant de son histoire, ne nous permettent pas de douter qu'il n'eût une grande pénétration, qu'il ne fût très-habile dans l'art de gouverner, même très-actif & vigilant : ses yeux étoient continuellement ouverts sur toutes les parties de sa vaste monarchie ; aucune des branches de l'administration ne lui étoit inconnue ; il veilloit sur la conduite de ses ministres avec une attention infatigable ; il montra toujours beaucoup de sagacité dans le choix qu'il en faisoit, de même que dans celui de ses généraux : son maintien étoit grave, son air étoit tranquille ; jamais il ne paroissoit ni superbe ni humilié. Il avoit le caractère impérieux ; son regard étoit fier & sévère ; cependant ses sujets Espagnols trouvoient toujours auprès de lui un accès facile : il écoutoit avec patience leurs représentations & leurs plaintes, & leur rendoit ordinairement justice, quand son ambition &

son bigotisme ne le forçoient pas à être in-
 juste. Liv. XXIV

Nous devons à l'équité ce que nous venons 1598.
 de dire à sa louange; la vérité de l'histoire
 exige aussi que nous disions que le zèle qu'il
 avoit pour sa religion étoit sincère, & l'on
 ne peut même raisonnablement supposer le
 contraire. Mais, comme sa religion étoit d'une
 espèce corrompue, elle ne servoit qu'à
 augmenter la dépravation de ses dispositions
 naturelles, qui non seulement lui permet-
 toient, mais même le portoient à commettre
 les actions les plus révoltantes & les plus
 odieuses. Quoique dans le siècle où vivoit
 Philippe, le fanatisme ait pu faire croire à
 un Souverain que l'intérêt de la religion
 exigeoit qu'il fût fourbe, intolérant, & qu'il
 persécutât, un Prince naturellement vertueux,
 écoutant les sentimens de l'honneur & de
 l'humanité, auroit, dans plusieurs occasions,
 triomphé des prestiges de la superstition dont
 il auroit été environné. Mais le long regne
 de Philippe ne nous offre pas un seul exem-
 ple de cet effort généreux; il viola les obli-
 gations les plus sacrées, toutes les fois que
 la religion lui en fournit le prétexte; &
 sous ce prétexte, il exerça pendant plusieurs
 années, sans répugnance & sans remords,

les plus grandes cruautés. Rien ne pouvoit
 Liv. XXIV satisfaire son ambition démesurée. Il étoit im-
 1598. placable dans sa haine, impitoyable dans sa
 vengeance; & son despotisme, qu'animoit
 encore son zele outré pour sa religion, le
 rendoit sourd à toute espee de remontran-
 ces : aussi jamais Monarque ne porta plus
 loin que Philippe l'esprit persécuteur & san-
 guinaire que cette religion semble inculquer
 & nourrir.

Quelques historiens l'ont surnommé le
 prudent; ils en ont parlé comme du Prince
 le plus sage & le plus religieux qui ait oc-
 cupé le trône d'Espagne : mais, malgré leur
 témoignage, on peut douter si sa prudence
 & ce qu'il a fait pour sa religion méritent
 quelques louanges. Au commencement de son
 regne, ses opérations militaires furent concer-
 tées avec beaucoup de sagesse, de vigilance &
 de soin; & dans quelques occasions, pouf-
 sant la prévoyance trop loin, il fit des pré-
 paratifs beaucoup plus grands qu'il n'étoit
 nécessaire pour assurer le succès de ses en-
 treprises. D'ailleurs, son ambition étoit trop
 grande & sa haine pour les Protestans trop
 violente, pour qu'il pût agir conformément
 aux regles de la prudence & aux vrais prin-
 cipes de la politique. Il eut prévenu sans

doute la révolte des Hollandois & des Fla-
 mands, si, après que la Duchesse de Parme ^{Liv. XXIV.}
 avoit voulu détruire le Protestantisme dans 1598.
 les Pays-Bas, il eût laissé les rênes du gou-
 vernement entre les mains de cette sage Prin-
 cesse, & n'eût pas envoyé pour lui succéder
 & pour leur ôter leurs privilèges, un tyran
 aussi odieux, aussi cruel, aussi sanguinaire,
 que l'étoit le Duc d'Albe. Il auroit même
 pu resserrer leurs chaînes peu après la dé-
 faite du Prince d'Orange, & peu à peu les
 accoutumer à son joug, si, en s'engageant
 moins inconsidérément dans de trop grandes
 entreprises, il n'eût pas épuisé ses finances,
 & forcé en quelque sorte le Duc d'Albe à
 imposer des taxes trop exorbitantes, telles
 que le dixieme & le vingtieme, afin de pou-
 voir entretenir ses armées. Il auroit pu tirer
 des avantages des grands talens du Duc de
 Parme, pour faire rentrer dans le devoir les
 provinces révoltées, si, écoutant moins les
 desirs immodérés de son ambition, il n'eût
 pas formé le dessein de subjuguier la France
 & d'envahir l'Angleterre. Ses armées, dans
 les dernières années de son regne, ne furent
 jamais assez nombreuses pour qu'il pût espé-
 rer de surmonter les grandes difficultés qui
 s'opposoient à l'exécution de ses projets : il

n'étoit pas même en état de les entretenir ;
 Liv. XXIV telles qu'elles étoient. Il y eut peu d'années
 1598. qu'elles ne se mutinassent, faute de recevoir
 le paiement de leur solde. Philippe souffrit
 plus des dommages que causerent ses trou-
 pes, des désordres qu'elles commirent, des
 ravages qu'elles firent, que des ennemis-mê-
 mes. Ses plus habiles conseillers lui firent
 les remontrances les plus fortes pour le dé-
 tourner de ses folles entreprises contre la
 France & l'Angleterre, & la prudence vou-
 loit, qu'avant de tenter de s'emparer des
 domaines des autres, il assurât la possession
 des siens. Mais tel étoit l'effet de son illusion,
 que, plutôt de différer de satisfaire son avi-
 dité & son ressentiment, il aima mieux s'ex-
 poser aux risques de perdre tout le fruit des
 victoires du Duc de Parme; & laissant sans
 défense les provinces qu'il avoit remises
 sous son obéissance, il offrit aux Provinces-
 unies l'occasion d'affermir leur puissance &
 de l'établir sur des fondemens si solides, que
 toutes les forces réunies de la monarchie Es-
 pagnole ont fait pendant plus de cinquante
 ans de vains efforts pour la détruire.

Si le Lecteur désire avoir une plus grande
 connoissance des actions privées de Philippe
 II & de son caractère, il pourra lire avec

fruit l'Apologie du Prince d'Orange , que
 nous lui mettons sous les yeux. Cette apo- Liv.XXIV
 logie contient plusieurs anecdotes très-in- 1598.
 téressantes , mais que je n'ai pas cru devoir
 faire entrer dans le corps de cet ouvrage ;
 c'est une histoire générale que j'ai eu dessein
 de faire.





APPENDIX.

P R É C I S de l'Apologie que le Prince d'Orange adressa aux Etats des Provinces confédérées , à l'occasion de l'Edit de proscription que le Roi d'Espagne fit publier contre lui , en MDLXXX.

LE Prince expose d'abord la nécessité où il se trouve de se justifier ; il observe que , comme sa conscience lui rend témoignage qu'il a consacré sa vie & sa fortune au service des provinces des Pays-Bas , il éprouve une sorte de satisfaction d'être forcé par l'édit barbare que le Roi d'Espagne vient de faire publier contre lui , d'exposer au grand jour toute l'étendue de son zèle pour les Etats , & de faire connoître la sincérité de ses sentimens pour eux. » J'ai lieu de me réjouir , ajoute-t-il , de ce que mes ennemis m'ont fourni eux-mêmes l'occasion de me justifier des fausses imputations que des hom-

mes vils & mercénaires m'ont faites ; ils ont voulu ternir ma réputation , & dans la profcription qu'on vient de publier contre moi , on a employé , pour me diffamer , les couleurs les plus noires & les plus affreuses. Les traits lancés aujourd'hui contre moi , ne partent pas de la main de ces satyriques obscurs que j'ai toujours méprisés , & auxquels j'ai constamment dédaigné de répondre , dans la crainte de m'avilir moi-même. Mon accusateur est un grand Roi , un Roi puissant , qui veut me percer le sein , dans l'espérance qu'après avoir porté ce coup funeste à la Confédération , il lui sera plus aisé ensuite de la détruire. C'est à vous , Messieurs , que j'en appelle , & avec d'autant plus de confiance , que vous êtes parfaitement instruits de mes mœurs & de mon caractère ; vous , qui connoissez mes actions passées , vous savez que je ne me suis jamais permis , ni de censurer la conduite des autres , ni de louer la mienne : c'est à vous que je demande si je mérite qu'on m'accuse d'ingratitude , d'infidélité & d'hypocrisie ; si c'est avec juste raison qu'on me donne le nom de Judas & de Caïn , qu'on me qualifie de rebelle , de traître , de perturbateur du repos public & d'ennemi du genre humain ; enfin , c'est à

vous & à l'univers de décider, si, lorsqu'on promet une récompense, de l'argent, des honneurs à ceux qui voudront m'assassiner, je ne me dois pas à moi-même, & à vous, Messieurs, qui avez bien voulu m'honorer d'une confiance sans bornes, de faire connaître la méchanceté & la mauvaise foi de mon accusateur ? ”

» Si l'exposé qu'il vous a fait de ma conduite vous paroît juste, vous rejetterez loin de vous ma justification; mais si vous m'avez toujours vu depuis ma plus tendre enfance plus vrai, plus chaste, plus vertueux que l'auteur de cette infame proscription, je compte que vous accueillerez cette apologie & que vous rendrez justice à mon innocence & à mon intégrité. ”

» Le premier crime dont je suis accusé, c'est celui de l'ingratitude; & dans le détail qu'on fait des graces que j'ai reçues du Roi, & de l'Empereur, son pere, on avance que je dois à ce dernier la succession du feu Prince d'Orange, & à celui-là l'honneur d'avoir été fait chevalier de la toison d'or, la place de conseiller d'état & le gouvernement des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & de Bourgogne. ”

» Personne plus que moi ne respecte la

mémoire de l'Empereur Charles ; je me rappelle avec une grande fatisfaction les marques de bonté & de bienveillance que j'ai reçues de lui : mais la néceffité où je me trouve réduit de défendre ma réputation , m'oblige de nier formellement d'avoir reçu de ce Prince les faveurs dont on prétend que je lui fuis redevable ; bien-loin de là même , j'ai fouffert à fon fervice beaucoup de pertes & de dommages. Quant à la fucceffion du dernier Prince d'Orange , mon coufin , je ne la dois pas à l'Empereur , & je défie qui que ce foit de le prouver : mon droit à cet héritage étoit incontestable , & perfonne ne me l'a contesté. Si l'Empereur eût fait quelque chofe pour m'empêcher d'en jouir , ç'auroit été avec raifon qu'on auroit pu l'accufer d'injuftice & de tyrannie. Mon accufateur a-t-il bonne grace de dire , qu'un Prince fait un acte de bonté , quand il n'opprime & ne trompe pas fes fideles fujets ? ”

» Toute l'Europe fait les importans fervices que l'Empereur a reçus du feu Prince d'Orange , mon parent , qui , commandant fes armées , étendit fes domaines & mourut pour ainfi dire à fes pieds. L'Empereur ne fe feroit-il pas couvert d'un opprobre éternel , s'il fe fût fervi de fon pouvoir pour s'oppo-

fer à l'exécution des dernières volontés d'un homme qui l'avoit servi avec tant de fidélité & dont il avoit retiré tant d'avantages ? Et quand bien même il eût été dans les dispositions de faire une chose aussi indigne de son caractère , il auroit été hors de son pouvoir de me priver de la plus grande partie de cet héritage , qui est située en France , & pour laquelle je ne dépendois que du souverain de ce royaume. Mais quand il seroit vrai que j'eusse d'aussi grandes obligations , qu'on le prétend , à l'Empereur Charles , de quel droit son fils viendrait-il aujourd'hui me faire ce reproche , lui qui , au mépris de toutes les loix de la justice & de l'équité , a fait tous ses efforts pour me priver de ce même héritage & rendre vaines & inutiles toutes les bontés de son pere , dont il m'accuse d'avoir perdu le souvenir ? ”

” Suivant la maniere de penser de ce Prince , la reconnoissance ne doit pas se borner à celui de qui on a reçu des bienfaits ; elle doit survivre au bienfaiteur & s'étendre jusqu'à ses descendans. Ainsi , dès que j'ai résisté au fils , je suis ingrat envers le pere. Mais pourquoi ne s'applique-t-il pas à lui-même cette regle ? Qu'il rapproche sa conduite de la mienne , & qu'il juge ensuite

qui, de lui ou de moi, mérite le nom d'ingrat. L'Empereur Maximilien est le premier Prince de la maison d'Autriche qui soit venu dans les Pays-Bas ; il n'y a personne, pour peu qu'elle soit instruite de l'histoire, qui ne sache les obligations que cet Empereur a eues au Comte Englebert de Nassau, mon parent : ce fut lui qui le secourut puissamment contre Louis XI, Roi de France ; ce fut lui qui soumit le peuple de ce pays qui s'étoit révolté contre Maximilien, & qui lui fit rendre la liberté que, par jalousie, les Flamands lui avoient ôtée. Il est inutile que je rappelle ici ce que tout le monde fait du service essentiel rendu à l'Empereur Charles-Quint par le Comte Henri de Nassau, mon oncle, lorsqu'il fut question de choisir entre lui & François lequel de ces deux Princes occuperoit le trône impérial. Ce fut mon oncle qui décida les Electeurs en faveur du pere de mon accusateur. Est-ce que ce ne fut pas la valeur de René, Prince d'Orange, qui subjuga la Gueldre ? est-ce que ce ne fut pas à celle de Philibert que Charles-Quint dut la possession de la Lombardie & du royaume de Naples, & qu'il fut redevable de la prise de Rome & du Pape ? Et aujourd'hui, c'est le fils de ce même Empe-

reur qui veut flétrir la mémoire de ces grands hommes, en louant son pere d'avoir souffert qu'on rendît justice à leur parent. Mais, d'après le petit nombre de faits que je viens de rapporter, ne suis-je pas autorisé à assurer que sans les services rendus à sa maison par celles d'Orange & de Nassau, mon accusateur n'auroit pu placer à la tête de son édit de proscription tant de titres pompeux dont il se décore? ”

» Je ne prétends pas insinuer par là que je n'aie aucune obligation à son pere; je conserverai toujours un tendre souvenir de l'honneur qu'il me fit de veiller à mon éducation, de m'avoir toujours retenu auprès de sa personne, de m'avoir donné la charge importante d'inspecteur général de son artillerie dans les Pays-Bas; je n'oublierai jamais qu'éloigné de lui, sans que je l'en eusse sollicité, & malgré les plus vives instances de ses courtisans, il me préféra, pour le commandement de son armée, à un grand nombre d'officiers très-expérimentés, quoique je n'eusse alors que vingt & un ans. Je ne puis me rappeler, sans être pénétré de reconnaissance, les témoignages d'estime & de considération que j'ai reçus de lui lors de son abdication. Placé près de son trône, dans
cette

cette auguste cérémonie , il voulut bien s'appuyer sur moi , lorsque excédé de fatigue il manquoit de forces pour l'achever. Je fais aussi que son dessein étoit de me donner encore une autre preuve de son estime , lorsqu'il me chargea de la triste commission de porter sa couronne impériale à son frere Ferdinand. Mais sur quoi mes ennemis prétendent-ils que je me suis rendu indigne de tant de marques de bontés , de tant d'honneurs & de faveurs , & que je leur dois l'avancement de ma fortune ? Dans le temps que j'ai commandé les armées de l'Empereur , ses troupes ont-elles souffert quelque échec ? Les maladies caufoient beaucoup de ravage parmi elles ; j'avois en tête les deux plus habiles généraux de ce temps , le Duc de Nevers & l'Amiral de Coligny , & cependant je les tins toujours en respect , & scus , malgré tous les efforts , mettre les villes de Charlemont & de Philippeville hors de toute insulte. Tandis que les services que je rendois répondoient à la confiance qu'on avoit en moi , je puis assurer , sans craindre que personne puisse prouver le contraire , que , comme l'honneur seul & l'amour de la gloire me faisoient agir , aussi n'en ai-je retiré d'autres fruits que l'honneur & la gloire. Qu'on

consulte les livres de la chambre des comptes , & l'on verra que je n'ai reçu aucune récompense pécuniaire des services que j'ai rendus. Je suis même en état de prouver que les dépenses indispensables que j'ai faites , comme général , & dans mon ambassade d'Allemagne , joint à ce que m'a coûté l'honneur que me fit le Roi , lorsqu'à son avènement au trône il me chargea de tenir une table ouverte pour la noblesse , ont monté à quinze cens mille florins. Pour me dédommager de cette dépense énorme , qu'a fait Philippe , qui m'accuse aujourd'hui d'ingratitude ? J'avois , avec la permission de l'Empereur , porté devant la cour souveraine de Malines les justes prétentions que j'avois à la seigneurie du château de Bellin : les conseillers avoient donné leur avis , il m'étoit favorable , & le jour même qu'ils alloient prononcer l'arrêt en ma faveur , ce Roi , qui venoit de faire ferment de nous gouverner selon nos loix fondamentales , au mépris de ces mêmes loix , usa de son pouvoir arbitraire , défendit aux juges de passer outre ; & depuis ce moment la liberté de me faire justice ne leur a point été rendue. ”

» Après ce que je viens de dire , pourra-t-on regarder les gouvernemens qui m'a-

voient été donnés, comme une récompense trop forte des services que j'avois rendus, & comme une compensation trop grande des dépenses extraordinaires qu'ils m'avoient occasionnées? Si le Roi m'eut laissé ces gouvernemens, il pourroit avoir quelque raison de m'en faire un reproche, quoique dans le vrai je ne lui en dusse aucune reconnoissance, puisque l'Empereur, avant son départ pour l'Espagne, avoit décidé qu'ils me seroient conférés. Mais puisque mon accusateur a fait tout ce qu'il a pu pour m'en dépouiller; puisqu'il m'a enlevé ma fortune, autant qu'il a été en son pouvoir, & qu'il a depuis fait conduire mon fils en Espagne, ce qui a été une violation manifeste des privilèges des provinces des Pays-Bas, qu'il avoit juré de maintenir dans toute leur intégrité; & cela parce que je n'ai pas voulu être l'instrument de sa tyrannie, comment ose-t-il m'accuser d'ingratitude? Il n'est pas mieux fondé à vouloir m'accuser d'avoir manqué à l'obéissance que je lui devois comme à mon souverain. Je me suis soustrait, il est vrai, à cette obéissance; j'ai méconnu son autorité: mais qu'ai-je fait en cela que suivre l'exemple de l'Archiduc Albert, auteur de sa famille, qui se révolta contre l'Empereur.

Adolphe de Nassau ? D'ailleurs , ne puis-je pas demander à mon accusateur à quel titre il possède la Castille ? Son prédécesseur , Henri de Castille , qui étoit bâtard , ne se révolta-t-il pas contre son légitime souverain ? Il dira peut-être que Don Pedre étoit un tyran , & qu'à cause de sa tyrannie il fut légitimement détrôné & mis à mort. Et pourquoi ne dirai-je pas la même chose pour excuser le parti que j'ai pris ? Car qui peut nier que la conduite de Philippe n'ait été celle d'un tyran ? Qu'on mette en parallèle les cruautés de Don Pedre & celles qu'ont exercé le Duc d'Albe & ses partisans ; & l'on verra si celles du premier ont été plus atroces , plus révoltantes que celles du second. D'ailleurs , comme Roi d'Espagne , je ne devois aucune obéissance à Philippe ; ce n'étoit que comme Duc de Brabant que je pouvois respecter son autorité , parce que je suis un des principaux membres des états de ce pays , à cause des baronies que j'y possède. A-t-il rempli les conditions auxquelles il a été reconnu souverain du Brabant ? Il a violé le serment qu'il avoit fait de maintenir ses habitans dans leurs privilèges ; c'étoit une clause expresse de son contrat avec nous , que , s'il venoit à manquer à ses en-

gagemens , l'obligation que nous prenions envers lui de lui obéir , cesseroit alors. Toute l'Europe fait le mépris qu'il a fait de ces engagemens ; toute l'Europe , s'il en étoit besoin , déposeroit contre lui , que ce n'a pas été seulement un seul de nos privilèges qu'il a ôté , mais tous ceux dont nous jouissions & dont il avoit promis de ne jamais nous priver. Ce n'a pas été seulement dans une seule occasion , mais dans mille , que moi-même j'ai éprouvé les effets de sa tyrannie : mon fils m'a été enlevé dans un âge où il étoit incapable de l'offenser ; tous mes biens ont été confisqués ; tous mes effets ont été enlevés ; j'ai été déclaré rebelle ; on m'a donné le nom odieux de traître , sans préalablement avoir été déclaré coupable par la loi. Qui m'a condamné ? Des hommes de la dernière classe , des citoyens revêtus de son autorité , des avocats & d'autres qui n'auroient pu servir en qualité de pages ceux qui tenoient dans les Pays-Bas le rang que j'y tiens depuis si long-temps. Je ne nie point d'avoir prêté à Philippe , à son avènement à la souveraineté , le serment de fidélité qu'on prête ordinairement aux nouveaux souverains : mais son engagement & le mien furent réciproques ; le mien étoit

de lui obéir, le sien de me protéger; & il est de principe que, dans tous les contrats de l'espece de celui que lui & moi avons passé, s'il arrive que l'un des contractans manque à son engagement, l'autre est dégagé de plein droit du sien."

Mais, quand bien même je n'eusse reçu aucune injure personnelle de Philippe, je me serois cru également obligé de m'opposer aux mesures tyranniques qu'il vouloit prendre; car ce n'est pas seulement le souverain qui s'engage sous la foi du serment de maintenir les loix fondamentales de l'état; tous les nobles de cet état, tous ceux qui ont part à son administration, ou qui remplissent quelque emploi public, jurent également de ne pas violer ces loix. J'étois donc obligé par mon propre serment de faire tout ce qui étoit en mon pouvoir pour délivrer mes concitoyens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient; de maniere que si je ne me fusse pas rendu coupable envers Philippe du crime dont il m'accuse, mes concitoyens & l'univers entier auroient pu justement m'imputer le même crime dont il s'est rendu coupable, en violant le serment le plus solennel & le plus sacré."

Je n'ignore pas que ses partisans, en

Convenant qu'à son avènement à la souveraineté, Philippe a juré de maintenir les privilèges, disent qu'il n'étoit pas obligé de tenir ce qu'il avoit promis, puisque le Pape l'en avoit dispensé. Je laisse aux ecclésiastiques & aux autres personnes qui sont plus versées que moi dans les controverses de religion à décider si le Pape peut prétendre au pouvoir de délier les hommes de leur serment, & si l'exercice de ce pouvoir n'est pas un attentat impie contre les droits-mêmes du ciel; je leur laisse à déterminer si un tel pouvoir ne détruiroit point parmi les hommes le lien qui les unit, & par conséquent ne bouleverseroit pas la société? Je ne parle donc point de la légitimité de la conduite de Philippe, après avoir obtenu cette dispense dont on veut tirer parti pour sa justification; je ne m'arrête qu'à l'inconséquence qu'il y avoit à prétendre de s'en servir. Le même lien l'unissoit à ses sujets, & ses sujets à lui; & en se faisant dispenser par le Pape de tenir à ses sujets ce qu'il leur avoit promis, il m'a en même-temps, en mon particulier, & tous ses autres sujets en général, dégagé de l'obligation que nous avions prise envers lui de lui obéir. C'est une puérilité de dire qu'au moyen de cette

dispense, il est exempt seul de tenir sa promesse, parce que nous, qui n'avons pas été dispensés, de même que lui, de tenir la nôtre, sommes encore liés à son égard, comme nous l'étions auparavant. Du moment qu'il se considère lui-même comme affranchi de son engagement, de quelque manière que son obligation soit dissoute, la condition sur laquelle portoit notre promesse est anéantie. Il est donc dès-lors absurde de nous accuser d'infidélité à son égard."

" Dans l'édit de proscription on m'accuse d'avoir été l'auteur de tous les troubles qui sont arrivés. Ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont assez vécu pour se ressouvenir de l'origine de ces troubles, connoissent combien cette imputation est fautive; mais, comme parmi vous il y en a plusieurs qui sont trop jeunes pour avoir une connoissance exacte des véritables causes de ces troubles, je me crois obligé d'entrer dans quelques détails sur les choses qui sont si grossièrement déguisées dans cette infâme proscription."

" Toutes les personnes instruites de la conduite qu'a tenu mon accusateur dans les autres parties de ses domaines, qui connoissent les cruautés qu'il a exercées dans le

royaume de Grenade, dans le Mexique & au Pérou, pourront facilement attribuer au caractère cruel de ce Prince, les calamités dont les peuples des Pays-bas ont été accablés. Dès le commencement de son regne, son goût pour le despotisme se manifesta; l'Empereur, son pere, s'en apperçut & en fut affligé : en présence du Comte de Bossut, de moi-même, & de plusieurs autres, il exhorta son fils à traiter ses sujets Flamands avec plus de modération; il lui prédit même que si l'orgueil & l'arrogance de ses conseillers Espagnols n'étoient pas réprimés de bonne heure, ses sujets des Pays-Bas ne tarderoient point à se révolter. Ce conseil ne produisit point l'effet que l'Empereur se proposoit : son fils n'écouta que les conseils des Espagnols; il se livra plus que jamais à sa passion pour le pouvoir arbitraire, & résolut, dès ce moment, contre son intérêt, qu'il consulta peu, & contre son serment, de détruire notre constitution. Lorsque nous lui accordâmes un subside qui devoit durer neuf ans, ce fut à la condition que ce seroient les commissaires que nous nommerions, qui en recevroient le produit & en feroient l'emploi. En exigeant cette condition, nous excitâmes en lui & en ses conseillers un sentiment de haine

que le tems & les circonstances n'ont pu affoiblir. Je m'en souviens très-bien. J'étois présent lorsque ces conseillers, qui connoissoient les dispositions de leur maître, lui conseillèrent de prendre des mesures pour faire périr tous ceux qui avoient embrassé la Réforme. Ce fut par hasard que je vins à savoir ensuite que ce barbare conseil avoit été adopté par Philippe. C'est de la bouche même du Roi de France que j'appris, lorsque je résidois à sa cour comme ôtage, qu'un plan avoit été concerté avec le Duc d'Albe, pour extirper de la France & des Pays-Bas tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir des dispositions favorables pour la religion Réformée. Je cachai au-monarque François l'ignorance où j'étois de ce qui se tramoit, & encore avec plus de soin l'indignation que me causoit un tel projet. Par l'entremise de la Duchesse de Savoie j'obtins mon retour dans les Pays-Bas, où j'appuyai de tout mon crédit les remontrances que firent les Etats au Roi pour obtenir de lui qu'il renvoyât les troupes Espagnoles. Bien loin de nier cette démarche, je l'avoue & m'en glorifie même. ”

” Je conviens que parmi les faussetés sans nombre que contient la proscription, il y a

une partie de l'accufation qui eft vraie. J'avoue qu'après avoir fait de vaines remontrances à la Ducheffe de Parme contre les mefures cruelles qu'on prenoit , la crainte d'une guerre civile , les calamités que je voyois prêtes à fondre fur les Pays-Bas , l'obligation indifpenfable que m'impofoit le ferment que j'avois fait de maintenir les droits du peuple , me firent afsembler la principale noblefté & entreprendre de lui ouvrir les yeux fur le danger qui nous menaçoit tous. ”

» J'avoue auffi que j'approuvai les remontrances préfentées par la noblefté contre les placards & les exécutions cruelles qu'on avoit faites. Il s'en faut beaucoup que je rougiffe d'avoir donné ce confeil & d'avoir tenu cette conduite. Ces remontrances étoient non feulement la mefure la plus modérée qu'on pouvoit prendre dans les circonftances où l'on fe trouvoit , mais elles étoient exactement conformes aux conftitutions & aux ufages des Pays-Bas. Il eût été heureux pour le Roi & pour le peuple , fi l'on eût fouscrit alors aux juftes demandes qu'elles contenoient ! ”

» A l'égard du reproche que me fait le Roi d'avoir favorifé les Proteftans , je dirai qu'avant d'avoir embraffé la religion Réfor-

mée, je n'avois aucun sentiment de haine contre ceux qui la professoient, & cela ne doit pas surprendre, si l'on considère que j'avois été rempli de bonne heure de leurs principes religieux : mon pere avoit établi la réforme dans ses domaines, il l'avoit toujours professée & étoit mort en la professant. J'avouerai même que lorsque j'étois à la cour de l'Empereur, où j'avois été élevé dans la croyance de l'Eglise Romaine & que je la professois, j'avois en horreur les cruautés qu'exerçoient les inquisiteurs Papistes. J'avoue aussi que lorsque le Roi partit de la Zélande & qu'il me commanda de faire mourir plusieurs personnes attachées au Protestantisme, je refusai formellement d'obéir & fis même secrètement avertir les pros crits du danger auquel ils étoient exposés. J'avoue encore que dans le conseil d'état je m'opposai de tout mon pouvoir à la proposition qui y fut faite de persécuter les Protestans : j'y étois non-seulement engagé par des motifs de compassion & d'humanité, mais encore par la conviction intime où j'étois, qu'il étoit absurde de vouloir punir des hommes, parce qu'ils avoient des opinions qu'ils ne vouloient pas abandonner ; quand ces hommes ne trou bloient point la tranquillité de l'état. D'ail-

leurs , j'étois encore persuadé que les remèdes violens qu'on vouloit employer , feroient manquer le but qu'on se proposoit. Mais , tandis qu'excité par ces motifs j'étois dans le commencement contraire aux persécutions , je n'eus aucune part , vous le savez , Messieurs , à l'introduction de la religion Réformée dans les Pays-Bas , ni aux progrès rapides qu'elle fit pendant le gouvernement de la Duchesse de Parme. Vous n'ignorez pas que , dans ce temps , je n'avois aucune liaison avec ceux par qui elle fut introduite , ni aucun ascendant sur leur esprit. Vous savez qu'à l'égard des excès où le zèle des Protestans les entraîna , loin de les approuver , j'usai de toute mon autorité pour les réprimer ; je fis même punir les coupables avec sévérité , au point même que je fus très-cruellement calomnié par quelques Protestans , qui me reprochoient la rigueur dont j'avois usé à l'égard de ceux qui avoient commis ces excès. ”

” J'espère que l'on me pardonnera d'observer , qu'il y a dans la proscription une circonstance qui me flatte & me fait même grand plaisir , malgré la méchanceté & l'acharnement de mon accusateur , malgré son mépris pour la vérité , il est un crime , dont

les gouverneurs des provinces sont souvent accusés, qu'il n'a pas osé m'imputer ; je parle du crime de malversation, que l'avarice fait quelquefois commettre, pour s'approprier une partie des deniers publics. J'ai, à la vérité, été accusé de ce vice méprisable par quelques personnes obscures, qui ont fait circuler dans le public des libelles infâmes contre moi, mais qu'aucun d'eux n'a osé avouer. Le silence que garde le plus invétéré & le plus implacable de mes ennemis, suffit seul pour me justifier de cette imputation : d'ailleurs, je ne crois point avoir besoin vis-à-vis de vous, Messieurs, de faire mon apologie sur une accusation aussi ridicule. Je remercie Dieu d'avoir appris de bonne heure de quelle conséquence il étoit pour tous ceux qui ont quelque part au gouvernement d'un peuple libre, non-seulement de se conserver exempts de toute espece d'injustice, mais encore de toute espece de soupçon. Vous n'ignorez point, Messieurs, que j'ai toujours refusé constamment de me charger du manie-ment des deniers publics, & que, dès le commencement de mon administration, j'ai laissé à d'autres le soin de les distribuer & de les employer. ”

» On m'accuse encore dans la proscription

d'avoir préparé de longue main mon retour dans la Hollande , en entreprenant de défendre le peuple contre l'imposition du vingtième denier que le Duc d'Albe , dit-on , avoit imposé sans le consentement du Roi. On m'accuse aussi d'y avoir persécuté & d'en avoir chassé les Catholiques. Il n'y a aucune espèce de vérité dans toutes ces assertions : je puis prouver que j'ai été prié instamment par les gouverneurs des villes & même par les habitans de ces villes de venir à leur secours , pour les délivrer de la tyrannie Espagnole ; les lettres que je puis montrer , en fournissent la preuve. En me rendant à leur invitation , je n'ai fait que ce que mon devoir exigeoit de moi ; j'ai tâché de délivrer de l'esclavage les provinces qui avoient mis en moi leur confiance ; j'avois juré de maintenir la liberté de ces provinces ; & le Roi , sans le consentement des états , n'avoit pas le pouvoir de m'ôter le droit de les gouverner. ”

» Mais , ce qui me surprend le plus , c'est que mon accusateur ait osé m'imputer d'avoir voulu persécuter. Il est impossible que les Catholiques-Romains refusent de témoigner en ma faveur contre la fausseté d'une imputation aussi injurieuse ; il n'y a personne

dans les Pays-Bas qui ignore que , loin d'employer la rigueur , je n'ai rien épargné & que j'ai même fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour qu'on traitât les Catholiques-Romains avec douceur. Mon accusateur lui-même semble en convenir , lorsqu'il dit que j'ai feint de voir avec déplaisir qu'on persécutât les Catholiques. Mais , comment fait-il que le déplaisir que j'ai fait paroître de la persécution qu'essuyoient les Catholiques , fut feint ? Mes actions n'ont jamais été cachées : pourquoi ne juge-t-il pas de mon intention d'après elle ? Personne n'a moins que mon accusateur le droit de m'imputer d'avoir usé de dissimulation & d'hypocrisie ; dans quel temps , dans quelle circonstance m'a-t-il vu offrir l'encens de la flatterie à lui , à la Duchesse de Parme , à ses favoris & à ses confidens ? N'ai-je pas , au contraire , dans le conseil , ouvertement condamné les mesures que l'on y prenoit par ses ordres ? Etoit-il possible de parler plus clairement que je l'ai fait & de témoigner d'une manière plus forte mon aversion pour ses projets ? N'ai-je pas demandé souvent à me démettre de mes gouvernemens , parce que je ne pensois pas qu'il fût en mon pouvoir d'exécuter les ordres qu'il me donnoit ? Telle fut ma con-

duite avant mon départ pour l'Allemagne, & depuis ce temps peut-on me citer une action qui rende seulement vraisemblable l'accusation qu'il forme contre moi d'être un hypocrite ? N'ai-je pas demandé ouvertement des secours aux Princes d'Allemagne pour les employer contre lui ? N'ai-je pas levé des armées pour combattre les siennes, assiégé & pris des villes qui étoient en sa possession ? N'ai-je pas repoussé ses forces, & combattu avec succès ses armées ? Ne l'ai-je pas entièrement chassé au moins de deux des provinces qu'il tyrannisoit ? Tout cela ne prouve pas que j'aie cherché à déguiser ma véritable façon de penser. ”

» Il ne fera pas aussi aisé à mon accusateur de justifier sa conduite, qu'il me l'est de justifier la mienne. Lisez l'apologie que j'ai publié il y a quelques années, & vous verrez, Messieurs, à qui, de lui ou de moi, il convient le mieux de donner les noms odieux de fourbe & d'hypocrite. Dans cette apologie j'ai inféré les copies des lettres que j'ai reçues de lui ; ces lettres sont pleines de protestations d'amitié & d'estime, & elles furent écrites, comme on peut en juger par les événemens qui les ont suivis, dans le temps-même qu'il avoit juré ma perte. ”

» Mais, comment pouvoir espérer d'être traité avec équité par un homme qui se permet d'affurer que le Duc d'Albe, son ministre, a imposé, sans son consentement, la taxe du dixieme denier, quand nous l'avons vu s'obstiner impitoyablement sur la levée de cet impôt illégal ? Est-il croyable que quelqu'un, qui connoissoit aussi bien que le Duc d'Albe le caractère du Roi, & qui, dans toutes les occasions & dans tous les temps, a été si soigneux de lui plaire, auroit osé courir les risques d'allumer une guerre civile, en prenant de son autorité privée une mesure aussi tyrannique que celle qu'il a prise ? Et quand on supposeroit même que le Duc d'Albe eût été assez téméraire & assez présomptueux pour tenir une conduite aussi imprudente, y a-t-il quelqu'un, qui, considérant les conséquences fâcheuses qui en ont résulté, puisse imaginer que le Roi ne l'eût pas désavoué & ne lui eût pas fait sentir son mécontentement ? Ne l'a-t-il pas puni pour un objet d'une bien moindre importance, pour avoir marié son fils avec sa cousine, plutôt qu'avec une autre femme, que ce fils avoit séduit par une promesse de mariage ? Pour une faute aussi légère, ce vieux serviteur ne fut-il pas banni de la présence de

son maître , & enfermé même dans une prison ; d'où on ne le fit sortir que parce qu'on ne put trouver en Espagne quelqu'un qui fût plus propre que lui pour tyranniser les Portugais ? Queile opinion pouvons-nous avoir d'un Roi , qui , pour satisfaire un ressentiment personnel , punit avec tant de rigueur un ancien serviteur , on peut même dire un ancien ami , & qui laisse impunie une action aussi atroce que celle d'avoir établi un impôt contre la volonté de son Souverain , dont les suites ont causé les plus affreuses calamités à ses sujets des Pays-Bas ? Non seulement Philippe ne l'en a pas puni , mais il l'a reçu à bras ouverts & l'a comblé d'honneurs. Comment , après une telle conduite , ose-t-il parler le langage d'un bon Roi & vanter son affection pour ses peuples."

Le Prince d'Orange entre ensuite dans le détail des choses que j'ai rapportées dans l'histoire , & c'est pour éviter de répéter ce que j'ai déjà dit , que je passerai aux reproches que lui fait le Roi de son mariage avec la fille du Duc de Montpensier. » Mon accusateur , continue le Prince d'Orange , non content de vouloir noircir ma réputation & me rendre odieux à l'univers , tâche de donner aussi atteinte à l'honneur de ma femme ,

& il dit que j'ai épousé d'une manière scandaleuse une religieuse consacrée à Dieu par la main d'un évêque , & cela au mépris des loix du christianisme & de l'église Romaine , & tandis que mon mariage avec une autre femme subsistoit. Quand cette assertion seroit vraie , convient-elle dans la bouche d'un Roi incestueux & adultère ? Mais vous savez , Messieurs , si cette assertion a quelques fondemens. Mon mariage avec ma première femme , qui est morte présentement , ne subsistoit plus alors , & le divorce qui m'en avoit séparé , avoit été approuvé par les docteurs mêmes de l'église Romaine & par les illustres Princes auxquels elle appartenoit. Ma femme , quand je l'ai épousée , n'étoit pas selon les regles même de cette église une religieuse , comme le dit mon accusateur. Le Duc de Montpensier , mon beau-pere , étoit sincèrement attaché à la communion de Rome , non par intérêt comme un cardinal de Granvelle & d'autres ministres Espagnols , mais par principe & par conviction ; il n'épargna rien pour mettre la légitimité du mariage de sa fille à couvert de tous doutes & contestations ; il consulta les principaux membres du parlement de Paris , nombre d'évêques & de théologiens ,

qui tous furent d'avis unanime que les vœux de célibat , qu'avoit fait ma femme , étoient nuls , vu sa grande jeunesse ; que ces vœux étoient contraires aux règles de l'église gallicane , à la jurisprudence des tribunaux de France , & même aux canons du concile de Trente , pour lequel mes adversaires ont une soumission sans bornes : il trouva aussi que dans la réalité sa fille n'avoit point fait de pareils vœux , qu'elle avoit protesté publiquement n'avoir jamais eu intention de les faire , & que , dans son absence même , on en avoit fourni des preuves incontestables. ”

» Mais , quand bien même mon mariage ne seroit point légitime suivant les principes de Rome , de quel front mon accusateur oseroit-il m'en faire un reproche ? A-t-il oublié cette maxime triviale que , pour avoir le droit d'accuser un autre , il faut être bien sûr de ne pouvoir être soi-même accusé ? Ne fait-il pas que je puis lui reprocher d'être l'époux de sa propre nièce ? Il dira sans doute que le Pape le lui a permis : mais le pouvoir du Pape a-t-il plus de force que la nature , qui se souleve contre toute alliance incestueuse ? D'ailleurs , n'est-il pas vrai que , pour parvenir à ce mariage , il a

fallu qu'il fût mourir la première femme, cette femme dont il avoit des enfans, cette femme, fille & sœur de Rois de France ? Je n'avance point ce fait témérairement ; ce n'est point par ressentiment que je le lui reproche ; on a en France la preuve de cette action horrible dont je l'accuse. ”

» Mais ce ne fut pas le seul assassinat que ce mariage lui fit commettre ; il lui fit sacrifier son fils unique : sans cela le Pape n'auroit pu lui accorder la dispense qu'il désiroit, & pour l'obtenir il n'auroit pas eu le prétexte de n'avoir point d'héritier mâle. C'est donc à ce mariage qu'il faut attribuer la mort de l'infortuné Don Carlos, auquel on pouvoit reprocher quelque inconduite, mais pas un seul crime qui pût justifier sa condamnation, encore moins excuser un père de tremper ses mains dans le sang de son propre fils. Mais, quand bien même Don Carlos eût été réellement coupable, devoit-il être jugé par des moines, par des inquisiteurs Espagnols, vils esclaves de la tyrannie de son père ? C'étoit à la nation, c'étoit à ses futurs sujets à qui son père devoit déférer son crime, c'étoit à eux à juger son fils. ”

» Mais ce bon Roi, juste & équitable comme il l'est, n'auroit-il pas aussi été porté

à sacrifier son fils aux scrupules qu'il auroit pu avoir de laisser à ses sujets, dans son héritier, un Prince sorti d'un mariage illégitime? car, Messieurs, le mariage de Philippe avec la mere de Don Carlos n'étoit pas moins contraire aux loix de Dieu & des hommes, que son second mariage. Dans le temps qu'il épousa la Princesse de Portugal, il étoit déjà engagé dans les liens du mariage avec Isabelle Oforis, dont il avoit eu deux enfans, Pedre & Bernardino. Ce mariage qu'avoit fait Ruy Gomez de Silva, Prince d'Eboli, fut la source de la puissance & de la grandeur de ce Seigneur. Personne n'ignore que dans le même temps ce Roi, qui prend aujourd'hui avec tant de chaleur le parti de la chasteté, vivoit dans un adultere habituel avec une autre femme, nommée Euphrasie. Qui ne fait pas qu'il força le Prince d'Ascoli d'épouser cette même femme, qui étoit enceinte de lui! Ce Prince infortuné mourut, & tous les courtisans Espagnols attribuerent sa mort au chagrin que lui avoit fait l'affront auquel il avoit été obligé de se soumettre, & la cruelle nécessité où il s'étoit vu de reconnoître pour son héritier le bâtard adultérin d'un autre : dans le vrai, ce fut le Roi qui le fit empoisonner. Voilà,

Messieurs, la conduite chaste & les mœurs pures de ce même Roi , qui a aujourd'hui l'audace de vouloir noircir mon mariage & de le qualifier d'une violation manifeste des loix sacrées de la chasteté. ”

» Je terminerai cette apologie ; après m'être permis de faire encore quelques remarques sur la nature & sur l'espece de la sentence de proscription qu'il a prononcée contre moi. C'est dans cette partie de l'édit que le Roi , ou quelque vil instrument de sa tyrannie , a employé contre moi les expressions les plus fortes & les plus atterrantes ; mais elles ne me causent pas plus d'effroi , que n'en ont causé les anathêmes de Clément VII au Prince Philibert , mon parent , quand il assiégea ce Pape dans le château de St. Ange & qu'il l'y fit prisonnier. Après les preuves que j'ai données du peu de crainte que m'inspire le pouvoir de Philippe , après avoir fait tête depuis tant d'années à ses meilleurs généraux & aux nombreuses armées qu'ils commandoient , c'est un moyen bien puéril que Philippe emploie pour m'intimider , que cette proscription , les déclamations qu'elle renferme & les termes outrageans qu'elle contient. J'ai moins de raisons maintenant que je n'en avois autrefois

fois, de craindre les attentats de ces misérables qu'il veut armer contre moi. Je n'ignore pas qu'avant de s'en servir, il a offert de très-grandes récompenses à des empoisonneurs & à d'autres assassins pour les engager à me priver de la vie; il agissoit alors secrètement; mais aujourd'hui c'est publiquement qu'il m'avertit de ses projets sanguinaires. J'espère qu'avec l'assistance de Dieu & de mes amis, je n'aurai rien à craindre de ses machinations infernales, & que, malgré elles, je conserverai ma vie aussi long-temps que l'exigeront les intérêts & la prospérité des peuples, auxquels je l'ai dévouée. »

» Ce qui augmente ma confiance, c'est l'indignation générale qu'ont causé & que causent encore aujourd'hui les moyens que met en usage mon ennemi pour me détruire. Je suis persuadé qu'il n'y a pas une nation en Europe, pas un Prince dans l'univers, si l'on en excepte le Roi d'Espagne & les Espagnols, qui ne regardent comme barbare & déshonorant d'autoriser ainsi, & même d'encourager publiquement, le meurtre & l'assassinat. Mais tous les sentimens d'humanité & d'honneur sont depuis long-temps étrangers au Roi d'Espagne

& à ses fujets. Philippe, ayant recours à un affassin pour se défaire d'un ennemi qui ne lui cache ni sa haine ni son mépris, avoue à la face de l'univers entier qu'il est fans espérance de le vaincre par la force des armes. N'est-ce pas de sa part un témoignage authentique qu'il craint les efforts que je puis faire contre lui ? N'est-il pas bien honteux, bien lâche & bien bas, de faire un tel aveu ? Mais la lâcheté & la bassesse de sa conduite ne sont pas plus grandes, que l'absurdité du choix des récompenses qu'il promet à ceux qui exécuteront son projet cruel : il ne leur promet pas seulement de l'argent, mais la noblesse, mais des honneurs ; comme si l'amour de la gloire pouvoit influencer en quelque sorte sur un homme capable de commettre une action qui le déshonoreroit & qui le feroit généralement détester. Si un gentilhomme étoit assez malheureux pour se laisser séduire par l'appas des promesses de Philippe, dès le moment qu'il s'en rendroit digne, ne perdrait-il pas sa noblesse ? & qui est-ce qui oseroit former avec lui aucune espèce de liaison, sans se croire déshonoré ? Mon ennemi lui-même l'a senti, puisqu'il s'adresse plus particulière-

ment aux criminels & aux malfaiteurs qu'à tous autres : *Afin*, dit-il, que ce que je demande puisse s'exécuter plus facilement & plus promptement, & désirant de punir le vice & de récompenser la vertu, nous promettons, foi de Roi & comme Ministre du Seigneur, que s'il se trouve quelqu'un qui ait assez de courage & d'amour du bien public, pour exécuter nos ordres & nous délivrer de cette peste de la société, nous lui ferons donner, en terres ou en argent, à son choix, la somme de vingt-cinq mille écus : s'il a commis quelque crime, quelque énorme qu'il soit, nous nous engageons de lui en accorder le pardon : s'il n'est pas noble, de l'anoblir, ainsi que tous ceux qui l'aideront & l'assisteront. N'est-ce pas là, Messieurs, une invitation formelle à tous les scélérats & à tous ceux que la société a banni de son sein ? Point de crime, quelque énorme qu'il soit, qui ne soit pardonné ; point de criminel, quelque abominable qu'il puisse être, qui ne soit comblé d'honneurs. Un Roi qui fait de telles promesses, qui invoque le secours de gens de cette espèce, a-t-il le droit de prendre le titre de Ministre de Dieu ? lui, qui ne met point de distinction entre le vice & la vertu ; lui, qui sans rougir déclare publiquement qu'il est dans la volonté d'accorder des récompenses

ses & des honneurs à des hommes fouillés des crimes les plus atroces. En vérité, Messieurs, je me réjouis d'être persécuté par un homme à qui la conscience permet d'employer des moyens aussi impies : les sentimens dépravés du cœur de mon accusateur sont un témoignage de mon intégrité. ”

” Je crois que ce que je viens de dire, suffit pour me justifier des fausses imputations dont est rempli l'édit de proscription. Je n'aurois jamais fini, si j'étois entré dans le détail des cruautés que Philippe a exercées envers les peuples des Pays-Bas ; si j'avois voulu rapporter toutes les injustices qu'il a commises à leur égard : ce détail, d'ailleurs, auroit été inutile ; vous avez été spectateurs, Messieurs, de ces scènes horribles, & même les victimes de l'oppression. ”

” Mais, avant de finir, je dois cependant vous supplier de réfléchir sérieusement sur les moyens auxquels notre ennemi est forcé aujourd'hui d'avoir recours pour accomplir son dessein. Cette infâme proscription, les peines & les soins que lui & ses ministres prennent continuellement pour semer la division parmi ces provinces, font voir clairement qu'il est sans espérance de nous as-

servir par la force des armes , tant que nous resterons unis. ”

» C'est assurément ma perte seule qu'on se propose. Si la mort , ou le bannissement , m'ôtoit d'au milieu de vous , dit Philippe , la tranquillité seroit bientôt rétablie dans les Pays-Bas. Vous concevez aisément de quelle tranquillité il veut parler. Rappelez-vous la situation où vous vous êtes trouvés avant mon retour dans ces provinces ; vous gémissiez alors sous l'oppression tyrannique du Duc d'Albe. S'il étoit vrai que mon exil pût vous délivrer de vos calamités , Philippe n'auroit pas besoin d'employer le secours des assassins & des empoisonneurs. Combien de fois me suis-je exposé volontairement aux dangers les plus grands pour votre défense ? C'est à vous à juger si ma vie & ma présence sont utiles ou préjudiciables au bien de ces provinces ; c'est à vous seuls , & non au Roi d'Espagne , que je dois compte de ma conduite : vous avez sur moi un pouvoir absolu ; disposez , comme vous le trouverez à propos , de ma personne & de ma vie ; prononcez : j'obéirai : servez-vous de l'autorité dont je reconnois que vous êtes investis , donnez des ordres , ou pour mon départ , ou pour ma mort , si vous jugez

l'un ou l'autre nécessaire au bien général. »

» Mais si au contraire , comme je m'en flatte , ma conduite passée vous a convaincus de la sincérité de mon zèle & de mon attachement ; si ma longue expérience vous donne de la confiance en mon habileté pour conduire vos affaires , je continuerai d'employer à votre service les talens que j'ai reçus du ciel , dans l'espérance que vous ferez attention aux exhortations précédentes que je vous ai faites de maintenir parmi vous l'harmonie & la concorde , & que vous travaillerez vous-mêmes avec vigueur à défendre le peuple que vous vous êtes engagés de protéger , comptant qu'avec la grace du Tout-Puissant vos travaux seront couronnés de succès. »

F I N.

